



BRIAN W. ALDISS

le monde vert



BRIAN W. ALDISS

Le monde vert

Traduit de l'américain
par Michel DEUTSCH



J'ai Lu

Cet ouvrage a paru sous le titre original :
HOTHOUSE

© Brian W. Aldiss, 1962
Pour la traduction française :
Opta, 1962

Obéissant à une loi inéluctable, toutes choses croissaient, se développaient dans le désordre et l'étrangeté. La chaleur, la lumière, l'humidité étaient constantes. Elles l'étaient depuis... personne ne savait depuis combien de temps. « Depuis quand... ? » « Pourquoi... ? » C'étaient là des questions que nul n'avait plus l'idée de poser. Réfléchir n'avait plus de sens. Dans ce monde, un seul problème se posait : croître. C'était le règne du végétal. C'était un monde qui ressemblait à une serre.

Quelques enfants sortirent pour jouer dans l'ombre verte. Ils coururent le long de la branche, s'interpellant à mi-voix. Ils étaient attentifs à ne pas se laisser surprendre par l'ennemi. Un fouettard à croissance accélérée se haussa vers eux en rampant. Il était visiblement sur le point de répandre ses graines ; il n'y avait rien à craindre de lui et le petit groupe le dépassa à vive allure. Une ortie-mousse qui avait germé pendant le sommeil des enfants frémit à leur approche.

— Il faut la tuer, dit simplement Toy, qui avait 10 ans et était le chef.

Obéissants, ses compagnons empoignèrent les gourdins dont, à l'imitation des adultes, chacun était pourvu, et s'escrimèrent vaillamment contre l'ortie qu'ils frappèrent à coups redoublés. Une sorte de frénésie s'emparait d'eux à mesure qu'ils réduisaient en bouillie les dards venimeux du végétal.

Emportée par sa fougue, Clat (elle avait 5 ans et était la plus jeune) perdit l'équilibre. Elle tomba et ses mains s'enfoncèrent dans la pulpe empoisonnée. Elle roula de côté en poussant un hurlement auquel firent écho les clameurs de ses camarades

dont pas un, cependant, n'osa faire un pas vers l'ortie pour la sortir de sa fâcheuse position.

La petite Clat luttait de toutes ses forces pour s'arracher au piège et poussa encore un cri. Ses doigts se crispèrent sur l'écorce rugueuse, puis elle dégringola. Sous les yeux des enfants, elle tomba sur une vaste feuille qui s'étalait largement quelques mètres plus bas. Elle parvint à s'accrocher et demeura prostrée, tremblante, sur la lame verte qui oscillait.

Toy se tourna vers Gren :

— Va chercher Lily-yo !

Gren s'élança. Avec un bourdonnement furieux, un tigre-volant surgit, prêt à fondre sur lui. Sans s'arrêter, il l'écarta d'un revers de main. C'était un enfant-homme de neuf ans (les enfants-hommes étaient rares), déjà très courageux, agile et fier. Rapide, il fonça vers la hutte de la femme-chef.

Dix-huit grosses noix-cabanes, évidées, maintenues au moyen du suc gluant de la plante à acétate, étaient fixées sur la face inférieure de la branche. C'étaient les demeures des dix-huit membres du groupe : la femme-chef, les cinq femmes, leur homme et les onze enfants survivants.

Au cri de Gren, Lily-yo sortit de son abri en se hissant le long d'une liane et le rejoignit.

— Clat est tombée, annonça l'enfant.

Lily-yo frappa le rameau de son bâton et s'élança, Gren sur ses talons. À ce signal, les six adultes (les femmes Flor, Daphé, Hy, Ivin, Jury et l'homme Haris) quittèrent en hâte leur noix-cabane, l'arme haute, prêts à l'attaque ou à la fuite. Tout en courant, Lily-yo émit un sifflement strident. Aussitôt, un virevole émergea du feuillage, sorte de masse duveteuse qui s'épanouissait comme une ombrelle dont les rayons contrôlaient le vol. Le virevole se maintint en tournoyant à la hauteur de l'épaule de la femme-chef.

Enfants et adultes se massèrent autour de Lily-yo qui se penchait au-dessus de la feuille.

— Ne bouge pas, Clat, j'arrive !

En dépit de ses souffrances et de sa terreur, la petite obéit.

Lily-yo, sifflotant doucement, se hissa à califourchon sur le virevole dont la base se recourbait en crochet. Elle était la seule

à avoir parfaitement maîtrisé l'art de commander aux virevoles. Ceux-ci, doués d'une sensibilité embryonnaire, étaient les spores du siffle-chardon. Leurs filaments floconneux s'achevaient par d'étranges graines dont la forme était telle qu'elles agissaient comme des oreilles, prêtes à capter, à travers le bruissement de la brise qui les frôlait, le moindre message leur indiquant qu'il existait quelque part des conditions favorables à leur dissémination. Après des années de pratique, les humains parvenaient à utiliser à leurs propres fins ces « tympanes » élémentaires.

Le virevole conduisit Lily-yo vers l'enfant en difficulté qui, étendue sur le dos, sentit renaître son espoir en voyant la femme-chef approcher. Mais tandis que Clat suivait des yeux les évolutions, des crocs verts jaillirent le long de la feuille où elle gisait.

— Saute ! hurla Lily-yo.

Les carnassiers végétaux étaient moins agiles que les humains et la petite avait eu le temps de se mettre à genoux. Mais, déjà, les crocs se refermaient sur sa taille.

Sentant la présence d'une proie, un claqué-dents s'était glissé sous la vaste feuille. C'était une espèce d'étui allongé et calleux se réduisant à une simple paire de mâchoires hérissées de dents acérées. D'un coin de cette gueule sortit un pédoncule musclé, plus épais que le corps d'un humain, dont l'aspect était celui d'un cou, et qui, se courbant, emporta Clat vers la véritable bouche de la créature lovée au fond des profondeurs invisibles de la forêt, dans l'obscurité humide et pourrissante du sol.

Lily-yo ordonna à sa monture de regagner le rameau où le clan avait élu domicile. On ne pouvait plus rien pour Clat. C'était la Voie. Déjà, les membres de la tribu s'égaillaient, car demeurer groupé, c'était s'exposer aux innombrables ennemis dont grouillait la forêt. D'ailleurs, la mort de Clat n'était pas la première.

Jadis, le clan avait compté dix personnes, dont deux hommes. Deux femmes et un homme étaient tombés au Vert. Les survivants avaient donné le jour à vingt-deux bébés, parmi lesquels quatre enfants-hommes. La mortalité chez les jeunes avait toujours été très élevée. Maintenant, avec la disparition de

Clat, plus de la moitié était passée au Vert. Il n'y avait plus que deux enfants-hommes, Gren et Veggy...

Lily-yo fit volte-face et, s'enfonçant dans l'ombre glauque, repartit le long de la branche. Le virevole s'éloigna, docile aux ordres silencieux que lui apportait le vent, attentif au moindre signal de l'air, et reprit son errance en quête d'un endroit où il pourrait germer. Jamais le monde n'avait connu pareille surpopulation. Il n'existait plus d'espace libre. Parfois il arrivait que les virevoles dérivent pendant des siècles avant de pouvoir se poser.

Lily-yo était arrivée à la hauteur de la noix-cabane qui avait été le domicile de Clat. Ce fut tout juste si elle parvint à se faufiler à l'intérieur, tant était étroite la fente d'accès. Ainsi le voulait la règle : les humains veillaient à ce que l'ouverture fût aussi petite que possible ; ils l'élargissaient à mesure qu'eux-mêmes grandissaient. Cela tenait à l'écart les visiteurs indésirables.

Tout était bien en ordre dans l'abri où une couche avait été taillée à même les fibres moelleuses qui la tapissaient. C'est là que la petite reposait quand l'envie de dormir s'emparait d'elle. Sur le lit était posée son âme. Lily-yo la glissa dans sa ceinture et, rebroussant chemin, quitta la cabane. Une fois à l'air libre, elle sortit son couteau et entreprit de taillader le point de l'arbre où la noix, l'écorce arrachée, avait été directement scellée. L'enduit ne résista pas à quelques coups de lame bien appliqués. La noix bascula, parut hésiter, puis disparut dans un bruissement de feuilles. Quelque chose, au milieu de la verdure, se précipita pour gober au passage ce morceau de choix.

Lily-yo regagna la branche. Il lui fallut faire halte pour reprendre son souffle. Respirer lui était plus pénible que par le passé. Elle avait participé à trop de chasses, mis trop d'enfants au monde, connu trop de combats... Avec une lucidité inhabituelle, elle considéra ses seins verts. Ils n'avaient plus la fermeté qui était la leur à l'époque où elle avait connu l'homme Haris. Ils pendaient lourdement et avaient perdu leur grâce. Son

instinct l'avertissait : sa jeunesse avait fui. L'heure était venue d'entreprendre la Grande Montée.

Rassemblé autour du Creux, le groupe l'attendait. Le Creux se trouvait à l'intersection de la branche et du tronc. Il y avait là une dépression, une sorte de réservoir où s'amassait l'eau de pluie. En silence, le clan observait une longue file de termites monter à l'assaut de l'arbre. De temps à autre, les insectes émettaient un message amical auquel les humains répondaient en agitant le bras. Pour autant qu'ils eussent des alliés, les termites étaient leurs alliés. Cinq espèces animales survivaient encore dans ce monde dont les végétaux avaient pris possession. Il y avait les guêpes, les abeilles, les fourmis et les termites. Rien que des insectes sociaux, puissants et invincibles. La dernière espèce était l'homme : débile, vulnérable, manquant d'organisation, il n'avait cependant pas encore disparu.

Lily-yo s'avança à la rencontre de ses compagnons, suivant du regard la procession des termites qui s'enfonça dans l'épaisseur du feuillage. Ils pouvaient vivre à tous les niveaux de la forêt immense ; sur les Cimes aussi bien qu'au Sol. Les premiers des insectes étaient aussi les derniers : tant qu'une forme animale serait capable de vivre, il y aurait des termites, il y aurait des guêpes.

Les yeux de Lily-yo s'abaissèrent et elle fit un signe. Quand toutes les prunelles furent tournées vers elle, elle brandit l'âme de Clat au-dessus de sa tête.

— Clat est tombée au Vert, dit-elle. Son âme doit, selon la coutume, gagner les Cimes. Nous allons partir immédiatement, Flor et moi, afin de profiter du passage des termites. Daphé, Hy, Ivin, Jury, vous veillerez sur l'homme Haris et les enfants jusqu'à notre retour.

Les femmes balancèrent solennellement la tête puis, à tour de rôle, chacune vint poser la main sur l'âme de Clat, un morceau de bois grossièrement sculpté à l'image d'une femme. Lorsqu'un enfant naissait, le rite voulait que son parent mâle façonnât une âme totem car, lorsque ceux de la forêt tombaient au Vert, rien ne subsistait d'eux, pas même un os, qui pût être enterré. L'âme, seule, demeurerait et c'était à elle que l'on rendait un dernier hommage.

Pendant la cérémonie, Gren, téméraire, s'écarta subrepticement du groupe. Il avait presque l'âge de Toy et était aussi dynamique et aussi fort qu'elle. Il n'était pas seulement capable de courir : il savait grimper. Il savait nager. Et il avait sa volonté propre. Feignant de ne pas entendre l'appel de Veggy, il détala en direction du Creux. Et plongea.

Quand il ouvrit les yeux, il découvrit un univers baigné d'une clarté blafarde. Des choses verdâtres, semblables à des feuilles de trèfle, s'épanouissaient à son approche, prêtes à s'enrouler autour de ses jambes, mais les écartant d'un revers de main, il pénétra plus avant au sein des profondeurs liquides. Soudain, il vit le flaquemou avant que celui-ci ne l'ait aperçu. C'était une plante aquatique semi-parasitaire qui se fixait dans les anfractuosités des arbres à l'intérieur desquels elle lançait des tentacules suceurs, en dents de scie, pour en pomper la sève. Mais la partie supérieure du végétal, coriace, allongée à la manière d'une chaussette, pouvait aussi s'alimenter de façon autonome. La plante se déploya et se rabattit sur le bras de Gren qu'elle enveloppa tandis que toutes ses fibres se contractaient pour renforcer la prise. Mais Gren était prêt : d'un seul coup de couteau, il sectionna la carnassière et se propulsa vers le haut, laissant la partie supérieure de l'ennemi, tranchée net et maintenant inoffensive, battre vainement l'eau derrière lui. Avant qu'il ait atteint la surface, Daphé, chasserresse éprouvée, l'avait rejoint. L'arme au poing, elle arrivait à la rescousse de l'enfant-homme. Mais la colère déformait son visage et des bulles d'air, tel un envol de minuscules poissons d'argent, s'échappaient de sa bouche.

Arrivé à l'air libre, Gren lui sourit et entreprit de gravir la paroi du Creux. La voyant se faufiler près de lui, il hocha nonchalamment la tête.

— Personne ne doit ni courir, ni nager, ni grimper seul, lui rappela-t-elle. C'était une des lois du groupe. N'as-tu donc pas peur, Gren ? Tu as aussi peu de cervelle qu'une teigne !

Les autres femmes étaient toutes aussi mécontentes mais aucune n'osa toucher Gren. Il était un enfant-homme. Il était tabou. Il détenait le pouvoir magique de sculpter les âmes et d'engendrer ; il aurait ce dernier pouvoir, du moins lorsque sa

croissance serait entièrement achevée, ce qui n'allait plus tarder.

— Je suis Gren, l'enfant-homme, s'exclama-t-il d'un air fanfaron, quêtant l'approbation de Haris.

Mais Haris regardait ailleurs. Depuis que Gren était devenu si robuste, il s'abstenait d'applaudir ainsi qu'il le faisait auparavant à ses exploits bien que Gren fût devenu plus vaillant encore que par le passé.

Quelque peu déprimé par cette indifférence, Gren se mit à sautiller en agitant son bras gauche autour duquel le tentacule du flaquemou restait toujours enroulé, arborant un air bravache destiné à montrer aux femmes le peu de cas qu'il faisait d'elles.

— Tu n'es encore qu'un bébé, siffla Toy qui avait dix ans.

Et Gren, son cadet d'un an, se calma.

— Les enfants sont devenus trop grands pour qu'on puisse les tenir, fit Lily-yo d'un ton maussade. Lorsque nous serons redescendues des Cimes, Flor et moi, le groupe se séparera. Le temps est venu de nous quitter. Veillez sur vous !

Soumis, ils la regardèrent s'éloigner. Tous savaient que le groupe devait éclater mais ils n'aimaient pas songer à cette fatalité. La scission signifiait la fin du bonheur et de la sécurité, c'est en tout cas ce que chacun pensait. C'était un terme peut-être définitif. Les enfants entreraient dans une ère nouvelle, solitaire, hérissée de difficultés où il leur faudrait voler de leurs propres ailes ; pour les adultes, ce serait la vieillesse, l'adversité et la mort, la Grande Montée vers l'inconnu.

Lily-yo et Flor grimpaient sans peine. Les écailles de l'écorce étaient pour elles comme des gradins presque symétriques. De temps à autre, elles rencontraient quelque plante ennemie, lancéole ou bouchetrone, mais ce n'était là que menu fretin et il était aisé de s'en débarrasser en les précipitant dans les vastes profondeurs de la forêt. Leurs ennemis étaient aussi ceux des termites et la colonne d'insectes dont les deux femmes suivaient la trace avait déjà nettoyé le terrain.

L'escalade était longue. À un moment donné, elles firent une pause sur une branche nue, capturèrent des vrombilles dont elles dévorèrent la chair blanche et huileuse. À une ou deux reprises, elles avaient aperçu sur des rameaux voisins, des

humains qui leur faisaient parfois timidement signe. Lorsque l'on approchait des Cimes, de nouveaux dangers menaçaient. Aussi les humains demeuraient-ils à mi-chemin du sommet et du sol, là où ils bénéficiaient du maximum de sécurité.

Lily-yo sauta sur ses pieds.

— En route, nous ne sommes plus très loin à présent.

Mais un choc soudain leur imposa silence. Se blottissant contre le tronc, elles levèrent la tête. Au-dessus d'elles, la mort frappait dans un grand vacarme de feuilles froissées : c'était un grippe-saut qui attaquait frénétiquement les termites. Ses racines, ses tiges étaient à la fois des langues et des fouets dont, enroulé autour du tronc, il cinglait la colonne d'insectes. Contre cette plante flexible et hideuse, ceux-ci n'avaient pas de moyen de défense. Ils se dispersèrent mais, tenaces, ils poursuivaient leur progression, chacun misant peut-être pour survivre sur l'aveugle loi des moyennes. Le sinistre végétal était moins dangereux pour les humains, tout au moins quand la rencontre avait lieu sur une branche. En revanche, il n'avait guère de mal à les déloger d'un tronc et à les précipiter dans les verts abîmes de la forêt.

— Changeons de tronc, dit Lily-yo.

Les deux femmes s'élancèrent avec adresse le long du rameau ; il leur fallut sauter par-dessus une excroissance parasitaire aux couleurs vives autour de laquelle bourdonnaient un essaim de guêpes arboricoles, annonciatrices de l'univers chatoyant qui les attendait au sommet.

Un nouvel obstacle, autrement grave, les attendait sous la forme d'une simple fissure à l'aspect innocent. Quand Flor et Lily-yo s'en approchèrent, un tigre-volant surgit en vrombissant. Aussi grand qu'elles, c'était un être effrayant, admirablement armé, intelligent, l'incarnation même de la cruauté. Il fonça, emporté par sa propre férocité. Ses yeux étaient énormes, ses mandibules palpitaient, ses ailes frémissaient. Des soies hirsutes se hérissaient tout autour de sa tête puissamment protégée. Au delà de l'étranglement du thorax, son corps, strié de noir et de jaune, s'effilait pour former la gaine qui abritait le mortel aiguillon. Il plongea entre les deux humaines dans l'intention de les assommer de ses élytres. Flor

et Lily-yo se plaquèrent juste à temps à même l'écorce. Le tigre-volant heurta la branche et revint rageusement à la charge, agitant son dard couleur d'or terni.

— Il est pour moi, jeta Flor.

Un tigre-volant avait autrefois tué l'un de ses bébés.

Le monstre approchait en rase-mottes. Flor feinta pour l'éviter et, empoignant au passage ses soies à pleine main, s'efforça de le déséquilibrer. D'un geste vif, elle saisit son couteau et le plongea de toutes ses forces au milieu du mince thorax chitineux. L'insecte, sectionné, s'abattit et les deux femmes prirent la fuite.

La branche maîtresse sur laquelle elles évoluaient, au lieu de se rétrécir, se soudait plus ou moins à un autre tronc. L'arbre, d'un âge immémorial (aucun organisme de ce monde restreint n'était doué d'autant de longévité) possédait des milliards de troncs. Jadis, il y avait de cela deux mille millions d'années, existait une multitude d'essences. La nature du sol, celle du climat et bien d'autres facteurs encore favorisaient cette diversité. Puis la température s'était élevée ; les espèces avaient proliféré, étaient entrées en concurrence. Le figuier banyan, qui s'accommodait fort bien de la chaleur, tirant profit de son système complexe de racines adventives, finit par évincer ses rivaux. Répondant à la pression du milieu, il évolua. S'adapta. Chaque plant s'étendit, grandit, gagna du terrain, protégeant ses souches à mesure que croissaient ses concurrents, développant tronc sur tronc, lançant au loin branche sur branche. Jusqu'à ce que chacun apprenne à cohabiter avec le banyan voisin. Alors se constitua un impénétrable fourré où aucun autre arbre ne pouvait survivre. Le banyan avait dès lors conquis l'immortalité et sa complexité était sans égale. Il n'y en avait plus qu'un seul sur toute l'étendue du continent où les humains avaient trouvé asile. D'abord roi de la forêt, il était devenu forêt lui-même. Il avait envahi les déserts, les montagnes, les marais. L'inextricable lacs de ses tentacules couvrait la totalité de la terre ferme. Seuls les fleuves les plus larges et la mer avaient interrompu sa poussée. Toutefois, l'arbre-forêt s'interrompait à la ligne terminatrice, là où commençait la nuit, là où s'arrêtait toute chose.

Les deux femmes avançaient plus lentement à présent, attentives à ne plus se laisser surprendre comme la première fois. Des taches de couleur surgissaient partout, émaillant les branches, se collant aux filaments végétaux, ou errant librement à l'aventure ; les lianes et les champignons s'épanouissaient avec exubérance tandis que les virevoles rôdaient, lugubres, dans l'enchevêtrement du fouillis végétal.

À mesure que Flor et Lily-yo gagnaient en altitude, l'air se faisait plus pur et la polychromie violente – azur et écarlate, jaune et mauve, ce piège radieux de la nature –, plus agressive. Un floque-lèvre laissait ruisseler ses filets empourprés et gluants qui s'enroulaient autour du tronc et sur lesquels fondaient les lancéoles effilées. Elles se mouraient. À cette vue, les femmes contournèrent le fût. Des claques-fouet les accueillirent qu'elles réduisirent en charpie.

Elles poursuivirent la montée.

Des plantes aux formes fantastiques, certaines semblables à des oiseaux, d'autres à des papillons, pullulaient, faisaient siffler leurs cinglants tentacules et sortaient leurs griffes.

— Regarde, murmura soudain Flor en levant la main.

Une fente quasi invisible, qui s'écartait insensiblement, s'ouvrait au milieu de la branche. Maniant son gourdin à bout de bras, elle sonda la cavité. Alors, toute une partie de l'écorce bascula, révélant la gueule blême, la gueule mortelle d'une huîtreuse admirablement camouflée dans la profondeur du bois. Flor plongea d'un mouvement vif son bâton dans le piège vivant et les mâchoires du pseudo-mollusque se refermèrent. Alors, aidée par Lily-yo, elle tira de toutes ses forces, arrachant l'huîtreuse surprise à sa base. Sous le choc, la plante monstrueuse desserra son étreinte, lâcha le bâton et fut projetée à travers les airs. Un rayonnaire qui passait par là la goba au vol.

Flor et Lily-yo continuèrent leur escalade.

Les Cimes étaient un univers étrange. Un monde à part où la somptuosité du royaume végétal était plus majestueuse et plus exotique que partout ailleurs.

Si le banian était maître de la forêt, s'il était la forêt même, c'étaient les travertines qui régnaient sur les Cimes dont elles constituaient le décor caractéristique. Les longs filaments qui se

balançaient à perte de vue étaient leurs appendices. Les nids épars étaient leurs nids. Quand elles les quittaient, d'autres créatures s'y installaient, d'autres plantes y croissaient, déployant leurs couleurs chatoyantes vers le ciel. Des débris et des fientes les avaient durcis et comblés : là poussaient les crémataires, but de l'expédition funèbre des deux humaines.

Après un ultime effort, Lily-yo et sa compagne prirent pied sur l'une de ces plates-formes et s'installèrent sous une large feuille pour se reposer de leurs fatigues à l'abri des dangers du ciel. Même à l'ombre, même pour les deux femmes aguerries, la chaleur était formidable. Au-dessus de leurs têtes, un soleil immobile et figé occupait la moitié du firmament. Il flamboyait sans trêve, toujours à la même place. Et il continuerait à darder ses rayons jusqu'au jour – un jour qui ne se situait plus maintenant dans un avenir inimaginable –, jusqu'au jour où il serait entièrement consumé.

Les crémataires comptaient sur lui pour assurer leur protection et elles régnaient en despotes sur les plantes fixes. Déjà, les racines sensibles avaient décelé la présence des intruses : Lily-yo et Flor virent un rond de lumière danser sur la feuille surplombante. Il allait et venait sur toute sa surface. Enfin, il s'immobilisa, se rétrécit. La feuille se mit à charbonner, puis à flamber. La plante, se servant de ses siliques transparentes comme des loupes, attaquait avec une arme terrible : le feu.

— Vite ! jeta Lily-yo.

Les deux femmes se ruèrent vers un siffle-chardon, et cachées sous ses épines, observèrent la crémataire. C'était une vision extraordinaire. Très haut dressée, elle portait une demi-douzaine de fleurs rouge cerise dont chacune dépassait la taille d'un humain. D'autres fleurs, celles-là fertilisées, s'étaient refermées, formant des loges à facettes. Certaines étaient à un stade ultérieur d'évolution : décolorées, elles contenaient une graine déjà gonflée. Et quand la graine était arrivée à maturité, l'urne (désormais creuse et d'une solidité à toute épreuve) devenait aussi transparente que du verre. C'était alors une véritable arme thermique dont la plante pouvait disposer même après s'être vidée de ses graines.

Tous les végétaux, toutes les créatures fuyaient le feu. Sauf les humains, eux seuls étant capables d'affronter la crémataire et de l'utiliser.

Prudemment, Lily-yo s'avança et cueillit une des larges feuilles qui poussaient sur la plate-forme. Une louchetrone cachée sous celle-ci lui décocha une épine qu'elle évita. Empoignant la feuille qui était infiniment plus grande qu'elle-même elle se rua vers la crémataire, se jeta à corps perdu au milieu de ses ramures. En un instant, elle avait atteint le sommet avant que la plante ait eu le temps de braquer sur elle les lentilles meurtrières de ses urnes.

— À toi, maintenant !

Flor, qui n'attendait que ce signal, s'élança à son tour.

Lily-yo, brandissant la feuille à bout de bras, l'interposa entre le soleil et la crémataire. Comme si cette dernière comprenait qu'elle était ainsi réduite à l'impuissance, elle s'affaissa lamentablement dans le cône d'ombre, fleurs et urnes pendantes.

D'un coup de couteau, Flor sectionna une des grandes logettes translucides. Puis les deux amies, rebroussant chemin, se hâtèrent vers le couvert du siffle-chardon tandis que la crémataire, revenant à la vie, balançait furieusement ses urnes dans le soleil revenu. Flor et Lily-yo atteignirent leur refuge de justesse. Une plante-rapace fondit sur elles du haut des cieux et s'empala sur une épine. Aussitôt ce fut un grouillement de nécrophages qui se disputaient ses restes. Profitant de la confusion, les femmes attaquèrent l'urne dont elles s'étaient emparées. Pesant de toute leur force à l'aide de leurs couteaux, elles l'entrouvrirent afin d'y glisser l'âme de Clat. D'un seul coup, l'urne se referma hermétiquement. De l'autre côté de la facette transparente, le fétiche fixait sur les humaines son regard sans expression.

— Puisses-tu accomplir ta Montée et t'élever jusqu'au ciel, récita Lily-yo.

Veiller à ce que l'âme ait une chance d'y arriver : tel était son rôle et sa responsabilité. Aidée par Flor, elle transporta le récipient jusqu'à l'un des filaments flottants tissés par une travertoise. Le sommet de l'urne était extrêmement gluant à

l'emplacement où s'était autrefois trouvé la graine. Il leur fut aisé de la fixer contre le câble. La prochaine fois qu'une travertoise se hisserait le long de cette espèce de filin, on pouvait raisonnablement espérer que l'urne se collerait comme une teigne à l'une de ses pattes. Ainsi, elle parviendrait au ciel.

Comme elles achevaient leur tâche, une ombre enveloppa les humaines. Une créature immense, longue de plus d'un kilomètre et demi, planait au-dessus d'elles : c'était une travertoise, l'équivalent végétal d'une araignée, qui descendait vers les Cimes. Flor et Lily-yo battirent hâtivement en retraite et se tapirent au plus profond de la plate-forme. Le rite était accompli ; l'heure était venue de rejoindre le groupe. Mais avant de plonger à nouveau au sein de la sylvie, la femme-chef jeta un dernier coup d'œil autour d'elle. La travertoise, sorte d'énorme vessie pourvue de pattes, munie de crocs et presque entièrement recouverte d'une toison fibreuse, descendait avec lenteur. La créature était toute-puissante. Elle glissait le long d'un câble qui se perdait dans les profondeurs du ciel. À perte de vue, d'autres câbles identiques émergeaient de la jungle comme autant de doigts effilés, mollement tendus vers le firmament et où jouaient les reflets du soleil. Et tous convergeaient vers une demi-sphère à la froide lueur d'argent qui brillait au loin et que l'embrasement du soleil ne parvenait pas à voiler.

Elle demeurait là, immobile et figée, toujours dans la même région de la voûte céleste.

À mesure que les millénaires avaient succédé aux millénaires, l'attraction de la lune avait progressivement freiné la révolution de la planète-mère jusqu'à ce que l'alternance des jours et des nuits se soit interrompue. Le jour éternel luisait sur une moitié de la terre et, sur l'autre, régnait une nuit perpétuelle. Parallèlement, le mouvement apparent de l'ancien satellite avait cessé. La lune était devenue une planète indépendante dont la course suivait l'orbite de la terre et la position relative des deux corps, à présent solidaires, demeurait désormais immuable jusqu'à la fin de l'éternité dont approchait le crépuscule, jusqu'à ce que cesse de s'égrener le sable du sablier du temps – ou jusqu'à ce que le soleil s'éteigne.

Et ces fils innombrables, flottant en travers de l'abîme, unissaient l'un à l'autre deux mondes. Astronautes végétaux, monstrueux et insensibles, les travertoises, errant de l'un à l'autre, les filaient à leur guise, tissant un réseau indifférent, piège où s'étaient prises la terre et la lune.

La lune et la terre étaient engluées dans une surprenante toile d'araignée.

*

Aucun incident notable ne marqua le retour. Lily-yo et Flor avançaient sans hâte. La première, contrairement à son habitude, n'insistait pas pour forcer l'allure : elle appréhendait le moment où il lui faudrait consacrer la rupture du groupe. Elle avait du mal à exprimer ses sentiments.

— Bientôt il nous faudra faire la Grande Montée, comme l'âme de Clat, dit-elle soudain.

— C'est la Voie, répondit Flor.

Et Lily-yo sut que la question en demeurerait là. Elle ne pourrait pas trouver de mots plus significatifs : l'intelligence humaine s'étiolait.

Le groupe accueillit les voyageuses sans enthousiasme. Lily-yo, fatiguée, se contenta de saluer brièvement ses compagnons avant de se retirer dans sa noix-cabane où Jury et Ivin vinrent lui apporter de quoi se restaurer, en se gardant d'introduire, fut-ce le petit doigt, à l'intérieur de l'abri : celui-ci était tabou. Quand elle eut mangé et dormi, elle réunit le clan sur la branche où il avait élu domicile.

— Allons, vite ! s'écria-t-elle en regardant fixement Haris qui ne se pressait pas assez à son gré.

À cet instant, comme elle détournait son attention, une sorte d'immense langue verte jaillit de derrière le tronc, se déroula et, après être restée gracieusement en suspens pendant l'espace d'une seconde, se noua étroitement autour de la poitrine de Lily-yo, lui emprisonnant le bras contre le corps, et la souleva tandis que la malheureuse se débattait furieusement.

Haris saisit son couteau, et les yeux plissés, un chant aux lèvres, bondit. Il encloua littéralement la langue sur le tronc.

Sans perdre de temps, il se rua sur l'ennemi réduit à l'impuissance, suivi de Daphé et de Jury, tandis que Flor entraînait les enfants pour les mettre en sécurité. Alors, desserrant son étreinte, la langue libéra Lily-yo.

Un vacarme infernal retentissait maintenant de l'autre côté du tronc ; on aurait dit que la forêt tout entière vibrait. Lily-yo sifflota pour appeler deux virevoles tout en se débarrassant des anneaux verts qui l'encerclaient encore et les plantes aériennes, répondant à ses ordres, la déposèrent sur la branche. L'arme au poing, les quatre humains s'approchèrent de la langue qui se tordait follement dans des sursauts de douleur pour lui régler définitivement son compte. L'arbre tremblait sous les coups furieux que lui assénait la créature captive. Haris et ses compagnes firent prudemment le tour du fût. Ils virent alors l'ennemi : une rogue qui fixait sur eux le regard hideux de son unique prunelle radiée. L'énorme gueule végétale écumait. Ce n'était pas la première fois que les humains se trouvaient en présence d'une rogue ; néanmoins, ils frissonnèrent. Le monstre, dont la circonférence atteignait actuellement plusieurs fois celle du tronc, avait la capacité de s'étirer pour arriver presque à l'altitude de la Cime si besoin en était. Comme une sorte d'ignoble diable à ressort, l'être dépourvu de membres et de cerveau, émergeant de Sol en quête de nourriture, se frayait lentement sa voie à travers les couches de feuillage en prenant appui sur des sortes de larges pattes qui lui servaient de racines.

— Il faut la clouer à l'arbre, s'écria Lily-yo.

Un peu partout, le long de la branche, étaient dissimulés des pieux acérés en prévision d'alertes de ce genre. Les humains les sortirent de leurs cachettes et crucifièrent la langue qui ondulait et claquait comme un fouet. En peu de temps, un important segment du ruban meurtrier fut définitivement fixé à l'écorce. La rogue avait beau se convulser : jamais plus elle ne recouvrerait la liberté.

— Bien, fit Lily-yo. Laissons-la. Il faut monter maintenant.

Un humain ne pouvait tuer les rogues. Mais le combat avait attiré toute une troupe de nécrophages : lancéoles, stupides requins des niveaux intermédiaires, rayonnaires, claques-dents, gargouilles auxquels se joignait toute une vermine végétale de

moindre taille qui déchireraient la rogue jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Si ces carnassiers tombaient par la même occasion sur un humain... enfin, c'était la Voie !

Lily-yo était furieuse. C'était elle qui avait été à l'origine de l'incident : elle avait relâché sa vigilance. Si elle était demeurée sur ses gardes, la rogue ne se serait pas emparée d'elle. Elle avait laissé ses pensées divaguer, obsédée qu'elle était par le souci qui la rongeait de ne pas être à la hauteur de ses responsabilités de chef. En effet, elle avait ordonné d'entreprendre deux voyages pleins de dangers vers les Cimes, alors qu'un seul aurait suffi si tout le clan était venu avec elle pour rendre les derniers devoirs à l'âme de Clat. Que s'était-il passé dans son esprit ? Elle aurait dû le prévoir.

Elle frappa dans ses mains et réunit son monde à l'abri d'une large feuille. Seize paires d'yeux confiants se braquèrent sur elle. Et cette confiance ne fit que redoubler sa fureur.

— Nous autres, adultes, nous vieillissons, déclara-t-elle. Et en vieillissant, nous devenons stupides. Moi-même, je deviens stupide. Je me suis fait capturer par une rogue. Je ne suis plus capable d'être votre guide. Le temps est venu pour les adultes d'entreprendre la Grande Montée et de retourner vers les dieux qui nous ont faits. Que désormais les enfants ne comptent plus que sur eux seuls. Ce sont eux qui seront le groupe. Toy prendra le commandement. Lorsque le jeune clan sera devenu solide, Gren, et bientôt Veggy, auront atteint l'âge de porter des enfants. Veillez sur les enfants-hommes. S'ils tombent au Vert, ce sera la mort du groupe. Mieux vaut mourir que de laisser périr le groupe.

Jamais Lily-yo n'avait fait, jamais les autres n'avaient ouï si long discours. Certains n'avaient rien compris à ces paroles. À quoi cela rimait-il de parler ainsi de tomber au Vert ? On tombait ou on ne tombait pas : il était inutile d'en parler. Quoi qu'il arrivât, c'était la Voie et les mots ne pouvaient rien contre la Voie.

— Quand on sera entre nous, on s'amusera bien, dit effrontément une petite fille du nom de May.

Flor la gifla.

— Il faudra commencer par monter aux Cimes, la morigénat-elle. Et ce n'est pas une partie de plaisir.

— Oui, dit Lily-yo. En route !

Elle donna ses instructions pour l'ascension, désignant ceux qui seraient en tête et ceux qui fermeraient la marche. À l'entour, la forêt palpitait, tandis qu'un grouillement de créatures vertes dépeçait hâtivement les restes de la rogue.

— L'ascension est dure, les avertit Lily-yo qui ne cessait de guetter les environs. Dépêchons-nous.

— Pourquoi grimper ? demanda Gren sur un ton agressif. Il n'y a qu'à siffler des virevoles. Ce sera plus facile.

Il était trop compliqué de lui expliquer qu'un humain est beaucoup plus vulnérable quand il vole que lorsqu'il bénéficie de l'abri d'un tronc à l'écorce rugueuse, plein de fissures où il peut s'insinuer en cas de danger.

— C'est moi qui commande. Toi, tu grimpes.

Elle ne pouvait pas le frapper : c'était un enfant-homme et il était tabou.

Chacun s'en fut dans sa noix-cabane chercher son âme et son arme, glissa la première dans sa ceinture et garda la seconde (épine la plus acérée et la plus solide possible) dans la main. Sans cérémonial, sans faire d'adieu solennel à la branche qui avait été leur patrie, ils se mirent en route derrière Lily-yo, tournant le dos à la rogue à moitié dévorée, tournant le dos au passé.

L'ascension, ralentie par les jeunes, fut longue.

Si les humains étaient capables d'affronter les hasards habituels de la route, il était un ennemi insidieux devant lequel ils étaient impuissants : la fatigue qui coulait du plomb dans leurs muscles. À mi-chemin, ils trouvèrent une branche latérale où poussait un filandrynthe et décidèrent de faire une pause.

Le filandrynthe était un superbe champignon amorphe. Bien qu'il ressemblât à une ortie-mousse démesurée, il était inoffensif. À l'approche des humains, ses pistils empoisonnés se rétractèrent comme sous l'effet du dégoût. Rampant tranquillement le long des branches immortelles de l'arbre, les

filandrynthes ne recherchaient que des proies végétales. Aussi le groupe s'installa-t-il pour dormir au milieu de la formation diffuse. Protégés par ses pédoncules verts et jaunes, ils ne craignaient pratiquement rien.

Flor et Lily-yo, qui se ressentaient encore de leur précédente expédition, dormirent d'un sommeil particulièrement lourd. L'homme Haris fut le premier à s'éveiller : il sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il se leva et réveilla Jury en la caressant de son bâton. Il était nerveux. D'ailleurs, son devoir était de fuir le danger. Jury se dressa sur son séant, poussa un cri strident et bondit aussitôt pour protéger les enfants.

Quatre choses ailées avaient envahi le filandrynthe et s'étaient emparées de Veggy, l'enfant-homme, et de Bain, une des fillettes les plus jeunes, qu'elles avaient bâillonnés et ligotés dans leur sommeil.

Au cri de Jury, les intrus observèrent les environs avec inquiétude.

C'étaient des hommes-volants.

Par certains côtés, ils ressemblaient aux humains : ils avaient une tête, deux bras longs et musclés, des jambes massives, des doigts puissants. Mais au lieu d'une peau verte et lisse, c'était une substance cornée et luisante, ponctuée d'ocelles noires et roses, qui recouvrait leur corps. En outre, une membrane squameuse, semblable aux ailes de la plantoiselle, reliait leurs chevilles à leurs poignets. Leur visage était fin et intelligent ; ils avaient des yeux étincelants.

Voyant les humains se réveiller, les volants se saisirent des deux enfants qu'ils avaient capturés et se ruèrent avec leur proie à travers le fouillis du filandrynthe, vers l'extrémité de la branche pour sauter.

Les hommes-volants étaient des ennemis pleins de ruse. On les apercevait rarement mais le groupe les craignait fort. Faisant leurs coups de main de façon furtive, ils ne tuaient pas à moins d'y être forcés. Mais ils enlevaient les enfants et il était malaisé de les rattraper. Leur vol était maladroit mais quand ils s'élançaient dans les airs, ils planaient et se perdaient dans la forêt, échappant ainsi à la vengeance des humains. Jury, à qui Ivin emboîta le pas, fonça à corps perdu ; sa main se referma

autour d'une cheville. Elle saisit le tendon de l'aile à l'endroit où il se rattachait au pied. L'un des volants qui s'était emparé de Veggy vacilla et se retourna pour se libérer. Son compagnon qui supportait alors tout le poids de l'enfant sortit son couteau.

Ivin attaqua avec sauvagerie. C'était elle qui avait élevé Veggy : pas question qu'on le lui prenne ! La lame de l'ennemi lui déchira le ventre. Sans un cri, elle tomba. Le feuillage s'anima : les claques-dents se précipitaient à la curée.

Estimant en avoir assez fait, l'homme-volant laissa choir Veggy et, sans se soucier de son congénère qui se colletait avec Jury, déploya ses ailes et s'éleva lourdement à la suite des deux hommes-volants qui avaient entraîné Bain dans les profondeurs de la forêt.

Tout le monde était réveillé à présent. En silence, Lily-yo détachait les liens de Veggy qui ne pleurait pas car il était un enfant-homme. Haris s'approcha de l'adversaire de Jury, s'agenouilla et, en un éclair, le couteau surgit dans son poing.

— Ne me tue pas, s'écria l'homme-volant, je m'en vais !

Sa voix était rauque et les mots étaient difficilement intelligibles.

L'étrangeté de son adversaire stimula la fureur sanguinaire de Haris. Un rictus lui retroussa les lèvres, laissant apparaître ses dents. À quatre reprises, il plongea sa lame entre les côtes du volant dont le sang éclaboussa son poing crispé.

Jury se releva et vint s'appuyer contre le bras d'Ivin. Elle haletait.

— Je vieillis, murmura-t-elle. Autrefois, tuer un volant ne m'était pas difficile.

Elle enveloppa Haris d'un regard empreint de gratitude. L'homme n'avait pas qu'une seule façon de rendre service.

Elle repoussa du pied le cadavre flasque du voleur d'enfants. Il roula sur lui-même en travers de la branche, puis tomba, ses ailes parcheminées repliées, inutiles, autour de son corps.

*

Ils étaient allongés parmi les feuilles aiguës de deux siffle-chardons, aveuglés par le soleil. Mais ils se tenaient sur leurs

gardes, prêts à faire face à tout danger. L'ascension était terminée. Pour la première fois de leur vie, les neuf enfants voyaient les Cimes – et le spectacle les frappait de mutisme.

Lily-yo et Flor, aidées de Daphé, attaquaient une crémataire. Lorsque la plante, privée de lumière, s'affaissa, Daphé détacha les six siliques transparentes, qui allaient être leurs cercueils. Hy l'aida à les mettre en sécurité. Alors Lily-yo et Flor lâchèrent la feuille qu'elles maintenaient comme un écran au-dessus de la crémataire et se ruèrent vers l'abri des siffle-chardons. Un essaim de cartonails multicolores errait et l'œil habitué à la pénombre éternelle de la forêt était ébloui par le miroitement liquide de leurs couleurs vives : bleu-ciel, jaune, bronze, vert. L'une d'elles se posa légèrement sur une aigrette de feuillage émeraude : c'était un floque-lèvre. Presque instantanément, les humains aux aguets virent la cartonaille virer au gris, se dissoudre et s'éparpiller en cendres à mesure que le floque-lèvre se gorgeait du suc vital de sa proie.

Se redressant prudemment, Lily-yo guida le groupe vers le premier câble de travertoise. Chacun des adultes portait son urne sous le bras.

Les travertoises, les plus grosses des créatures vivantes, végétales ou animales, ne pénétraient jamais dans la forêt. Elles se contentaient de filer les amarres qu'elles fixaient aux branches supérieures de la sylve.

Quand elle eut trouvé un filin à sa convenance et après s'être assurée que nulle travertoise n'était en vue, Lily-yo se retourna et fit signe à ses compagnons de poser les urnes. Puis elle s'entretint avec Toy, Gren et les autres enfants.

— Vous allez nous aider à pénétrer avec nos âmes à l'intérieur des urnes. Vous vérifierez qu'elles sont bien fermées puis vous les accrocherez au câble. Ensuite, adieu. Ce sera la Grande Montée. Dorénavant, c'est vous qui formerez le groupe.

Toy eut une hésitation. C'était une adolescente gracile aux seins arrondis en forme de poire.

— Ne pars pas, Lily-yo. Nous avons encore besoin de toi.

— C'est la Voie, répondit Lily-yo d'un ton ferme.

Elle écarta une facette de son urne et prit place dans le cercueil improvisé. Les autres adultes suivirent son exemple,

aidés par les enfants. Mue par la force de l'habitude, Lily-yo vérifia que l'homme Haris était bien à l'abri.

À présent chacun était enfermé dans son sarcophage où il faisait curieusement frais. Les enfants observaient de temps à autre le ciel avec inquiétude. Ils avaient peur. Ils se sentaient désarmés. Seul Gren, le téméraire, semblait se réjouir de son sentiment tout neuf d'indépendance. Ce fut lui, plus que Toy, qui dirigea la mise en place des urnes.

Lily-yo s'étonnait de l'odeur bizarre qui régnait dans son réceptacle. Un étrange sentiment de détachement l'envahissait à mesure qu'elle la respirait. Le paysage s'assombrissait, paraissait se recroqueviller. Elle se voyait, elle voyait les autres – Flor, Haris, Daphé, Hy, Jury – suspendus au câble surplombant le faîte des arbres ; elle voyait les enfants – le nouveau clan – se précipiter sans un regard en arrière, disparaître dans l'inextricable lacs de la plate-forme.

La travertoise était en sécurité à dix kilomètres au-dessus des Cimes. L'espace indigo où elle se mouvait était imprégné de rayons invisibles et nourriciers. Pourtant, elle dépendait de la terre pour une partie de son alimentation. Après des heures et des heures d'immobilité où elle était restée plongée dans un rêve végétatif, elle oscilla et entreprit de descendre le long d'un câble. Près d'elle, il y avait une autre de ses semblables. De temps à autre, les créatures exhalaient une bulle d'oxygène, étiraient une patte pour se débarrasser de quelque parasite qui les gênaient. Elles jouissaient d'une nonchalance totale. Pour elles, le temps n'existait pas. Le soleil était leur bien, le serait jusqu'au jour où, devenu nova, il exploserait, et les détruirait dans son embrasement définitif.

La travertoise descendait vite. Ses pattes, animées d'un mouvement si rapide que l'œil n'aurait pu le suivre, frôlaient à peine le filin. Elle plongeait droit vers la cathédrale végétale de la forêt. À ce niveau, l'air pullulait d'ennemis, infiniment plus petits, plus cruels et plus intelligents qu'elle. Elle était la proie désignée d'une des dernières races d'insectes, les tigres-volants, les seules créatures capables de la tuer à leur manière, insidieuse, invincible.

Attaquant les travertoises en masse, ils paralysaient leurs centres nerveux très élémentaires, et les abandonnaient : incapables de retrouver leur équilibre, les travertoises étaient vouées à la destruction. Alors les tigres-volants, descendants gigantesques des guêpes anciennes, se frayaient leur chemin dans le corps de leur proie, y creusaient des galeries au fond desquelles ils déposaient leurs œufs. Et, une fois ceux-ci éclos, les jeunes larves pouvaient librement se repaître de chair vive.

C'était la terreur de ces rapaces qui avait poussé les travertoises, des millénaires auparavant, à fuir de plus en plus loin dans les profondeurs de l'espace. Et c'est dans ces régions apparemment inhospitalières que leur race avait atteint sa monstrueuse apogée.

Les radiations dures leur étaient devenues une indispensable manne. Astronautes naturels – les premiers – elles avaient modifié la face du firmament. Longtemps après que l'homme eut battu en retraite et se fut retiré parmi les arbres d'où il avait surgi, les travertoises conquièrent pour leur propre compte les pistes célestes dont il s'était détourné : longtemps après que l'intelligence eut capitulé, elles avaient indissolublement soudé le monde vert au monde blanc avec, pour instrument, l'antique symbole de la négligence : la toile d'araignée.

La travertoise toucha le feuillage supérieur de la forêt. Ses soies se hérissèrent sur son dos où un semis de taches noires et vertes lui procuraient un excellent camouflage naturel. Au cours de sa descente, elle s'était emparée de diverses créatures prises au câble gluant et, paisiblement, elle se mit à en gober la pulpe. Puis les bruits de succion cessèrent et elle s'assoupit.

Un vrombissement la tira de son sommeil végétatif. Devant ses yeux grossiers passaient et repassaient des formes rayées de noir et de jaune : deux tigres-volants l'avaient repérée.

La travertoise réagit avec une remarquable agilité. Son corps énorme, bien qu'il se fût contracté sous l'influence de la pression atmosphérique, avait plus d'un kilomètre de long : pourtant, elle se mouvait dans l'air avec la légèreté d'un grain de

pollen, tandis que jaillissait le câble qui la ramènerait vers la sécurité du vide.

Dans sa retraite, ses pattes accrochèrent des spores, des teignes, diverses créatures minuscules, prises au piège du réseau. Elles s'emparèrent aussi de six siliques de crémataire dont chacune abritait un être humain inconscient. La travertoise ne remarqua même pas qu'elles s'étaient fixées à son torse.

Très haut, à plusieurs kilomètres au-dessus de la surface de la planète, elle s'immobilisa. Se remettant de sa frayeur, elle exhala une bulle d'oxygène qu'elle fixa doucement au câble. Ses palpes frémissaient. Enfin, elle mit le cap sur l'espace et son volume augmentait à mesure que la pression baissait. Elle allait de plus en plus vite. Repliant ses pattes, elle commença à lâcher un nouveau fil, en faisant fonctionner les filières logées sous son abdomen. Et le gigantesque être végétal, presque entièrement dépourvu de sensibilité, montait, montait toujours, pivotant doucement sur lui-même pour stabiliser sa température, s'offrant avec volupté à la caresse des radiations qui le baignaient de toute part. Il était dans son élément.

Daphé s'éveilla. Elle ouvrit les yeux et posa sur ce qui l'entourait un regard incompréhensif. Ce qu'elle voyait n'avait aucun sens. Elle savait seulement qu'elle avait accompli la Grande Montée. C'était une vie nouvelle et elle ne s'attendait pas qu'elle fût intelligible.

Le paysage qui s'offrait à sa vue de l'autre côté de la paroi transparente de l'urne était bouché par une sorte de prolifération jaunâtre, comme des poils ou des brins de paille. On distinguait mal ce qu'il y avait au delà. Tout le reste baignait alternativement dans une lumière aveuglante ou dans d'épaisses ténèbres.

Peu à peu, Daphé identifia les objets. Le plus frappant était une sorte d'admirable demi-sphère verte, mouchetée de bleu et de vert. Était-ce un fruit ? Des câbles y étaient fixés, une foule de câbles scintillants de reflets et qu'une lumière extraordinaire oignait d'or et d'argent. Elle identifia deux travertoises à

quelque distance. On les eût dit momifiées. Il y avait ici et là des geysers de lumière qui faisaient mal aux yeux. Tout était confus.

C'était ici que résidaient les dieux.

Daphé, étrangement engourdie, n'éprouvait nulle émotion particulière. Elle ne faisait pas un mouvement et n'avait pas envie de bouger. Il régnait à l'intérieur de l'urne une odeur curieuse et l'atmosphère était épaisse. Elle avait l'impression de vivre un mauvais rêve. Elle voulut ouvrir la bouche et eut de la difficulté à desserrer ses mâchoires qui semblaient soudées. Elle cria mais son cri était muet. Tout son corps était douloureux. C'était sa poitrine, surtout, qui lui faisait mal. Elle referma les yeux, mais sa bouche demeura béante.

Énorme boule velue, la travertoise descendait vers la lune. Ce n'était guère plus qu'une machine. À peine aurait-on pu dire qu'elle pensait. Cependant, quelque chose dans son intellect embryonnaire lui disait que cet agréable voyage était trop bref, qu'il devait y avoir d'autres directions vers où voguer. Après tout, les tigres-volants, ses ennemis mortels, étaient presque aussi nombreux sur la lune que sur la terre. Peut-être existait-il ailleurs un lieu tranquille, une autre demi-sphère tapissée de verdure, baignant dans la chaleur d'un rayonnement délicieux... Peut-être un jour, vaudrait-il la peine de s'élancer vers des pistes inconnues...

Il y avait une multitude de travertoises. Leurs toiles se balançaient partout. La lune était leur base et elles y étaient beaucoup plus à l'aise que sur la terre où l'atmosphère était dense et leurs membres malhabiles. C'étaient elles qui l'avaient découverte les premières si l'on exceptait les quelques créatures chétives qui s'en étaient allées bien avant leur venue. Elles étaient les derniers seigneurs de la création. Royales et titanesques, elles s'abandonnaient paresseusement à la jouissance de leur longue suprématie crépusculaire.

La travertoise ralentit et éjecta un nouveau câble. Nonchalamment, elle se fraya un chemin à travers le fouillis du réseau arachnéen, se rapprochant du sol lunaire et de sa végétation blême.

Les conditions, ici, ne ressemblaient en rien à celles qui régnaient sur la planète lourde. Les banians aux troncs sans nombre n'avaient pas accédé à l'hégémonie : l'air était trop ténu, la gravité trop basse pour qu'ils pussent croître. À leur place poussaient des céleris et des pieds de persil monstrueux. La travertoise se nicha dans un de ces bosquets, émit un épais nuage d'oxygène avec un sifflement de lassitude et se détendit dans un grand froissement de tiges. Ses pattes s'enfoncèrent dans la masse feuillue et une multitude de menus débris qui, là-bas, sur la terre, s'étaient collés aux fibres gluantes qui recouvraient son immense corps ballonné (teignes, germes, pierraille, feuilles) tombèrent en pluie. Parmi ces déchets se trouvaient six urnes de crémataires. Elles roulèrent sur le sol. Puis s'immobilisèrent.

L'homme Haris se réveilla le premier. La terrible douleur qui lui sciait la poitrine lui arracha un gémissement. Il essaya de s'asseoir. Une pression contre son front lui rappela quelle était sa situation. S'arc-boutant sur ses genoux et ses coudes il s'efforça d'ouvrir le couvercle de son sarcophage. D'abord, celui-ci résista puis l'urne éclata et Haris s'étala de tout son long. Les conditions rigoureuses du vide total avaient détruit la force de cohésion de l'enveloppe.

Haris resta sans bouger à l'endroit même où il était tombé, incapable de se mettre debout. La souffrance battait dans son crâne et une odeur infecte remplissait ses poumons. Il aspira avidement et avec gratitude l'air ténu et glacé. Au bout de quelques instants, il eut suffisamment récupéré pour s'intéresser à ce qui l'entourait. De la forêt proche sortaient des tentacules jaunes qui glissaient précautionneusement vers lui. Saisi d'inquiétude, il leva les yeux en quête d'une femme qui le protégerait. Il était seul. Maladroitement, il sortit son couteau, roula sur le flanc et trancha les tentacules à mesure que ceux-ci arrivaient à sa portée. L'ennemi était facile à vaincre !

Il cria. Hurla. Se redressa sur ses jambes flageolantes, ivre de dégoût : il venait brusquement de se rendre compte que, de la tête aux pieds, il était recouvert de pustules. Et il y avait pis encore : ses vêtements s'effilochaient en lambeaux, laissant apercevoir des excroissances charnues et membraneuses sur

son corps et sa poitrine. Lorsqu'il étendit ses bras et ses jambes, cette formation se déploya : on aurait dit une paire d'ailes. Il était défiguré. Son corps plein d'élégance n'était que ruine.

Un bruit lui fit tourner la tête et, pour la première fois depuis son réveil, le souvenir de ses compagnes lui revint à l'esprit. C'était Lily-yo qui se débarrassait des derniers fragments de la crémataire. Elle agita la main.

Horrifié, Haris vit qu'elle était aussi mutilée que lui. À la vérité, c'est à peine s'il la reconnut : elle ressemblait à un de ces hommes-volants détestés.

À ce spectacle, il se laissa choir sur le sol, pleurant de peur et de dégoût.

Il n'était pas dans la nature de Lily-yo de se lamenter. Sans prêter attention à ses atroces difformités et à la difficulté qu'elle avait à respirer, elle se mit en quête des autres sarcophages.

Le premier qu'elle repéra était celui de Flor. Elle le pulvérisa d'un coup de pierre, prit dans ses bras son amie devenue aussi hideuse à présent qu'elle-même. Bientôt, Flor revint à la vie. Lily-yo la fit asseoir puis s'en fut à la recherche des derniers réceptacles. Bien qu'elle fût encore sous le choc, elle avait conscience de la légèreté avec laquelle se mouvaient ses membres douloureux.

Daphé était morte. Elle reposait dans son urne, inerte, violacée. Lily-yo eut beau secouer le cercueil transparent, Daphé n'eut pas un frémissement. Sa langue, atrocement gonflée, saillait hors de la bouche. Daphé était morte. Daphé qui avait tant de vitalité, Daphé dont la voix était si mélodieuse quand elle chantait.

Pitoyable chose, recroquevillée au fond d'un cercueil qui n'avait pas résisté au terrible voyage, Hy aussi était mort. Quand le sarcophage céda sous les coups de Lily-yo, son corps tomba en poussière. Mort, Hy. Hy qui avait été un enfant-homme. Hy au pied léger.

Il ne restait plus qu'une urne. Celle de Jury. Son occupante remua quand la femme-chef s'en approcha. Une minute plus tard, elle s'asseyait, considérant son corps difforme avec un dégoût stoïque. Elle respirait. Elle était vivante.

Haris s'approcha en vacillant. Il tenait son âme à la main.

— Quatre ! s'exclama-t-il. Les dieux nous ont-ils accueillis ou non ?

— Nous avons mal, donc nous vivons, répondit Lily-yo. Daphé et Hy sont tombés au Vert.

Haris jeta, avec colère, son âme et se mit à la piétiner.

— Regarde comme nous voilà ! Mieux vaudrait être morts !

— Avant d'en décider, commençons par manger.

Péniblement, les survivants s'enfoncèrent dans le fourré, de nouveau vigilants, prêts à faire face au danger. Flor, Lily-yo, Jury, Haris. Ils s'accrochaient les uns aux autres. Ils avaient oublié les tabous de la tribu.

*

— Il n'y a pas d'arbres utilisables, se plaignit Flor tandis qu'ils erraient parmi les céleris gigantesques dont les têtes dansaient très haut au-dessus d'eux.

— Attention ! dit Lily-yo en la tirant en arrière.

Quelque chose qui aboyait et ferraillait comme un chien à l'attache manqua l'humaine de quelques pouces. Le claue-dents, frustré de sa proie, ouvrait de nouveau sa gueule hérissée de crocs verts. Mais celui-ci n'était que l'ombre des terribles claue-dents qui pullulaient dans les jungles de la terre. Ses mâchoires étaient moins fortes et moins précis ses mouvements. Hors de l'abri des banians géants, ce n'étaient que des créatures infirmes et déshéritées.

Les humains éprouvaient un peu le sentiment d'être eux aussi de malheureux bannis. Depuis des générations sans nombre, ils vivaient dans les arbres. L'arbre était devenu pour eux synonyme de sécurité. Ici il n'y avait rien que les céleris et les persils qui n'avaient ni la solidité ni les ramures infinies des banians.

Les exilés avançaient péniblement, inquiets et perdus, sans savoir où ils allaient ni pourquoi ils marchaient. Des grippe-sauts, des gratte-scies les attaquèrent. Ils durent contourner un hallier d'ortie-mousse plus haut et plus large qu'ils n'en avaient jamais vu. Les conditions qui contrariaient une espèce végétale en favorisaient une autre. Ils firent l'ascension d'une crête,

rencontrèrent une mare qu'un ruisseau alimentait et au delà de laquelle poussaient des baies et des fruits savoureux.

— Cela ne s'annonce pas si mal, fit Haris. Peut-être arriverons-nous quand même à vivre.

Lily-yo lui sourit. Haris était, de tous, le plus hargneux et le plus paresseux : pourtant, elle était heureuse qu'il fût là. Quand ils se baignèrent dans la mare, elle le regarda à nouveau. En dépit des étranges écailles qui le recouvraient, des deux protubérances charnues flottant de part et d'autre de son corps, il était toujours agréable à regarder... parce que c'était lui. Pourvu, songea-t-elle, pourvu que je sois avenante moi aussi. À l'aide d'une teigne, elle se lissa les cheveux dont quelques mèches tombèrent.

Après le bain, ils mangèrent puis Haris s'en fut chercher des épines de roncier pour remplacer leurs couteaux. Elles étaient moins coriaces que celles de la terre mais il fallait bien s'en contenter. Après cela, les quatre humains s'allongèrent au soleil.

Leur mode d'existence était bouleversé. Ils avaient vécu jusque-là en se fiant plus à leur instinct qu'à leur intelligence. Isolés du groupe, isolés de l'arbre, isolés de la terre, ils n'avaient plus rien qui pût leur servir de guide. Ils ne savaient plus ce qui était et ce qui n'était pas la Voie. Aussi restèrent-ils étendus sans bouger, là où ils se trouvaient.

Lily-yo observait le panorama alentour. Tout était tellement étrange qu'elle sentit son cœur battre dans sa poitrine.

Bien que le soleil brillât du même éclat, le ciel était d'un bleu profond, couleur de mûre. La sphère, en son milieu, bariolée de mouchetures vertes, bleues, blanches, était si monstrueuse que Lily-yo ne parvenait pas à imaginer que c'était là qu'elle avait vécu jusqu'alors. Fantomatiques, des linéaments d'argent se tendaient vers la terre et, plus près, la lumineuse dentelle des câbles traçait en travers du firmament son lacis parcouru de travertines au corps flasque qui se mouvaient à la manière des nuages.

Ce monde était leur empire. Leur création. Lors de leurs premières incursions – il y avait des millénaires de cela – elles

avaient littéralement ensemencé la lune. Au début, elles avaient commencé par dépérir. Elles étaient mortes par milliers sur ce sol alors recouvert d'une poussière aride. Mais chaque cadavre lui avait légué un peu d'oxygène, un peu d'humus, quelques spores, quelques germes fertilisants et à mesure que les siècles succédaient aux siècles, les travertoises avaient peu à peu conquis une tête de pont.

Elles s'étaient développées. Dans les premiers temps, elles étaient malingres, chétives. Mais elles poussaient avec une obstination toute végétale. Elles respiraient. Elles s'étendirent. Prospérèrent. Lentement, les désertiques étendues lunaires au relief tourmenté virèrent au vert. Des plantes grimpantes se mirent à croître au fond des cratères. Le persil monta à l'assaut des pentes désolées. L'atmosphère se fit plus douce et la magie de la vie gagna en force, précipita son rythme. Plus systématiquement que ne l'avait jamais fait aucune espèce dominante, les travertoises colonisèrent la lune.

Tout cela, Lily-yo l'ignorait. L'eût-elle d'ailleurs su, qu'elle ne s'en serait pas souciée. Lasse de contempler le ciel, elle détourna la tête.

Flor s'était glissée vers l'homme Haris. Allongée contre lui, enfouie dans ses bras et à moitié cachée sous la nouvelle peau dont elle était couverte, elle lui caressait les cheveux.

Furieuse, la jeune femme-chef bondit et se rua sur Flor. Elle lui lança son pied en travers du tibia, se jeta sur elle, se servant de ses ongles et de ses dents pour la forcer à reculer. Jury se précipita au pas de course.

— Ce n'est pas le moment de s'accoupler ! hurlait Lily-yo.

— Laisse-moi ! répondit la voix de Flor.

De surprise, Haris avait fait un bond. Il étendit les bras, les agita et, sans effort, s'éleva dans les airs.

— Regardez ! s'exclama-t-il d'une voix tout à la fois ravie et inquiète.

Il décrivait des cercles audacieux au-dessus de ses compagnes. Soudain, il perdit l'équilibre et, la bouche béante d'effroi, il chut la tête la première dans la mare.

Trois femmes anxieuses, trois femmes médusées, trois femmes amoureuses plongèrent d'un même mouvement.

Tandis qu'ils se séchaient, ils entendirent des bruits en provenance de la forêt. Immédiatement, leurs vieux réflexes jouèrent et ils se retrouvèrent en état d'alerte, l'arme au poing, l'œil braqué sur la masse de verdure.

La rogue qui émergea du fourré ne ressemblait pas à ses sœurs terrestres. Au lieu de jaillir comme un diable d'une boîte, elle frayait son chemin en rampant, à la manière d'une chenille.

Quand les humains virent son œil tors pointer parmi les céleris, ils firent volte-face pour chercher le salut dans la fuite.

Même quand ils furent hors de danger, ils ne ralentirent pas l'allure et continuèrent de fuir sans savoir vers quel refuge. Ils ne s'arrêtèrent que pour dormir et se restaurer et reprirent leur course à travers l'interminable brousse sous l'éternelle clarté du soleil. Soudain, ils arrivèrent à la limite de la jungle.

Devant eux, il semblait que tout s'interrompait pour reprendre plus loin.

Ils approchèrent prudemment. Le sol accidenté qu'ils foulaient s'arrêtait brusquement sous leurs pieds devant une large crevasse. Au delà, c'était de nouveau le vert déploiement. Mais comment franchir l'abîme ? Les quatre humains, saisis d'angoisse, s'étaient immobilisés, les yeux fixés sur l'autre bord du gouffre.

L'homme Haris grimaça, signe qu'une idée troublante s'agitait dans sa tête.

— Ce que j'ai fait tout à l'heure... commença-t-il gauchement, voler dans l'air... Si nous le faisons à nouveau, tous les quatre, on atterrirait de l'autre côté.

— Non, répondit Lily-yo. Tu t'es abattu comme une masse. Tu tomberais au Vert.

— Je m'en tirerai mieux que la première fois. Je sais, maintenant.

— Non, répéta Lily-yo. Je te l'interdis.

— Laisse-le faire, lança Flor.

Les deux femmes se toisèrent. Leur regard était enflammé. Haris décida de tenter sa chance. Il leva les bras, les agita et décolla avec légèreté. Il essaya de se servir de ses jambes et de diriger son vol vers la crevasse, mais ses nerfs le trahirent. Il tomba en planant dans le gouffre, tandis que d'un geste instinctif, Flor et Lily-yo plongeaient à sa suite. Les bras déployés, elles voletaient en hurlant. Jury, déconcertée, demeurée en arrière, leur criait sa colère.

Haris, recouvrant un peu son sang-froid, se posa lourdement sur une saillie de la paroi. Flor et Lily-yo s'abattirent à côté de lui et se mirent à l'invectiver d'une voix querelleuse. Tous trois levèrent la tête. Deux lèvres bordées de hautes tiges vertes se refermaient sur un étroit liséré de ciel violine. Jury était invisible. Seul leur parvenait l'écho de ses appels.

Derrière la corniche s'ouvrait une sorte de tunnel qui s'enfonçait dans la paroi. Le mur qui leur faisait face était lui aussi défoncé de trous analogues. On aurait dit une éponge. De la cavité à laquelle ils tournaient le dos surgirent trois volants, deux mâles et une femelle, munis de cordes et d'épieux.

Avant qu'ils aient eu le temps de se rendre compte de ce qui leur arrivait, Haris, Flor et Lily-yo se trouvèrent assommés et ligotés. La femme-chef, réduite à l'impuissance, vit d'autres créatures ailées jaillir des trous et arriver à la rescousse. Leur vol était plus gracieux et plus assuré que sur la terre. Peut-être l'impression de légèreté qu'éprouvaient les humains n'était-elle pas étrangère à ce phénomène.

— Emmenez-les ! hurlaient les hommes-volants.

Leurs fins visages, marqués de malice, se pressaient curieusement autour des captifs qu'ils entraînaient sans ménagements vers les profondeurs du tunnel.

Les trois humains étaient tellement terrorisés qu'ils en avaient oublié Jury, toujours tapie sur le sol au-dessus de la crevasse.

Ils ne la revirent jamais. Une volée de lancéoles avait eu raison d'elle.

Le tunnel descendait en pente douce. Finalement, il s'incurva pour s'embrancher sur un autre, horizontal et rectiligne, qui, à son tour, déboucha sur une immense caverne.

La lumière qui régnait était grisâtre : la caverne, en effet, était au fond de la crevasse.

Les prisonniers furent traînés au centre de la vaste salle. Leurs ravisseurs confisquèrent leurs couteaux, puis les délièrent. Comme ils se serraient peureusement les uns contre les autres, un des hommes-volants s'avança :

— Nous ne vous ferons aucun mal, à moins que nous n'y soyons obligés, dit-il. Vous venez du Monde Lourd. C'est une travertoise qui vous a véhiculés. Quand vous aurez appris notre façon de vivre, vous vous joindrez à nous.

— Je suis Lily-yo, dit la femme-chef avec fierté. Laissez-moi partir. Nous sommes trois humains. Vous êtes des hommes-volants.

— Oui, vous êtes des humains et nous sommes des hommes-volants. Mais nous sommes aussi des humains et vous êtes aussi des volants. Maintenant, vous ne savez rien. Bientôt, vous saurez. Quand vous aurez vu les Captifs. Ils vous diront beaucoup de choses.

— Je suis Lily-yo. Je sais beaucoup de choses.

— Les Captifs vous en apprendront beaucoup d'autres.

— S'il y avait d'autres choses, je les saurais.

— Je suis Band Appa Bondi et je dis : venez voir les Captifs. Tu parles stupidement, Lily-yo, car tu parles le langage du Monde Lourd.

Quelques hommes-volants semblaient vouloir se montrer belliqueux. Aussi Haris donna-t-il un léger coup de coude à la femme-chef en murmurant :

— Faisons ce qu'ils nous demandent.

Lily-yo et ses deux compagnons se laissèrent conduire à contrecœur jusqu'à une autre salle délabrée où l'on respirait une odeur fétide et à l'extrémité de laquelle un amas de rochers couleur de cendre révélait l'endroit où la voûte s'était affaissée. Un rai de soleil – ce soleil qui ne cessait de briller jour et nuit – jetait une tache ardente sur le sol. Les Captifs se tenaient près du nuage d'or.

— N'ayez pas peur, ils ne vous feront pas mal, dit Band Appa Bondi.

Cet encouragement était le bienvenu, car les Captifs n'étaient guère engageants.

Ils étaient huit, chacun enfermé dans une urne d'une taille suffisante pour former comme une étroite cellule. Toutes ces cellules étaient disposées en demi-cercle. Sous la conduite de l'homme-volant, les terriens s'avancèrent jusqu'au centre de ce demi-cercle. Ils pouvaient ainsi tout voir et être vus par les Captifs.

Le spectacle qu'offraient ces derniers était pénible. Chacun avait l'une ou l'autre difformité. L'un était cul-de-jatte. La mâchoire inférieure d'un autre était totalement excarnée. Il y en avait un qui était doté de quatre bras minuscules et tordus et un autre qui possédait de petites ailes tendues entre le lobe de ses oreilles et ses pouces de sorte qu'il était contraint de conserver perpétuellement les bras à demi levés. Le cinquième laissait pendre le long de ses flancs une paire de bras flasques car ils étaient dépourvus d'os ; une de ses jambes était également flaccide. Le sixième était doté d'une monstrueuse paire d'ailes qui faisait comme une traîne autour de lui. Le septième cachait sa silhouette difforme derrière l'écran de ses propres déjections dont était maculée la paroi transparente de sa cellule. Le dernier, enfin, avait une tête surnuméraire ratatinée, greffée sur la première, qui considérait Lily-yo avec méchanceté. Ce fut celui-là qui prit la parole.

— Je suis le chef des Captifs, annonça-t-il avec de grands gestes. Vous venez du Monde Lourd. Nous, nous appartenons au Monde Véritable. Joignez-vous à nous car vous êtes des nôtres. Bien que vos ailes et que vos pustules soient récentes, vous pouvez vous joindre à nous.

— Je suis Lily-yo. Nous sommes des humains tous les trois. Vous n'êtes que des volants. Nous ne nous joindrons pas à vous.

Les Captifs émirent un grognement agacé et leur chef poursuivit :

— C'est le parler du Monde Lourd ! Vous êtes venus à nous. Vous êtes des volants, nous sommes des humains. Vous ne savez guère de choses, nous en savons beaucoup.

— Mais nous...

— Cesse ce bavardage, femme stupide !

— Nous sommes...

Band Appa Bondi l'interrompt :

— Tais-toi et écoute, femme.

— Nous savons beaucoup de choses, répéta le Grand Captif. Nous vous en dirons quelques-unes. Tous ceux du Monde Lourd qui viennent jusqu'ici se transforment. Certains en meurent. Mais la plupart vivent et des ailes leur poussent. Entre les deux mondes, il y a des rayons qu'on ne voit pas, qu'on ne sent pas. Mais ils sont forts... Ils modifient les corps. En arrivant ici, sur le Véritable Monde, on devient un véritable humain. La larve du tigre-volant doit se transformer pour devenir un tigre-volant. Les humains se transforment aussi.

— Je ne comprends pas ce qu'il raconte, déclara Haris, l'air buté.

Il se coucha sur le sol. Mais Flor et Lily-yo étaient attentives.

— Nous sommes venus sur le Monde Véritable, comme tu dis, pour mourir, lança cette dernière d'une voix hésitante.

— Tu es encore jeune. Tu commences une vie nouvelle. Où sont vos âmes ?

Lily-yo et Flor s'entre-regardèrent. Lorsqu'elles avaient fui la roque, elles les avaient jetées avec insouciance. Haris avait même piétiné la sienne. C'était impensable !

— Tu vois ! Tu n'en as plus besoin. Tu es encore jeune. Tu peux porter des bébés. Et quelques-uns naîtront avec des ailes.

— Certains seront peut-être des déviants comme nous, dit le Captif aux bras flasques. D'autres seront peut-être normaux.

— Vous êtes trop immondes pour mériter de vivre, grogna Haris. Pourquoi ne vous a-t-on pas tués ?

— Parce que nous savons tout.

La seconde tête du Grand Captif se redressa pour déclarer :

— Avoir une belle forme n'est pas tout dans l'existence. Savoir aussi est bon. Parce que nous ne pouvons nous mouvoir correctement, nous pouvons penser. La tribu du Véritable Monde est bonne et elle connaît des choses. Aussi nous laisse-t-elle la diriger.

Flor et Lily-yo échangèrent quelques mots à voix basse.

— Tu veux dire que vous autres, misérables Captifs, vous dirigez le Monde Véritable ? demanda enfin la femme-chef.

— Oui.

— Alors, pourquoi êtes-vous captifs ?

Avec son éternel geste de protestation, celui dont les pouces étaient reliés aux oreilles prit la parole pour la première fois :

— Diriger est servir, femme. Ceux qui détiennent la puissance sont les esclaves de la puissance. Seul le hors-caste est libre. Parce que nous sommes captifs, nous avons le temps de parler, de penser, de faire des plans, de savoir. Ceux qui savent dirigent le couteau des autres.

— Rien de mal ne t'arrivera, Lily-yo, ajouta Band Appa Bondi. Tu vivras parmi nous et tu profiteras de ta vie, libre de toute souffrance.

— Non, s'écrièrent, d'une seule voix, les deux bouches du Grand Captif. Avant cela, Lily-yo et sa compagne (car l'autre créature, l'homme, est totalement inutile), devront nous aider à réaliser notre grand plan.

— L'invasion ? demanda Bondi.

— De quoi d'autre veux-tu qu'il s'agisse ? Flor, Lily-yo, vous êtes arrivées au bon moment. Les souvenirs du Monde Lourd et de sa vie sauvage sont encore frais dans votre mémoire. Ces souvenirs, nous en avons besoin. Aussi vous demanderons-nous de retourner là-bas pour nous aider à accomplir le vaste plan que nous avons élaboré.

— Retourner sur la terre ? souffla Flor.

— Oui. Nous sommes déterminés à attaquer le Monde Lourd. Vous guiderez l'expédition.

*

L'après-midi de l'éternité, la longue route d'or qui, un jour, débouchera sur la nuit éternelle, s'étirait. Avec son mouvement. Mais sans événement si l'on exceptait ces négligeables péripéties si importantes aux yeux des créatures qui y étaient mêlées.

Pour Flor et Lily-yo, il y eut une multitude d'événements dont le principal fut qu'elles apprirent à voler correctement. Au

début, leurs ailes leur faisaient mal, mais la douleur ne tarda pas à disparaître à mesure que la chair et les nouveaux tendons de ces membres merveilleux devenaient plus vigoureux. Planer légèrement dans l'air leur causait un plaisir toujours plus intense. Elles apprirent à voler en groupe. Puis à chasser en groupe. Peu à peu, elles acquirent l'entraînement nécessaire pour mener à bien le plan mûri par les Captifs.

C'était une série de hasards heureux qui avait permis aux humains d'aborder sur ce monde, et d'y aborder après des millénaires. Car, peu à peu, les humains s'adaptaient mieux au Véritable Monde. Leur facteur de survie s'améliorait, leur pouvoir s'affermissait à mesure que le Monde Lourd devenait plus hostile à ce qui n'appartenait pas au règne végétal.

Lily-yo, en tout cas, s'aperçut rapidement que la vie était plus douce sur la lune où, en compagnie de Flor et d'une dizaine d'autres humains, elle se régalaient de louchetrones à la pulpe savoureuse en attendant que vienne l'heure d'obéir aux Captifs et de repartir pour le Monde Lourd.

Il était malaisé d'exprimer ce qu'elle ressentait.

— Nous sommes en sécurité, disait-elle en désignant la verte étendue qui s'allongeait sous la résille argentée des travertoises.

— Si l'on ne tient pas compte des tigres-volants, répliqua Flor.

Elles étaient installées sur un pic dénudé qui n'avait pas été envahi par les gigantesques plantes grimpantes. L'air était ténu. Loin au-dessous d'elles, en terrasses, se déployait la verdure. On se serait presque cru sur Terre. S'il n'y avait pas eu, ici et là, des formations de rochers circulaires.

— Ce monde est plus petit, insista Lily-yo, désireuse de faire comprendre à Flor ce qu'elle avait en tête. Ici nous sommes plus grands. Il n'est pas besoin de combattre autant.

— Bientôt, il faudra combattre.

— Oui. Mais ensuite nous reviendrons ici. C'est un endroit favorable. Moins sauvage. Et avec moins d'ennemis. Les groupes pourraient vivre sans être tenaillés par la peur. Veggy, Toy, May, Gren et les petits aimeraient ce monde.

— Les arbres leur manqueraient.

— Bientôt nous ne les regretterons plus. Nous avons des ailes.

Les deux femmes conversaient nonchalamment, à l'ombre d'un rocher. Globes d'argent tranchant sur le ciel empourpré, les travertoises au-dessus de leurs têtes glissaient le long de leurs résilles. Il était rare de les voir descendre vers les pieds de céleri. En les observant, Lily-yo songeait au plan des Captifs et des images légères et colorées lui traversaient l'esprit.

Oui. Les Captifs savaient. Ils prévoyaient, ils voyaient ce qu'elle était, elle, incapable de voir, Avec ses compagnons, elle avait vécu à la manière des plantes, agissant au jour le jour. Les Captifs n'étaient pas des plantes. Au fond de leurs cellules, ils voyaient plus de choses que ceux qui étaient libres.

Et voici ce qu'ils voyaient : les quelques humains à avoir atteint le Monde Véritable enfantaient rarement. Parce qu'ils étaient vieux ou parce que les rayons qui leur avaient fait pousser des ailes avaient en même temps tué la semence qui était en eux. Ils voyaient que cet univers était bon, qu'il serait meilleur encore si les humains y étaient plus nombreux. Ils voyaient que le moyen le plus pratique était d'importer des bébés et des enfants du Monde Lourd.

C'était ce qui avait été fait durant des siècles et des siècles. De vaillants hommes-volants se rendaient sur Terre pour y ravir des jeunes. Ceux qui, une fois, avaient attaqué le groupe de Lily-yo lors de la montée vers les Cimes, étaient un commando en mission. Ils s'étaient emparés de Bain pour l'amener sur le Monde Véritable, et l'on n'avait jamais eu de leurs nouvelles.

Multiples étaient les périls qui guettaient ces braves. Bien peu d'entre eux revenaient à bon port.

À présent les Captifs avaient mis sur pied un plan plus audacieux et plus efficace.

— Voici une travertoise, annonça Band Appa Bondi. Préparons-nous.

Il prit la tête des douze volants choisis pour la tentative. Il était le chef ; Lily-yo, Flor et Haris devaient le seconder avec trois autres mâles et cinq femmes. Band Appa Bondi était le seul à être arrivé sur le Monde Véritable à l'âge de l'enfance.

Lentement, les douze se levèrent et déployèrent leurs ailes. L'heure de la grande aventure avait sonné. Pourtant, ils n'avaient pas vraiment peur. Ils étaient incapables de prévoir l'avenir comme les Captifs, à l'exception peut-être de Band Appa Bondi et de Lily-yo.

— C'est la Voie, murmura-t-elle pour bander sa volonté.

Les douze ouvrirent leurs ailes et prirent leur vol en direction de la travertoise.

La travertoise était repue.

Elle avait dévoré un de ses plus savoureux ennemis, un tigre-volant qui s'était empêtré dans une toile. Elle s'était gorgée de sa pulpe et n'avait laissé qu'une carcasse vide. Elle s'enfonça dans un taillis de céleris géants qui plièrent sous sa masse. Alors, elle se mit paisiblement à bourgeonner. Plus tard, elle s'élancerait vers les immenses gouffres enténébrés dont la chaleur l'attirait. Elle était née sur ce monde. Elle était jeune et n'avait encore jamais effectué ce voyage terrifiant et désiré.

Sur son dos, les bourgeons jaillissaient, se balançaient en crépitant et tombaient sur le sol, où ils se dispersaient, s'enfouissaient dans la fange où pendant dix mille ans ils germeraient en paix.

La travertoise était jeune. Pourtant, elle était malade. Elle n'en savait rien. Elle ne savait pas que son ennemi, le tigre-volant, s'était attaqué à elle. La sensibilité de l'énorme créature était presque inexistante.

Les douze piquèrent sur elle et se posèrent à plat ventre sur son dos, de façon à ne pas être dans le champ de vision de son buisson d'yeux. Ils se tapirent parmi les fibres coriaces qui constituaient la toison de la travertoise et observèrent les environs. Un rayonnaire plongea au-dessus d'eux et disparut à leur vue. Un trio d'herbes-culbutes s'enfonça parmi les fibres. Tout était calme. On se serait cru sur une colline déserte.

Finalement, les douze se levèrent et s'ébranlèrent à la queue leu leu, attentifs, les yeux baissés. Band Appa Bondi ouvrait la marche et Lily-yo faisait office de serre-file. Les éraflures, bosses et dépressions qui parsemaient le tégument de la gigantesque créature ralentissaient leur progression et ils avançaient péniblement parmi les soies vertes, jaunes ou noires

de la travertoise. Ici et là des plantes parasites enfonçaient profondément leurs racines dans le corps de l'hôte. La plupart mourraient lorsque celui-ci s'élancerait vers le Monde Lourd.

La route était ardue. Soudain, la travertoise changea de position et les humains perdirent l'équilibre. La pente qu'ils escaladaient se fit progressivement plus raide et il leur fallut ralentir encore l'allure.

L'une des femmes, Y Coyin, poussa un cri :

— Ici !

Ils avaient enfin trouvé ce qu'ils cherchaient. Ce que les Captifs leur avaient ordonné de chercher. Tous se groupèrent autour de Y Coyin. Chacun avait sorti son arme.

Des fibres avaient été régulièrement sectionnées, laissant une bande dénudée de la taille d'un homme. Au milieu de l'espace ainsi délimité, il y avait une sorte de croûte circulaire. Lily-yo la tâta. Elle était terriblement dure. Lo Jint y colla l'oreille. Pas un son.

Les membres de l'expédition se dévisagèrent.

Personne ne donna l'ordre de passer à l'action : c'était inutile. Tous se mirent à genoux et attaquèrent à coups de couteau le pourtour du bubon.

La travertoise bougea et ils s'en furent rouler cul par-dessus tête. Un bourgeon se forma, éclata, dégringola le long de la pente et tomba. Une lancéole le goba comme il achevait sa course, là-bas, très loin, sur le sol. Imperturbables, les humains continuèrent de jouer du couteau.

La croûte finit par osciller ; ils la soulevèrent, découvrant ainsi une sorte de tunnel obscur et gluant.

— Je descends le premier, dit Band Appa Bondi en se glissant à l'intérieur de l'orifice.

Les autres le suivirent. Lorsque tous les douze eurent pénétré dans la galerie, la croûte fut remise en place. Cela produisit un chuintement.

Ils restèrent longtemps immobiles, à plat ventre, enveloppés de leurs ailes, l'arme bien ferme dans la main. Et leur cœur battait à tout rompre.

Ils étaient en territoire ennemi, au sens littéral du terme. Les travertoises n'étaient que des alliés de hasard : elles dévoraient

les humains avec autant d'appétit que n'importe quoi d'autre. Mais le boyau où ils se tenaient était l'œuvre du destructeur strié de noir et de jaune : le tigre-volant. L'un des tout derniers vrais insectes à survivre, celui-ci, conduit par son instinct, avait choisi pour proie le plus invincible des êtres vivants.

La femelle du tigre-volant se pose sur une travertine. Elle la perce, y creuse une sape et y taille un nid, paralysant l'organisme qu'elle fouille pour qu'il ne se cicatrise point. Alors, elle dépose ses œufs dans la chambre natale et repart à l'air libre. Lorsque les œufs éclosent, les larves sont assurées d'avoir une ample provision de chair fraîche.

Au bout d'un moment, Band Appa Bondi donna le signal et le commando s'enfonça dans le tunnel, guidé par une faible luminescence qui palpitait au loin. L'air était épais, visqueux. Les humains avançaient lentement. Très doucement.

— Attention ! hurla soudain Band Appa Bondi.

Du plus profond des ténèbres inquiétantes quelque chose s'élançait vers eux.

Ils ne s'étaient pas rendu compte que le tunnel qu'ils suivaient avait fait un coude et s'était élargi : ils étaient dans la chambre natale. Et les larves étaient écloses. Il y en avait deux cents qui tourbillonnaient, la gueule béante, aussi grande qu'un être humain, clappant de fureur et de peur.

Band Appa Bondi fendit en deux celle qui avait fondu sur lui, mais la seconde le décapita. Ses compagnes s'abattirent sur son corps mutilé en faisant cliqueter leurs mâchoires.

Si leurs têtes étaient cuirassées, leurs corps étaient mous et tendres. Il suffisait d'un coup de couteau pour leur crever l'abdomen dans un jaillissement d'entrailles. Les larves se battaient farouchement, mais elles n'avaient pas encore l'expérience de la lutte. Les humains les tailladèrent sauvagement.

Band Appa Bondi fut la seule victime. Adossés à la paroi, les humains frappaient, brisaient les mâchoires de leurs adversaires, crevaient leurs ventres flasques. Ils tuaient. Ils tuaient sans trêve. Sans haine. Sans pitié. Bientôt, ils pataugèrent jusqu'à mi-cuisse dans une bouillie sanglante. Les

larves sautaient, se tordaient, mouraient. Haris abattit la dernière avec un grognement de satisfaction.

Alors, épuisés, les onze survivants se replièrent dans le boyau par lequel ils étaient venus, pour attendre que toute cette sanie soit évacuée... pour attendre, attendre longtemps, attendre que...

*

La travertoise s'étira. Des impulsions vagues vibraient en elle. Les choses qu'elle avait faites. Celles qu'elle allait faire. Ce qui avait été fait était fait. Ce qui restait à faire devait l'être. Elle souffla un panache d'oxygène. Puis se redressa.

Lentement, elle grimpa le long d'un câble, grimpa vers ce réseau de filins entremêlés où l'air était rare. Elle n'avait jamais été plus loin. Mais cette fois il n'y avait apparemment pas de raisons pour qu'elle s'arrête. L'air n'avait aucune importance. Seule comptait la chaleur. La chaleur qui la faisait se gonfler, qui la stimulait, qui la dégourdissait, qui la faisait frémir de plus en plus à mesure qu'elle s'élevait.

D'une de ses filières fusa un nouveau câble. Elle pressa l'allure, gagnant en assurance. L'être végétal bondit, fulgurant, loin de la zone où tournoyaient les tigres-volants. Très haut flottait un demi-cercle de lumière, tavelé de blanc, de bleu, de vert. Un repère qu'il importait de garder dans son champ de vision pour ne pas se perdre.

Car elle était bien seule, la jeune travertoise, dans l'espace merveilleux et terrible, obscur et éclatant, livrée au néant ! Se tourner et se retourner, filer à toute vitesse, cuire de tous côtés... sans rien qui vous vienne inquiéter...

... Sauf que, au sein même de son être, il y avait un petit groupe d'humains pour qui elle était une arche, qui avait fait d'elle l'instrument de leur mission.

Tu les ramènes, travertoise, tu les ramènes vers un monde qui – il y a longtemps, si longtemps que c'en est stupéfiant – leur appartenait...

Ce qu'il y avait d'étonnant, c'était le silence.

Un silence dont la densité était celle-là même de la masse de verdure qui tapissait toute la face de la planète exposée au jour éternel. Un silence qui s'était peu à peu tressé pendant des millions et des millions d'années, gagnant en épaisseur à mesure que le soleil dont s'approchait le déclin vomissait ses torrents d'énergie.

Mais ce silence n'était pas celui de l'absence de vie : la vie était au contraire omniprésente, formidable. Toutefois, l'accroissement du rayonnement, s'il avait scellé le sort de la quasi-totalité des espèces animales, avait amené le triomphe du règne végétal. Sous mille formes, sous mille déguisements, les plantes exerçaient une hégémonie sans partage. Et les plantes n'ont pas de cordes vocales.

À travers l'inextricable enchevêtrement de la sylvie, neuf humains progressaient de branche en branche sans que leur marche troublât si peu que ce soit ce calme écrasant. Ils évoluaient très haut, près de la région des Cimes, et, sur leur peau verte, frémissait un ballet d'ombres et de lumières. L'œil aux aguets, prêts à réagir au moindre danger, ils se hâtaient en s'efforçant de passer inaperçus. Éperonnés par l'aiguillon de la peur, ils donnaient l'impression de savoir exactement où ils dirigeaient leurs pas mais, en réalité, c'était au hasard qu'ils erraient. Voyager leur procurait l'illusion de sécurité qui leur était indispensable : alors, ils allaient de l'avant.

La soudaine apparition d'une sorte de cordon blanchâtre les fit s'immobiliser. Sans bruit, la chose venue des Cimes descendait, long cylindre fibreux et coriace, dur comme un serpent, tandis que les humains se plaquaient contre le tronc

protecteur, les yeux fixés sur la lente coulée de ce corps reptilien plongeant à travers les ramures vers les ténèbres du sol.

— Un oiseau-sangsue, jeta brièvement Toy.

Elle avait dix ans ; c'était elle qui avait pris le commandement du clan après que les adultes eurent entrepris la Grande Montée et elle manquait encore d'assurance. Les autres enfants, à l'exception de Gren, s'agglutinèrent autour d'elle sans cesser de surveiller avec inquiétude la pseudolangue.

— Ça peut faire mal ? s'enquit la petite Fay qui, âgée de cinq ans, était la benjamine.

— Je vais le tuer, répondit Toy d'une voix ferme.

Il lui fallait consolider son autorité. La femme-chef s'avança en déroulant la corde de lianes dont sa taille était ceinte.

Ses compagnons qui n'avaient pas encore confiance en son adresse la contemplaient avec anxiété. Presque tous étaient déjà de jeunes adultes, des adolescents aux épaules larges, aux bras musclés, aux doigts déliés de ceux de leur race. Trois d'entre eux (c'était une moyenne honorable) étaient des mâles : l'astucieux Gren, l'aîné ; l'outrecuidant Veggy et le flegmatique Poas.

— Moi aussi, je sais prendre les oiseaux-sangsues, affirma le premier sans quitter des yeux le cylindre blanc qui se faufilait parmi les feuilles.

— Je te tiendrai pendant que tu l'attaqueras, Toy. Tu auras besoin d'aide.

Toy se retourna. Elle sourit parce que Gren était beau et parce que, un jour, tous deux s'accoupleraient. Puis elle fronça le sourcil. Parce qu'elle était le chef.

— Gren, à présent tu es un homme et tu es tabou. Personne ne peut te toucher sauf pendant la saison des amours. Je capturerai l'oiseau-sangsue moi-même. Après, nous irons sur les Cimes pour le manger et ce sera un grand festin.

Le regard chargé de défi de Gren croisa le sien. Mais si Toy n'avait pas encore pleinement assumé son rôle de chef, Gren n'avait pas, de son côté, choisi de faire figure de rebelle – et il n'y tenait pas. Essayant de dissimuler sa contrariété, il recula en caressant le fétiche de bois à son image, son âme qui brimbalait à sa ceinture.

— Comme il te plaira, murmura-t-il.

Mais Toy lui avait déjà tourné le dos.

L'oiseau-sangsue gîtait parmi les branches faîtières. D'origine végétale, son intelligence était limitée et il ne possédait qu'un système nerveux rudimentaire. Sa masse et sa longévité compensaient ces insuffisances. C'était une spore incapable de replier les deux immenses pseudo-ailes dont elle était pourvue. Celles-ci n'avaient qu'une mobilité restreinte mais, revêtues d'une toison de fibres sensibles et atteignant quelque deux cents mètres d'envergure en pleine extension, elles répondaient à la plus faible brise qui faisait palpiter la touffeur épandue sur le monde.

L'oiseau-sangsue, donc, niché parmi les dernières ramures, laissait pendre sa langue d'une incroyable longueur jusqu'aux tréfonds les plus obscurs de la forêt pour y pomper sa nourriture. L'extrémité de l'appendice, enfin, toucha le Sol. Lentement, prudemment, elle explora le terrain, prête à se rétracter car les périls rôdant dans ces régions distantes que baignait une pénombre glauque étaient sans nombre. Évitant habilement les mildious et les champignons géants, elle finit par trouver une bande de terre nue et détrempée, riche en sucres, où elle s'enfonça. L'oiseau-sangsue commença à aspirer la boue nourricière.

— Je suis prête, dit Toy, consciente de l'énervement du groupe massé derrière elle.

Se penchant en avant, elle passa la corde à laquelle elle avait attaché son coupe-coupe derrière le tube blanc et fit un nœud coulant. Après avoir solidement fiché son arme dans l'écorce, elle serra le piège. Bientôt, la langue se mit à se dilater sous la pression de la nourriture qui reflua vers l'« estomac » du volatile végétal. Le lacet jouait son rôle. Bien qu'il ne s'en rendît pas compte, l'oiseau-sangsue était prisonnier. Impossible désormais pour lui de s'envoler.

— Bien joué ! fit Poyly d'un ton admiratif.

C'était la grande amie de Toy qu'elle cherchait à imiter en tout.

— Vite ! Aux Cimes ! lança cette dernière et chacun de se précipiter pour participer à la mise à mort. Tout le monde sauf Gren. Ce n'était pas de l'indiscipline : seulement il connaissait un moyen plus expéditif de faire l'ascension.

— Tu viens ? lui jeta Poas.

L'interpellé hocha négativement la tête et Poas, haussant les épaules, entreprit d'escalader le fût à la suite des autres.

Gren sifflota comme, autrefois, Lily-yo et l'homme Haris le lui avaient appris et, à son commandement, un virevole émergea du feuillage, brassant l'air à l'aide des aubes tournoyantes par quoi s'achevaient les nervures de la curieuse ombrelle de sustentation qui le surplombait. L'enfant-homme enfourcha l'énorme graine et, toujours sifflant, il lui donna ses instructions. Lentement, le virevole s'éleva et Gren arriva sans effort aux Cimes à l'instant où, suants et pantelants, ses compagnons les atteignaient.

— Tu as tort de faire cela, grogna Toy. C'est dangereux.

— Rien ne m'a dévoré en chemin, répliqua-t-il.

Mais en dépit de sa fière réponse, il ne put réprimer un frisson. Il savait que Toy avait raison. Grimper le long des troncs était pénible mais c'était un mode de locomotion sûr ; voleter parmi les ramures d'où, à chaque seconde, risquait de surgir quelque hideuse créature prête à vous précipiter dans les gouffres verts de la forêt était peut-être plus agréable mais combien périlleux ! Gren, néanmoins, était arrivé à bon port. Il ne tarderait pas à prouver son intelligence aux autres...

Le long cylindre blanc puisait régulièrement, tout proche. L'oiseau-sangsue, installé juste au-dessus du groupe, balayait du regard les environs en faisant pivoter ses yeux, démesurés mais d'une structure grossière, afin d'éviter toute surprise. Il n'avait pas de tête. Entre ses ailes rigides pendait la masse ballonnée de son corps, une sorte de sac informe hérissé de pédoncules oculaires et de protubérances bulbeuses, ses bourgeons. D'une poche émergeait la langue.

Toy disposa sa troupe de façon à assaillir le monstre de plusieurs côtés à la fois.

— À mort ! rugit-elle.

Les humains, à ce signal, sautèrent sur la branche où était vautreée la créature.

L'oiseau-sangsue voulut prendre son vol et ses ailes vrombirent en une parodie végétale de la terreur. Chacun (Gren excepté) prit pied sur son dos velu, tailladant l'épicarpe à grands coups de lame dans l'espoir d'atteindre ce qui servait de système nerveux à la plantoiselle.

Mais le danger était là qui rôdait : Poas se trouva brusquement face à face avec un tigre-volant que le remueménage avait tiré de son sommeil. L'enfant-homme hurla et se jeta en arrière tandis que Veggy se précipitait pour lui prêter main-forte. Mais il était trop tard : Poas était tombé à la renverse et le gigantesque insecte au corselet strié de jaune et de noir, le plus terrible ennemi de l'homme, avait fondu sur lui ; son corps s'arqua et un dard à la pointe brune, aussi long qu'un sabre, s'enfonça dans le ventre de la malheureuse victime. Le tigre-volant referma ses pattes autour de l'enfant et prit son essor dans un tumulte d'ailes froissées, emportant sa proie paralysée. Veggy, dans un geste dérisoire, lança son arme dans sa direction.

On n'avait pas le temps de se lamenter. L'oiseau-sangsue qui commençait à sentir la douleur s'irradier en lui cherchait à s'envoler. Seul le retenait le fragile lasso de Toy qui risquait à tout instant de se rompre.

Gren, de la place où il se tenait sous l'abdomen du fantastique végétal, avait entendu les cris de Poas et il avait compris qu'un drame s'était produit. Il vit se hausser la masse hirsute de la plantoiselle, il perçut le claquement frénétique de ses ailes. Des brindilles churent en pluie autour de lui. Des rameaux passaient en sifflant devant ses yeux. Les feuilles tourbillonnaient. Le tronc vibrait sous les efforts que faisait la créature pour se libérer.

La panique prit possession de Gren qui n'eut plus, soudain, qu'une idée en tête : l'oiseau-sangsue risquait de s'arracher au piège – il fallait qu'il meure au plus vite.

Chasseur inexpérimenté, l'enfant-homme décocha à tâtons quelques coups de couteau qui crevèrent le cylindre de la langue

suceuse, tendue à craquer, et, des plaies, fusa un véritable geyser de fange qui inonda Gren. La blessure s'élargit sous les efforts convulsifs de l'oiseau et le garçon devina, avec affolement, ce qui allait inévitablement arriver. Les bras tendus, il bondit et réussit à saisir un bourgeon. Tout valait mieux que de se retrouver abandonné dans le dédale de la sylve où l'on pouvait errer des années avant de rencontrer un clan.

L'oiseau-sangsue gagna la bataille : brusquement il s'arracha à son entrave et prit son essor. Ivre de terreur, Gren parvint en s'agrippant à sa toison à se hisser sur son dos où il retrouva ses compagnons.

L'énorme créature montait dans l'azur embrasé. Tournant sur elle-même comme une graine de sycomore, à quoi elle ressemblait, elle filait comme un trait, laissant derrière elle le silencieux grouillement de la végétation luxuriante.

Toy se mit à genoux et agita son couteau.

— Il faut le tuer, s'exclama-t-elle. Vite ! Mettez-le en pièces ! Dépecez-le !

Sur sa peau baignée de lumière jouaient des reflets mordorés. Elle était ravissante. À ces mots, Gren, Veggy, May se mirent à lacérer à l'envi le tégument coriace pour la plus grande joie des prédateurs de la forêt qui happaient au passage les morceaux savoureux qui leur tombaient des cieux.

Bien que sa sensibilité fût réduite, la résistance de l'oiseau-sangsue avait ses limites. La sève ruisselait de ses plaies. Bientôt, le battement de ses ailes eut des ratés et le monstre amorça sa descente.

— Toy ! Toy ! Oh ! mon Dieu ! Regarde !

Driff tendait le bras en direction de la surface miroitante vers laquelle ils tombaient.

Aucun des adolescents n'avait jamais vu la mer mais leur intuition et quelque savoir obscurément inscrit au plus intime de leur être les avertissaient qu'un grave danger les menaçait. Le littoral semblait se dresser vers eux et cette étroite bande côtière, ce mince ruban où les choses de la terre rencontraient celles de l'océan était le théâtre de la plus terrible des luttes pour la vie.

Gren, s'accrochant avec l'énergie du désespoir à la toison fibreuse, rejoignit Toy, Poyly, Shree et May. Conscient qu'il était responsable de la situation catastrophique dans laquelle se trouvait le groupe, il mourait d'envie de faire quelque chose d'utile.

— On pourrait siffler des virevoles pour se tirer de là, proposa-t-il.

— Excellente idée ! s'écria Poyly.

Mais Toy le considéra d'un regard sans expression.

— Essaye donc, dit-elle.

Gren émit un sifflement modulé mais le vent balaya l'appel. D'ailleurs, ils étaient bien trop haut pour que les graines du siffle-chardon eussent pu le capter. Avec une moue de dépit, l'enfant-homme se détourna pour voir où se dirigeait leur véhicule improvisé.

— Si ça avait été une bonne idée, je l'aurais déjà mise en application, déclara la femme-chef.

Quelle imbécile, pensa rageusement Gren. Mais, délibérément, il s'abstint de relever la remarque.

La chute se ralentissait. La plantoiselle avait rencontré un courant d'air ascendant qui la portait. Ses derniers et maladroits efforts pour infléchir son vol vers l'intérieur des terres avaient pour seul résultat de la maintenir parallèle à la côte de sorte que les humains bénéficiaient du peu enviable privilège de voir ce qui les attendait.

Une guerre d'anéantissement, une bataille silencieuse qui se poursuivait depuis des millénaires se déroulait au-dessous d'eux. Une guerre sans généraux. Si... peut-être un des deux camps avait-il un chef... Car le sol était recouvert par une forêt qui n'en était pas une, qui n'était qu'un seul et unique banian conquérant, maître de la terre ferme. Toutefois, à la ligne de partage des eaux, l'arbre s'arrêtait. Reculait.

Là, sur les rochers, sur les sables, dans les marécages, les espèces qu'il avait vaincues maintenaient un ultime bastion. La côte désolée était leur royaume. Flétries, déformées mais belliqueuses, les essences adverses poussaient comme elles le pouvaient. Elles étaient assiégées : du côté du continent, elles se heurtaient à la puissante et impavide barrière de la forêt ; du

côté de l'océan, il leur fallait repousser sans fin l'assaut des algues venimeuses et des herbes marines. Dispensateur du carnage, le soleil luisait, indifférent, dans le ciel.

La chute de la plantoiselle blessée s'accélérait. Les humains, serrés les uns contre les autres, impuissants, entendaient claquer les goémons. L'oiseau-sangsue tournoyait au-dessus de la mer immobile. Lourdemment, il vira pour mettre le cap sur un étroit promontoire rocheux.

— Regardez ! s'écria Toy. Un château !

Immense et gris, le château se dressait sur l'éperon, oscillant follement au rythme des battements d'ailes de la créature volante. La plantoiselle agonisante avait apparemment repéré l'espace dégagé qui entourait la base de la citadelle et c'était ce havre précaire qu'elle cherchait à rallier. Mais ses ailes, telles de vieilles voiles giflées par les tempêtes, ne répondaient plus. La masse cyclopéenne de l'oiseau-sangsue tombait en chute libre. La presqu'île, le nomansland, la mer avaient l'air de bondir à sa rencontre.

— Cramponnez-vous ! hurla Veggy.

À peine eut-il proféré cet avertissement qu'ils s'écrasèrent contre une des tours de la citadelle. Le choc projeta en avant les voyageurs tandis qu'un contrefort en saillie déchirait l'aile de leur monture.

Toy comprit que l'oiseau-sangsue allait entraîner ses passagers dans sa chute. Agile comme un chat, elle sauta et se posa avec précision entre le faîte irrégulier de deux arcs-boutants et la masse proprement dite de la citadelle. Alors, elle héla ses compagnons qui, l'un après l'autre, la rejoignirent sur l'étroite plate-forme. May, qui serrait son âme de bois entre ses doigts crispés, fut la dernière à y prendre pied.

L'oiseau-sangsue désespéré contemplait le groupe de son œil strié qui pivotait en tous sens. Toy eut le temps de remarquer l'entaille qui labourait profondément son vaste corps globuleux avant qu'il ne commençât à glisser. L'aile disloquée crissa contre la muraille ; la plantoiselle relâcha son étreinte et tomba sous les yeux des humains penchés au-dessus du

rempart. Elle s'abattit, roula sur le sol ; péniblement, elle parvint à se redresser et, trébuchant, se traînant en zigzags à la manière d'un ivrogne, elle s'éloigna. L'extrémité de son aile abîmée se réfléchissait, en bas du parapet, dans le miroir figé de la mer dont la surface parut tout à coup bouillonner. Les longs filaments parcheminés des algues, ponctués de vésicules, jaillirent des flots, flagellant le monstre. Leur mouvement, d'abord quasi léthargique, ne tarda pas à se précipiter. Sur une surface de près de quatre cents mètres, la mer se creusait sous les inlassables coups de fléau, stupides et haineux, des herbes marines acharnées à détruire toute forme de vie qui leur était étrangère.

La plantoiselle tenta de s'écarter mais les algues, dans leur rage dévastatrice, avaient une allonge surprenante. Elles atteignaient presque la base du donjon et, avant que leur victime ait eu le temps de se mettre à l'abri, l'avalanche de coups qui pleuvaient sur elle eut un effet inattendu : quelques-unes des vésicules crevèrent, laissant échapper un liquide noirâtre dont l'aspect évoquait celui de l'iode. Ces ampoules étaient des poches à poison. Quand le venin entra en contact avec le corps de l'oiseau-sangsue, il dégagea une épaisse vapeur brune. La créature n'avait pas de voix pour calmer sa douleur. Moitié voletant, moitié sautillant, elle se rua vers le rivage, essayant de s'élever dans les airs pour échapper aux lanières qui la giflaient. Ses ailes se consumaient lentement.

Plusieurs espèces d'algues cernaient la côte mortelle. Le matraquage frénétique cessa aussi soudainement qu'il avait commencé et un goémon épineux sortit de l'eau. Ses crochets qui crissaient en frottant les rochers arrachèrent par lambeaux les téguments de la plantoiselle. Celle-ci était presque arrivée à la grève quand ce nouvel adversaire eut raison d'elle. Les algues en nombre sans cesse plus grand lançaient vers elle leurs flagelles armées de puissants crochets et elle ne leur opposait plus qu'une défense dérisoire. On la vit chavirer, crever l'eau tumultueuse qui ne fut plus, soudain, qu'une infinité de gueules avides.

Terrorisés, les humains avaient été les spectateurs du massacre.

— Nous ne pourrons jamais rejoindre les arbres, dit plaintivement Fay en éclatant en sanglots.

Les goémons avaient eu la proie qu'ils convoitaient mais ils n'avaient pas encore gagné la partie. Les plantes du nomansland avaient flairé le gibier. Coincées entre la jungle et la mer, certaines, qui ressemblaient à des palétuviers, s'étaient depuis longtemps frayé leur voie jusqu'à l'eau ; d'autres, des sortes de ronciers parasites, s'étaient fixées sur leurs voisines et trempaient dans l'onde de longues branches rigides qui leur servaient en quelque sorte de cannes à pêche. Pseudo-palétuviers et pseudo-ronciers, bientôt rejoints par une foule de rivaux, prétendaient disputer l'oiseau-sangsue aux plantes aquatiques. Semblables aux membres de quelque calmar antédiluvien, leurs racines noueuses émergèrent pour s'emparer du butin.

Le combat s'engagea. En l'espace d'une seconde, le littoral tout entier ne fut plus qu'un grouillement chaotique, un terrifiant pullulement de fouets et de dards, un délire onduleux. Sous les coups de battoir qui la frappaient, la mer écumait ce qui, en la cachant en partie, ajoutait encore à l'horreur sans nom de la scène. En même temps, la forêt prochaine vomissait en rangs serrés les êtres volants qui la hantaient, des plantoiselles, des rayonnaires qui fonçaient à tire-d'aile, excités par la bataille dont ils espéraient bien tirer profit. De l'oiseau-sangsue pulvérisé, il ne restait plus rien sinon quelques bribes de chair abandonnées aux remous.

Toy se leva.

— Il faut partir, dit-elle, gagner la plage.

Les visages convulsés de ses compagnons se tendirent vers elle. Ils la regardaient comme si elle était devenue folle.

— Ce serait un suicide, protesta Poyly.

— Non, répondit la femme-chef d'un ton farouche. Pas pour l'instant. Ces choses se battent entre elles : elles seront trop occupées pour faire attention à nous. Si nous attendons, il sera trop tard.

L'autorité de Toy n'était pas sans faille. Le groupe n'avait pas confiance en lui-même. Quand elle vit que l'on prétendait discuter ses ordres, l'adolescente entra dans une vive colère et

elle gifla Fay et Shree. Mais les principaux opposants étaient Veggy et May.

— Nous serons massacrés en un clin d'œil, déclara le premier. Il n'y a aucun moyen d'atteindre un lieu où nous serions en sécurité. N'as-tu pas vu ce qui est arrivé à l'oiseau-sangsue ?

— Nous ne pouvons pas mourir ici, sans bouger, rétorqua Toy avec vivacité.

— Mais nous pouvons attendre que quelque chose se produise, plaida May. Je t'en supplie, Toy, attendons !

Mais Poyly vola au secours de son amie :

— Rien ne se produira, sinon des catastrophes. C'est la Voie.

— Nous serons tous massacrés, répéta Veggy d'un air buté.

En désespoir de cause, Toy se tourna vers Gren, l'aîné des enfants-hommes :

— Et toi, quel est ton avis ?

Gren avait contemplé le carnage d'un œil impassible. Il dévisagea Toy sans que ses traits trahissent la moindre émotion.

— C'est toi qui es le guide, laissa-t-il tomber. Ceux qui sont d'accord pour t'obéir doivent t'obéir. C'est la loi.

— Poyly, Veggy, May et les autres, suivez-moi ! Partons pendant que ces choses ne nous prêtent pas attention. Il faut retrouver la forêt.

Sans hésiter, elle enjamba le parapet et se laissa glisser le long de la paroi abrupte. À l'idée d'être abandonnés, la panique envahit ses compagnons qui se décidèrent à suivre son exemple.

Quand ils furent arrivés au pied de la citadelle qui les écrasait de sa masse, les humains s'immobilisèrent, silencieux et comme frappés d'une crainte respectueuse. Le paysage exhalait une atmosphère irréelle. En raison de sa position verticale, le soleil mangeait les ombres et le décor n'avait pas plus de relief que la toile d'un peintre maladroit.

La bataille faisait toujours rage. C'était le règne absolu de la nature, maître suprême de toutes choses et l'on aurait dit que la Nature, en définitive, avait jeté une malédiction sur ses œuvres.

Avec effort, Toy se mit en route. Ses amis se hâtèrent de marcher sur ses talons, tournant résolument le dos à la mystérieuse citadelle. Les pierres que les humains foulaient

dans leur course étaient tachées par le poison, caillé sous l'influence de la chaleur et désormais inoffensif. Le bruit de la guerre végétale emplissait leurs oreilles ; ils étaient éclaboussés d'écume mais les adversaires étaient tellement absorbés par leur absurde duel que leur présence passa inaperçue. À présent, les détonations éclataient à intervalles rapprochés. Certains des arbres assiégés depuis des millénaires dans le nomansland avaient en effet enfoncé leurs racines sous la mince couche de sable superficiel, non pas seulement pour puiser leur nourriture dans les profondeurs du sol, mais par tactique de combat. Ils avaient trouvé du charbon, extrait du soufre, fouillé la terre en quête de salpêtre : ils avaient raffiné, combiné ces substances au sein de leurs entrailles noueuses et avaient fabriqué de la poudre. Cette poudre, remontant le long des vaisseaux ligneux, ils l'avaient emmagasinée dans les calebasses qui se balançaient à leurs branches faîtières d'où, à présent, elles lâchaient décharges sur décharges en direction des herbes marines.

Le plan de Toy n'était pas bon. Ce fut pur hasard s'il réussit. À l'endroit où la langue de terre se rattachait au continent, une énorme masse d'algues était montée à l'assaut d'un arbre à poudre qui, sous le poids, s'inclinait, menaçant de basculer dans l'eau. C'était un duel à mort et les fugitifs, profitant de l'occasion, filèrent comme des flèches vers l'asile que leur offrait l'épais tapis d'herbe tout proche.

Alors seulement, ils s'aperçurent que Gren manquait à l'appel.

Il était toujours à la même place, tapi derrière le rempart du donjon, dans l'éclat aveuglant du soleil. S'il était demeuré en arrière, c'est d'abord parce qu'il avait peur. Mais pas uniquement pour cela. Il avait senti, et l'avait ouvertement proclamé, que la notion de discipline était importante. Toutefois, par tempérament, il répugnait à obéir, surtout dans ce cas particulier où le plan de Toy offrait si peu de chances de survivre. En outre, il avait une idée qu'il ne parvenait d'ailleurs pas à exprimer. « Il y a si peu de mots, songeait-il. Jadis, il devait en exister beaucoup d'autres ! »

Son idée avait trait au donjon. Les autres étaient moins réfléchis que lui : à peine avaient-ils pris pied au sommet de la

citadelle que leur attention s'était fixée ailleurs. Mais Gren n'avait pas agi comme eux. Il s'était rendu compte que le château n'était pas simplement un rocher : une intelligence avait présidé à sa construction. Seule une espèce animée avait pu l'édifier et elle devait avoir ménagé une route sûre pour rejoindre la côte.

Aussi, après avoir vu ses compagnons dévaler à toutes jambes la piste rocailleuse, Gren avait heurté la maçonnerie du manche de son coupe-coupe. Tout d'abord rien ne s'était produit puis, brusquement, une partie de la tour avait pivoté derrière lui, découvrant une ouverture béante.

Un léger bruit le fit se retourner : huit termites émergeaient des ténèbres. Les mandibules frétilantes, ils firent le cercle autour de Gren (les hommes, ces parias, étaient à présent sur un pied d'égalité avec les insectes), l'inspectant sur toutes les coutures. Le garçon demeura immobile tout le temps que dura l'examen. Les termites étaient presque aussi grands que lui ; il respirait leur odeur, une odeur âcre, mais pas vraiment déplaisante.

Lorsqu'ils se furent assurés que l'homme-enfant était inoffensif, les termites s'avancèrent jusqu'aux remparts, apparemment pour observer, eux aussi, la bataille. Pouvaient-ils voir dans cette clarté éblouissante ? Gren l'ignorait. En tout cas, ils devaient clairement percevoir le vacarme du combat.

Gren risqua un pas vers l'ouverture qui exhalait un effluve curieusement frais. Aussitôt, deux termites se précipitèrent pour lui barrer la route, leurs mandibules s'agitant à la hauteur de sa gorge.

— Je veux descendre. Vous n'avez rien à craindre de moi. Laissez-moi entrer.

L'un des insectes plongea à l'intérieur du trou. Une minute plus tard il était de retour en compagnie d'un congénère. Gren recula. La tête du nouveau venu s'ornait d'une gigantesque excroissance d'un brun sale et d'apparence spongieuse qui s'enroulait autour de son « cou ». Cet horrible fardeau ne semblait d'ailleurs gêner en rien son activité. Ses compagnons s'effacèrent pour lui livrer passage et il parut examiner l'humain. Au bout d'un instant, il fit volte-face et, grattant le

sable, il dessina de façon grossière mais avec une parfaite précision, une tour d'abord, ensuite une ligne qu'il relia au premier élément par deux droites parallèles formant une sorte de bande. Il n'y avait pas à se tromper sur la signification de l'esquisse : la ligne représentait la côte et le ruban la langue de terre.

La surprise de Gren était totale : jamais il n'avait entendu parler de tels dons artistiques chez les insectes.

Le termite s'éloigna et eut l'air d'étudier l'homme-enfant qui contemplait son œuvre. Il était manifeste qu'il attendait une réaction. Gren se ressaisit, s'accroupit et entreprit de compléter le schéma d'une main hésitante. Il traça une ligne descendante qui, partant du sommet de la tour, suivait intérieurement l'édifice, puis la langue de terre, pour aboutir au rivage. Après quoi, il se désigna lui-même du doigt.

Ses interlocuteurs avaient-ils compris ? Il était malaisé de le dire. Ils se contentèrent de pivoter sur eux-mêmes et de se diriger à vive allure vers les profondeurs de la tour. Estimant qu'il n'y avait pas d'autre choix, Gren leur emboîta le pas. Cette fois, nul ne fit mine de lui barrer le chemin. Sa requête avait sans aucun doute été favorablement accueillie.

L'étrange odeur des ténèbres l'enveloppa. Lorsque l'entrée se referma, il eut un pincement au cœur. Sans transition, il se trouvait dans un puits obscur. Heureusement, la descente n'offrait guère de difficultés pour quelqu'un d'aussi agile que Gren. Les parois du puits étaient hérissées de saillants qui constituaient autant de points d'appui et, à mesure qu'il progressait, l'enfant-homme gagnait en assurance.

Comme ses yeux s'habituèrent à la nuit, il s'aperçut qu'une sorte de halo vaguement lumineux, qui leur donnait une apparence spectrale, entourait le corps des termites. On aurait dit qu'il y avait des insectes partout, silencieux et affairés. Mais Gren était incapable d'imaginer à quoi ils étaient occupés.

Finalement, l'humain et ses guides atteignirent le fond. Le sol était plat, l'atmosphère lourde et chargée d'humidité. Selon toute probabilité, on devait se trouver au-dessous du niveau de la mer.

À présent, Gren était en tête à tête avec l'insecte à la monstrueuse protubérance ; les autres s'étaient éloignés au pas cadencé. Les environs étaient baignés d'une bizarre lueur verdâtre, faite d'ombre plutôt que de clarté, et dont on ne parvenait pas à discerner le foyer. Gren avait du mal à suivre son mentor car le relief de la galerie devenait accidenté et la circulation y était dense. C'était un véritable grouillement de termites dont tous les mouvements répondaient apparemment à un objectif bien défini, mais d'autres créatures, plus petites, se mêlaient à eux, tantôt solitaires, tantôt en groupes compacts.

— Pas si vite ! s'écria soudain Gren.

Mais, imperturbable, son guide ne ralentit pas sa marche.

La lumière verte gagnait en intensité. C'était une brume phosphorescente bordant la piste qu'ils suivaient et Gren se rendit compte que cette luminosité émanait de plaques de mica aux formes irrégulières manifestement mises en place par le génie inventif des créatures souterraines. Elles formaient des sortes de fenêtres au delà desquelles il était loisible de surveiller les évolutions des menaçantes algues sous-marines.

Indiscutablement, les insectes étaient hautement organisés. Néanmoins, Gren éprouvait une impression de malaise qui se précisait de minute en minute. Les termites ne pouvaient se comparer en rien aux êtres qui hantaient les ramures de la sylve. L'humain se trouvait en face d'une forme de vie qui lui était radicalement étrangère. Par ailleurs, nombreux étaient ceux dont la tête s'ornait d'une prolifération semblable à celle de son guide. S'agissait-il d'une maladie contagieuse ?

Il poursuivait sa route en trébuchant. De l'autre côté des panneaux de mica, on voyait se tordre les algues frétilantes. La mort au ralenti !

L'activité qui régnait dans ces profondeurs était stupéfiante. Leurs habitants étaient si affairés qu'aucun ne s'arrêtait pour examiner l'étranger. Pourtant, l'un d'eux s'approcha soudain de Gren. Ce n'était d'ailleurs pas un termite, mais une des créatures qui partageaient leur domaine. Couverte de fourrure, elle avait quatre pattes, une queue et des yeux jaunes qui brillaient dans l'ombre. Elle était aussi grande que l'humain vers lequel elle braquait ses pupilles d'or. Avec un « miaou », elle

essaya de se frotter contre lui et ses moustaches lui frôlèrent le bras. À ce contact, Gren frémit, fit un écart et hâta le pas. L'être velu fixa sur lui un regard où il y avait comme un regret, avant de se détourner pour suivre un groupe de ces termites qui, désormais, toléraient et nourrissaient ceux de sa race. Gren, un peu plus tard, croisa encore d'autres êtres miauleurs ; certains disparaissaient presque entièrement sous les proliférations fongoïdes dont ils étaient infectés.

La galerie finit par se ramifier en une série de boyaux plus étroits. Sans hésiter, le guide de Gren s'engagea dans un tunnel ténébreux à la pente ascendante. Une fois arrivé au bout, le termite souleva la dalle qui l'obstruait et, aux ténèbres, succéda la clarté du jour.

— Vous avez été très bon, dit Gren en émergeant dans le soleil derrière son compagnon.

Ce faisant, il s'efforçait de demeurer aussi loin que possible de l'excroissance noirâtre qui coiffait ce dernier. Le termite s'engouffra à nouveau dans le boyau et, sans un regard en arrière, remit en place la pierre plate.

Il eût été bien inutile de préciser à Gren qu'il se trouvait dans le nomansland. Il respirait l'arôme de l'océan lugubre ; l'écho de la bataille qui se livrait entre les herbes marines et les plantes terrestres parvenait à ses oreilles, intermittent, comme si la fatigue avait à présent gagné les adversaires. Il ressentait une tension dont on n'avait pas l'expérience dans les niveaux moyens de la forêt où était né le groupe. Et, surtout, il y avait le soleil aveuglant qui filtrait à travers les feuilles.

Le sol, où l'argile se mêlait au sable et où la roche affleurait ici et là, était mou sous les pieds. Maladifs étaient les arbrisseaux qui croissaient sur ce terrain stérile : leurs troncs étaient tordus, leur feuillage rachitique. Beaucoup entrelaçaient leurs branches pour s'épauler mutuellement ; s'ils n'y parvenaient pas, ils s'abattaient dans un horrible enchevêtrement de ramures torves. En outre, il y en avait à qui une évolution séculaire avait fait acquérir des moyens de défense si curieux que c'est à peine s'ils ressemblaient encore à des arbres. Gren décida que la meilleure tactique était de gagner la grève en rampant et d'essayer ensuite de repérer la piste du

groupe. Une fois qu'il aurait gagné la côte, il aurait sous son regard la langue de terre.

Il n'y avait pas à hésiter sur la direction à prendre. À travers l'écran des arbres rabougris, on devinait sans peine la frontière continentale du nomansland. Le banian démesuré s'arrêtait le long d'une ligne qui indiquait la limite du fertile. Il se dressait en deçà de cette démarcation, inébranlable en dépit des assauts innombrables des ronces et des épines dont son feuillage déchiqueté portait témoignage. Pour lui prêter assistance, pour l'aider à repousser les proscrits du nomansland, les créatures auxquelles il servait d'asile – claque-dents, rogues, louchetrones et autres – s'étaient mobilisées, prêtes à s'élancer au moindre mouvement suspect.

Gren se mit en marche avec circonspection. Il progressait lentement. Le bruit le plus léger le faisait tressaillir. À un moment donné, il lui fallut se plaquer à terre pour éviter une volée d'aiguillons venimeux fusant d'un fourré ; levant prudemment la tête, il vit osciller le cactus meurtrier qui modifiait son dispositif de défense. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de contempler cette plante dangereuse et le cœur lui manqua presque à l'idée des périls inconnus qui le guettaient. Un peu plus tard, un événement plus étonnant encore se produisit. Devant lui se dressa un arbre dont le tronc se repliait sur lui-même à la manière d'une boucle. Comme il franchissait le passage, la boucle se referma et il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne fût pris au piège. Il ne perdit dans l'affaire qu'un peu de peau aux cuisses. Comme il reprenait ses esprits, un animal lui fila entre les jambes. C'était un reptile au long corps cuirassé dont la gueule entrouverte en un ricanement sinistre découvrait une imposante rangée de crocs. Jadis, aux temps révolus où les humains avaient un nom pour chaque chose, jadis, cela s'appelait un crocodile. Le saurien aux yeux de chèvre considéra un instant Gren avant de disparaître avec la rapidité de l'éclair sous un tronc abattu. Il faisait partie de la petite phalange de survivants des espèces éteintes qui avaient trouvé un ultime asile dans les marigots du nomansland pour jouir de la chaleur et de la saveur de la vie tant que celle-ci durerait.

Avec des précautions accrues, Gren reprit sa marche. Le tumulte qui venait de la mer s'était à présent calmé et il régnait un silence de mort. Tout n'était qu'attente. On aurait dit qu'un sort avait été jeté.

Le sol, couvert de galets qui crissaient sous le pied, s'élevait en pente douce et les arbres, jusque-là éparpillés, tendaient de nouveau à former des boqueteaux afin d'affronter les éventuels assauts de l'océan.

Gren fit halte. L'angoisse le torturait et il était tenaillé par le désir de se retrouver parmi les siens. Et pourtant, il n'avait aucunement le sentiment d'avoir agi de façon stupide en restant en arrière dans la citadelle des termites : c'étaient les autres qui s'étaient conduits comme des insensés en ne suivant pas son exemple.

Il jeta un regard attentif autour de lui. Siffla. Rien ne répondit à l'appel et tout parut brusquement se figer comme si même les choses qui n'avaient pas d'oreilles étaient à l'écoute. Une vague de panique submergea l'enfant-homme qui se prit à hurler :

— Toy ! Veggy ! Poyly ! Où êtes-vous ?

C'est alors que, tombant du feuillage, une sorte de cage s'abattit sur lui, le clouant sur place.

Lorsque Toy et ses amis avaient atteint le rivage encore ruisselant d'écume, ils s'étaient jetés à corps perdu au milieu des hautes herbes, les yeux fermés, pour se remettre de leurs frayeurs. Plus tard, le groupe avait délibéré sur l'absence de Gren. C'était un enfant-homme et, à ce titre, il était précieux. Comme il n'était pas question de repartir à sa recherche, il fallait l'attendre. Restait seulement à trouver un endroit offrant une sécurité relative.

— Nous n'attendrons pas longtemps, dit Veggy. Quel besoin avait-il de rester en arrière ? Inutile de s'occuper de lui.

— Nous aurons besoin de lui pour la pariade, fit simplement observer Toy.

— Je m'unirai avec toi. Je suis un enfant-homme et je m'unirai avec toutes les femmes avant le retour des figues.

Et, emporté par son exaltation, Veggy sauta sur ses pieds et se mit à danser afin de mettre son anatomie en valeur sous le regard approbatif de ses compagnes. C'était désormais le seul mâle du groupe. N'était-il pas désirable ?

May bondit à son tour pour danser avec lui et Veggy se rua sur elle. Agile, elle l'évita et il la poursuivit en faisant des cabrioles. Elle riait et lui, criait à tue-tête.

— Revenez tous les deux ! ordonnèrent Toy et Poyly d'une voix furieuse.

Mais, sourd à ce conseil, le couple continuait ses évolutions. May et Veggy, toujours tournoyant, quittèrent la zone herbeuse, posèrent le pied sur le talus couvert de sable et de galets. Alors, un long tentacule sortit du sol, s'enroulant autour de la cheville de la fille qui hurla tandis qu'un second la ceinturait. Avec un hoquet de terreur, elle tomba la face contre terre. Veggy sortant son arme s'élança mais d'autres tentacules jaillirent et, ligoté, il fut bientôt réduit à l'impuissance.

Les espèces aquatiques dont le milieu était moins susceptible de changement n'avaient pas été aussi affectées que les autres par l'hégémonie des végétaux. Néanmoins, nombre d'algues qui avaient crû en taille et en intelligence avaient été contraintes de modifier leur manière de vivre et leur habitat. Très vite, les poulpes, que l'extinction des crustacés avait privés d'une de leurs principales ressources alimentaires, étaient entrés en conflit avec elles et avaient adopté sous la pression des circonstances un mode d'existence entièrement nouveau. Fuyant en masse les océans, tant pour éviter les herbes marines que pour trouver de nouvelles proies, ils avaient élu domicile sur les grèves et une nouvelle espèce s'était développée : la pieuvre des sables.

Le groupe, affolé devant le péril qui menaçait son dernier mâle, bondit au secours de Veggy, mais le poulpe avait suffisamment de tentacules pour régler son compte à chacun des assaillants. Les couteaux étaient un pauvre recours contre l'étreinte visqueuse de l'ennemi qui, en dépit de la résistance de ses victimes et sans même avoir à sortir de son terrier, plaquait l'un après l'autre le visage des femmes dans le sable qui étouffait leurs cris.

Si les végétaux s'étaient emparés de l'empire de la Terre, ils le devaient autant à leur nombre qu'à leur génie inventif. Certains se contentaient de reprendre à leur compte tel ou tel subterfuge depuis longtemps utilisé (quoique, peut-être, sur une plus petite échelle) dans le règne animal. C'était le cas des entretoises qui s'étaient épanouies en imitant le mode d'existence qui avait été celui de l'humble araignée depuis le Carbonifère. Ce processus mimétique, particulièrement notable dans le nomansland où la lutte pour la vie était sans doute plus exacerbée que partout ailleurs, était particulièrement bien illustré par la tactique des saules : ceux-ci avaient copié la pieuvre des sables et étaient ainsi devenus les plus invulnérables des hôtes du redoutable rivage. Les assassaules, enfouis sous le sable et les galets, ne montraient qu'exceptionnellement leurs ramures. Leurs racines, souples comme des filins d'acier, s'étaient muées en tentacules. C'est à ces végétaux implacables que le groupe dut d'avoir la vie sauve.

Il fallait que la pieuvre des sables étouffe sa proie le plus vite possible : le combat en se prolongeant risquait en effet d'attirer ses rivaux, les assassaules, car les arbres qui l'avaient prise pour modèle étaient devenus pour elle des adversaires sans merci.

Or, deux assassaules se coulaient sous la surface du sol. Seuls d'innocents bouquets de feuillage et le sillon de vase retournée qu'ils laissaient derrière eux trahissaient leur présence. L'attaque fut fulgurante. Les longues racines sinueuses et insensibles se nouèrent autour des tentacules du poulpe qui, reconnaissant leur hideuse puissance, comprit le danger. Abandonnant les humains, il fit front aux arbres assassins.

Il émergea de sa cache, le bec béant ; la peur arrondissait ses yeux blêmes. Un des assassaules s'arqua brusquement et, sous la poussée, la pieuvre culbuta ; elle se remit en position et, se tordant et se détordant, elle réussit à libérer tous ses tentacules à l'exception d'un seul qu'elle mordit sauvagement comme si sa propre chair était l'ennemi.

La mer était proche. En cas de danger, c'était vers sa morne immensité que son instinct poussait le poulpe à chercher asile. Frénétique, il voulut fuir vers elle. Mais les racines reptiliennes,

fouets aveugles, trouvèrent leur victime. Dans sa rage, la pieuvre faisait voler en se débattant un geyser de sable et de pierres. Mais les arbres avaient gagné le combat.

Les humains, fascinés par ce duel inégal, étaient restés figés sur place. Soudain, les lanières cinglantes se mirent à onduler dans leur direction.

— Vite, hurla Toy en se préparant à fuir.

— Fay est prise, jeta Driff.

En effet, une mince racine blanche s'était nouée autour de la poitrine de la fillette qui ne put même pas émettre un cri. Déjà son visage était noir. La racine la souleva et la projeta avec violence contre un tronc voisin. Le corps de l'enfant roula sur le sable, désarticulé et sanglant.

— C'est la Voie, murmura sourdement Poyly. Allons-nous-en.

Les humains plongèrent au sein du fourré le plus proche et, pantelants, se couchèrent sur le sol, pleurant leur compagne tandis que leur parvenait le vacarme que faisaient les assaules en train de réduire la pieuvre des sables en lambeaux.

Longtemps après que se furent éteints les derniers et atroces échos du massacre, ils conservèrent leur immobilité. Toy, enfin, se mit sur son séant.

— Vous n'avez pas voulu m'obéir : vous voyez ce qui est arrivé ! Gren a disparu. Fay est morte. Bientôt, nous aussi nous mourrons et nos âmes pourriront sur place.

— Il faut nous échapper du nomansland, bougonna Veggy, conscient qu'il était à blâmer pour le dernier incident.

— Nous ne partirons que si vous m'obéissez, répondit sèchement Toy. Faut-il donc que vous périssiez tous avant de l'admettre ? À présent, vous ferez ce que je vous dirai de faire. C'est compris, Veggy ?

— Oui.

— May ?

— Oui.

— Et Driff ? Shree ?

— Oui. J'ai faim, ajouta ce dernier.

— Suivez-moi sans bruit.

Toy assura son âme de bois dans sa ceinture et s'avança d'une allure précautionneuse à la tête du groupe.

La mer avait retrouvé sa sérénité. Les eaux avaient englouti plusieurs arbres mais toute une masse d'algues était à présent répandue sur le sol désolé pour le plus grand bénéfice des vainqueurs ordinairement habitués à la portion congrue.

Un quadrupède couvert d'une toison soyeuse déboucha tout à coup et fila entre les jambes des humains trop surpris pour réagir.

— On aurait pu le manger, grommela Shree. Toy avait promis qu'on mangerait l'oiseau-sangsue et on ne l'a pas eu.

Il y eut un remue-ménage dans la direction où la créature avait disparu, un cri perçant, un clappement vorace. Puis le silence retomba.

— Il a été attrapé, souffla Toy. Déployons-nous, nous allons débusquer celui qui l'a mangé. À vos armes.

Formés en éventail, les humains se coulèrent parmi les hautes herbes, heureux de passer à l'action : au moins, c'était là un aspect de la vie que tout le monde comprenait.

Il fut aisé de repérer la source du bruit qui les avait alertés : ce devait être une bête prisonnière. À l'extrémité d'un arbre particulièrement noueux tombait une perche supportant une cage rudimentaire constituée par une douzaine de barreaux de bois fichés en terre. Le museau et la queue d'un jeune crocodile sortaient de part et d'autre du piège. Des touffes de poils, vestiges de l'animal que le groupe avait aperçu quelques minutes plus tôt, étaient accrochées à ses mâchoires. Le crocodile et les humains se dévisagèrent.

— On peut le tuer, dit May. Il est incapable de bouger.

— Et on le mangera, ajouta Shree. Mon âme elle-même a faim.

Le commentaire stimula ses compagnons qui s'avancèrent. Mais le fauve puissamment cuirassé n'était pas facile à tuer. D'un coup de queue, il envoya Driff rouler sur un tas de cailloux où elle s'écorcha profondément. Mais, attaqué de tous les côtés à la fois, les yeux crevés, le saurien finit par donner des signes

d'épuisement. Alors Toy plongea hardiment le bras à l'intérieur de la cage et l'égorgea.

Un événement inattendu eut lieu tandis que le reptile était agité par les derniers soubresauts de l'agonie : les barreaux de la cage glissèrent hors du sol et l'engin se referma à la manière d'une main. Là-haut, la perche jusque-là rectiligne, s'enroula plusieurs fois sur elle-même et disparut avec le piège dans les profondeurs du feuillage.

Avec des exclamations de stupeur, les humains s'emparèrent de leur proie et détalèrent. Après s'être taillé un chemin sinueux de fourré en fourré, ils atteignirent un affleurement de roc dénudé qui, entouré d'une ceinture de plantes épineuses, parentes du siffle-chardon, parut leur offrir un refuge. Ils s'accroupirent et commencèrent à dévorer à belles dents leur peu appétissante pâture. Même Driff, dont les blessures continuaient de saigner, participa à la curée. C'est à ce moment que leur parvint l'appel de Gren.

— Restez là et surveillez la nourriture, ordonna Toy. Je vais le chercher. Poyly, viens avec moi.

La tactique était judicieuse : voyager avec des provisions n'était guère recommandé. Il y avait déjà suffisamment de dangers à voyager sans bagages.

Les deux femmes contournèrent les chardons. À nouveau, la voix de Gren s'éleva et elles purent s'orienter. Elles longèrent prudemment un massif de cactus mauves et purent enfin voir leur ami, couché la face contre terre, sous un arbre semblable à celui près duquel le groupe avait abattu le crocodile. L'enfant-homme, lui aussi, était prisonnier d'une cage.

— Attention, Gren ! s'écria Poyly.

Un grimpe-tronc étincelant dont la gueule humide et rouge évoquait celle du venimeux claque-lèvre était à l'affût sur une des branches d'un arbre voisin. Il se précipita comme une flèche vers le garçon, visant la tête.

Poyly, qui avait un faible pour Gren, fonça en avant sans réfléchir et intercepta l'ennemi en prenant soin de l'empoigner aussi loin que possible de ses lèvres flasques. D'un coup de lame bien appliqué, elle trancha net la tige dont elle sentait battre la pulsation sous ses doigts. Alors, elle se plaqua contre le sol où,

désormais inoffensif, le mufler carnassier se plissait et bâillait vainement.

— Poyly ! Au-dessus de toi ! hurla Toy en bondissant.

La plante parasite, à présent sur le qui-vive, déployait une bonne douzaine de gueules béantes : gueules écarlates, gueules mortelles, qui se balançaient au-dessus de la tête de Poyly. Mais Toy était déjà au côté de sa compagne et les deux femmes demeurèrent allongées jusqu'à ce que toute la sève du grimpe-tronc se fût écoulée par ses blessures, jusqu'à ce que ces gueules grandes ouvertes se fussent définitivement figées. Le temps de réaction des végétaux pêche par lenteur. Peut-être parce que chez eux la réaction n'est jamais déclenchée par une sensation de douleur.

Les deux femmes tournèrent leur attention sur Gren.

— Pouvez-vous me délivrer ? demanda celui-ci d'un air morne.

— Je suis le chef, dit Toy. Bien sûr, je peux te délivrer.

Et, mettant à profit l'expérience acquise lors de la capture du crocodile, elle ajouta :

— Cette cage est un prolongement de l'arbre. Nous allons la faire disparaître.

Elle se mit à genoux devant le piège et leva son couteau.

Le banian régnait sur une surface considérable de la Terre au-dessus de laquelle il étendait son feuillage épais d'un kilomètre environ. Le grand problème pour les essences de moindre importance était d'assurer leur propagation : les siffle-chardons avaient développé à cette fin d'étranges graines ailées, les virevoles et les crémataires avaient transformé leurs siliques en armes thermiques. La flore du nomansland n'avait pas fait preuve de moins d'ingéniosité. Mais le problème particulier qui se posait pour elle était moins un problème de propagation qu'un problème de subsistance, ce qui expliquait les différences radicales opposant les parias des plages à leurs cousins de l'intérieur. Un certain nombre d'arbres, tels que les palétuviers, s'avançaient dans la mer afin d'utiliser les goémons décomposés comme fumier. D'autres, comme les assassaules, imitant les carnivores, se nourrissaient de chairs pourrissantes. Mais, stimulé par les flots de lumière ininterrompue qui le baignaient

depuis des millions d'années, le chêne avait appris à transformer ses branches terminales en ces sortes de cages au moyen desquelles il capturait vivants les animaux dont ses racines pompaient avidement les excréments. Et si, d'aventure, ses captifs finissaient par mourir de faim, leurs cadavres constituaient une riche provende.

Tout cela, Toy l'ignorait. Elle ne savait qu'une chose : le piège où était enfermé Gren pouvait s'ouvrir comme s'était ouvert celui du crocodile. Jouant avec acharnement du coupe-coupe, les deux femmes s'attaquaient aux barreaux les uns après les autres.

— Inutile, fit Gren qui contemplait d'un œil découragé le feuillage au-dessus de lui. J'ai déjà essayé. Le bois est trop dur.

Ignorant la remarque, Toy et Poyly poursuivirent leur besogne.

Peut-être le chêne estima-t-il que les dégâts étaient plus importants qu'ils ne l'étaient en réalité ? Toujours est-il que, tout à coup, la cage s'arracha au sol et se perdit dans la masse des branchages. Négligeant le vieux tabou de la tribu, Toy et Poyly empoignèrent Gren et tous trois prirent leur course pour rejoindre le reste du groupe.

Chacun dévora sa part de crocodile sous la protection de deux membres du clan postés en sentinelle. En définitive, le repas avait quelque chose d'un festin de victoire.

Non sans quelque forfanterie, Gren narra ce qu'il avait vu dans la termitière mais ses propos se heurtèrent à l'incrédulité générale.

— Les termites ne sont pas assez malins pour faire tout ce que tu racontes, dit Veggy.

— Vous avez bien vu la citadelle qu'ils ont construite ! Vous vous êtes même assis dessus.

— Dans la forêt, les termites ne sont pas aussi intelligents, lança May, soutenant Veggy selon son habitude.

— Nous ne sommes plus dans la forêt. Ici, les choses se passent autrement et elles sont terribles.

— C'est dans ta tête qu'elles arrivent, ces choses, dit May d'une voix railleuse. C'est pour que nous oublions que tu as eu tort de désobéir à Toy que tu nous débites ces histoires à dormir debout. Comment pourrait-il y avoir des fenêtres sous la mer ?

— Je vous dis ce que j'ai vu, répéta Gren furieux. Dans le nomansland, tout est différent. C'est la Voie. Il y a aussi des termites sur lesquels poussent des champignons. Et j'ai vu un champignon semblable dans le nomansland. Il est horrible.

— Où ça ? demanda Shree.

Gren lança en l'air et rattrapa un morceau de verre à la forme étrange. Peut-être ménageait-il une pause pour créer une atmosphère de suspense, peut-être parce qu'il se disait qu'il serait maladroit de parler de la terreur qui l'avait tout à l'heure envahi.

— Quand j'étais prisonnier de la cage, j'ai regardé les branches de l'arbre-piège, laissa-t-il enfin tomber. J'y ai vu quelque chose d'effrayant. D'abord, je distinguais mal, mais les feuilles ont bougé et j'ai aperçu un champignon identique à celui des termites, brillant comme une prune, qui poussait sur l'arbre.

Toy se leva.

— Il y a trop de choses mortelles ici. Il faut regagner la forêt. Là, nous retrouverons notre existence heureuse. Debout, tout le monde !

— Laisse-moi finir de ronger cet os, implora Shree.

— J'ai dit : debout tout le monde ! Serrez votre âme dans votre ceinture.

Gren glissa l'étrange morceau de verre dans sa poche et bondit sur ses pieds le premier pour bien montrer sa docilité. Comme les autres l'imitaient, une ombre noire passa au-dessus d'eux et, instinctivement, chacun s'aplatit sur le sol. C'étaient deux rayonnaires agrippés l'un à l'autre dans un véritable corps à corps.

Bien des sortes de plautoiselles, en quête de proies marines ou terrestres, survolaient l'étroit ruban de territoire âprement disputé qu'on appelait le nomansland ; toutefois, connaissant les dangers qui y étaient tapis, aucune ne se risquait à s'y poser. Seule leur ombre vélocité effleurait la flore maudite.

Mais les deux rayonnaires étaient tellement absorbés par leur duel sans pitié qu'ils ne savaient même plus où ils allaient et ils s'écrasèrent à grand fracas sur la cime d'un arbre voisin. Aussitôt, le nomansland sortit de sa léthargie. Les arbres affamés se redressèrent en agitant rageusement leurs branches. Les églantiers déroulèrent leurs ramures hérissées de crochets. Des orties géantes balançaient leurs têtes barbelées, des cactus rampants s'ébranlèrent, éjectant leurs dards à la volée. Des plantes grimpantes jetaient vers l'ennemi leurs lassos gluants. Un essaim de créatures félines, semblables à celles que Gren avait vues dans la termitière, bondirent sur les troncs, prêtes à l'assaut. Tout ce qui était capable de se mouvoir se précipitait, éperonné par la faim.

En l'espace d'une seconde, le nomansland s'était mué en une machine de guerre. Les végétaux fixes, eux-mêmes, étaient sur le qui-vive dans l'attente des reliefs de la curée. Les aiguillons des siffle-chardons qui entouraient le saillant où le clan avait trouvé refuge, frémissaient d'impatience. Inoffensives dans leur habitat normal, ces plantes, harcelées par la nécessité de nourrir leurs racines, étaient devenues guerrières : elles étaient prêtes à empaler tout ce qui pourrait passer à leur portée. À leur instar, des centaines de petits végétaux immobiles étaient aux aguets, décidés à dévorer la moindre créature qui, après s'être repue des rayonnaires, commettrait l'imprudence de passer trop près d'eux.

Un grand assassaule surgit du sol. Ses tentacules ondulaient et il ruisselait de sable. En un moment, il fut aux prises avec les malheureux rayonnaires, avec les arbres-pièges, en un mot avec toutes les formes de vie dont la seule existence lui était intolérable. C'était un véritable chaos.

Gren leva le bras :

— Regardez ! le champignon...

Effectivement, on pouvait apercevoir une excroissance fongoïde au milieu du lacis des branches reptiliennes de l'assassaule. D'ailleurs, Gren avait constaté que plusieurs des plantes assaillantes qui étaient passées devant le groupe portaient trace du parasite. Il frissonna mais cette vision fit

moins d'impression sur ses compagnons. Après tout, la mort se présente sous bien des formes. Chacun le savait : c'était la Voie.

Les branches pleuvaient sur le clan. Il ne restait plus rien des rayonnaires : c'était entre leurs vainqueurs que le combat se déroulait à présent.

— Nous sommes trop près. Éloignons-nous, suggéra Poyly.

— Je m'apprêtais à en donner l'ordre, répondit Toy d'une voix compassée.

À quatre pattes, les humains s'efforcèrent de se frayer un chemin. Ils s'étaient munis de longues gaules avec lesquelles ils tâtaient le terrain. L'effrayante férocité des assassaules les avaient rendus prudents.

Longtemps, ils marchèrent, surmontant les obstacles les uns après les autres et, plus d'une fois, il s'en fallut d'un cheveu qu'ils ne trouvent la mort. Finalement la fatigue eut raison d'eux. Ayant chassé à coups de gourdin la créature feuillue et venimeuse qui avait élu domicile au creux d'un tronc abattu, ils se pelotonnèrent au fond de cet abri où, croyaient-ils, ils seraient en sécurité et s'endormirent. Hélas, ils durent constater en se réveillant qu'ils étaient prisonniers : les orifices de l'arbre vide s'étaient refermés sur eux.

Alerté par le cri de Driff qui s'était aperçu le premier de la chose, chacun fut aussitôt sur pied. Après avoir exploré l'espace où ils se trouvaient confinés, les humains durent se rendre à l'évidence : ils étaient bel et bien bloqués, condamnés à mourir par asphyxie. Les parois, tout à l'heure sèches, suintaient à présent un liquide visqueux, une espèce de gomme douceâtre qui ruisselait sur eux. Les imprudents étaient en train de se faire digérer : ce qu'ils avaient pris pour un tronc mort n'était qu'un abdomen.

L'ormentraille avait, après des milliers de siècles, renoncé à tirer sa subsistance du sol inhospitalier du nomansland. Sacrifiant impitoyablement ses racines, il avait adopté pour se camoufler la situation horizontale. Ses branches et son système foliaire s'étaient séparés du tronc-estomac et étaient devenus cette créature que le groupe avait chassée, un symbiote qui servait efficacement d'appau à son associé. Si l'ormentraille se nourrissait en principe de végétaux, il ne dédaignait pas la chair

animale quand elle se présentait et les humains qu'il avait engloutis constituaient pour lui un repas fort bienvenu.

Dans l'obscurité, les captifs jouaient sauvagement du couteau... mais en vain. La gelée visqueuse qui les inondait se faisait plus abondante : l'appétit venait à l'arbre.

— Cela ne sert à rien, fit Toy dans un souffle. Reposons-nous un instant et réfléchissons.

Ils s'assirent sur leurs talons, pelotonnés les uns contre les autres. Dépassés par les événements, affolés, décontenancés par les ténèbres, ils ne pouvaient rien faire d'autre.

Sans se soucier du liquide qui lui glissait le long du dos, Gren s'efforçait avec acharnement de se rappeler l'aspect extérieur du tronc. Le groupe cherchait un endroit pour dormir lorsqu'il était tombé sur lui. On avait escaladé une pente, fait un crochet pour éviter une enclave sablonneuse qui paraissait suspecte. L'ormentraille, couché parmi les herbes rases, leur était apparu en haut du talus. Il était lisse.

Gren poussa une exclamation.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Veggy qui enrageait.

N'était-il pas un homme ? N'aurait-il pas dû être protégé de ce danger et de cet affront ?

— Nous allons nous jeter tous ensemble contre cette paroi, dit Gren. Peut-être arriverons-nous ainsi à faire rouler l'arbre.

Veggy souffla avec mépris.

— À quoi cela nous avancera-t-il ?

— Fais ce qu'il a dit, espèce de larve !

La voix de Toy était farouche et tous se redressèrent, comme cinglés par un coup de fouet. La femme-chef ne savait pas mieux que Veggy où Gren voulait en venir mais il lui fallait sauvegarder son autorité à tout prix.

— Que tout le monde pousse ! Et vite !

Se piétinant dans la boue gluante, les humains se mirent en place.

— Prêts ? demanda Toy lorsque chacun eut touché son voisin pour s'assurer que tout le monde était aligné convenablement. Poussez ! Encore ! Poussez ! Poussez !

Ils patinaient dans la vase glissante mais, stimulés par les encouragements de Toy, ils poussaient.

Le tronc commença d'osciller et l'excitation gagna les prisonniers de l'arbre qui hurlèrent leur joie à l'unisson. Il y eut une nouvelle saccade. Puis une autre encore. Enfin, il n'y eut plus besoin de s'arc-bouter : comme Gren l'avait espéré, l'ormentraille roulait tout seul, et de plus en plus vite, le long du talus.

— Préparez-vous à foncer à la première occasion... si l'occasion se présente, s'écria-t-il tout en encaissant stoïquement les soubresauts.

Lorsque l'arbre aborda la bande de sable, la chute ralentit et quand il atteignit le sol plat, il s'immobilisa. Le symbiote qui l'avait suivi bondit sur son hôte et inséra ses puissants appendices terminaux dans les fissures de l'écorce. Mais il n'eut pas le temps de profiter de sa victoire : quelque chose s'avancait sous la terre. Un premier tentacule semblable à une racine, puis un second sortirent du sable ; ils ondulèrent, puis se nouèrent autour de l'ormentraille, et, lorsqu'elle vit apparaître l'assassaule, la créature déguerpit sans demander son reste.

Les captifs avaient entendu le tronc gémir quand l'ennemi l'avait ceinturé et Gren qui avait deviné ce qui allait se passer comprit la signification de ce bruit.

— Cela va être le moment de sauter, murmura-t-il.

L'étreinte des assassaules était à peu près invincible. Sous l'emprise des racines tentaculaires qui l'enserraient comme autant de filins, le tronc craquait. Écartelé, il se fendit en deux à la manière d'une noix.

Dès qu'ils virent le jour, les humains bondirent. Mais le tronc, en s'ouvrant, avait bloqué Driff qui, malgré ses cris et ses efforts, ne parvenait pas à se dégager. Ses amis s'arrêtèrent quand ils furent à l'abri des hautes herbes et se retournèrent. Toy et Poyly se dévisagèrent et, faisant volte-face, d'un commun accord, toutes deux se précipitèrent pour la délivrer.

— Revenez, folles que vous êtes ! s'époumona Gren. Vous allez vous faire prendre à votre tour.

Mais, sourdes à cet avertissement, les deux femmes continuaient leur chemin. Gren, pris de panique, s'élança à leurs trousses.

— Revenez !

La masse impressionnante de l'assassaule jaillit à un mètre de Toy et de Poyly. À son faîte, noirâtre et ridé, luisait l'affreux champignon. La vision était si horrible que Gren ne comprenait pas comment les autres avaient le courage de rester à le contempler. Il envoya une bourrade dans le dos de Toy.

— Éloigne-toi ! Sauve ton âme !

La femme-chef ignora le conseil. À quelques centimètres à peine des racines étrangleuses, elle s'acharnait avec Poyly à libérer Driff dont deux éclats de bois avaient coincé la jambe. L'un d'eux glissa enfin. Se saisissant de la petite, Toy et Poyly, Gren sur leurs talons, reprirent leur course vers les herbes où le groupe les attendait.

Pendant quelques minutes, les rescapés de l'arbre, méconnaissables sous la couche de boue qui les recouvrait, demeurèrent immobiles et haletants, prostrés. Toy fut la première à se relever.

— Gren, fit-elle d'une voix tremblante de rage en s'asseyant, Gren, je t'exclus du clan. À partir de maintenant, tu es un hors-caste.

Gren bondit sur ses pieds et ses yeux s'emplirent de larmes. Il n'existait pas de châtiment plus terrible que le bannissement. Cette peine était rarement prononcée à l'encontre des femmes ; qu'un mâle y soit condamné était un événement sans précédent.

— Tu ne peux pas faire cela ! Pourquoi ? Il n'y a pas de raison.

— Tu m'as frappée. Je suis le chef et tu m'as frappée. Tu as essayé de nous empêcher de sauver Driff. Tu l'aurais abandonnée à la mort. De plus, tu ne cesses d'agir selon ton caprice.

— Ce sont des mensonges ! Des mensonges !

— Non. C'est la vérité.

Toy, qui se sentait soudain faiblir, prit à témoin les autres humains qui fixaient sur elle un regard angoissé.

— N'est-ce pas la vérité ?

Driff, massant sa jambe douloureuse, convint avec fougue que l'accusation était fondée et Shree fit chorus avec elle. Veggy et May se contentèrent d'opiner du menton : tous deux se sentaient coupables de ne pas avoir participé au sauvetage de

leur camarade et leur mauvaise conscience les contraignait à se ranger à l'avis de Toy. Chose inattendue, c'est de Poyly, l'amie la plus sincère de Toy, que vint la seule dissonance.

— Que ce que tu dis soit vrai ou faux n'a aucune importance, déclara-t-elle. Si Gren n'avait pas été là, nous serions tous à l'heure actuelle morts au fond de l'ormentraille. Il nous a sauvés et nous devons lui en être reconnaissants.

— C'est l'assassaule qui nous a sauvés, rétorqua la femme-chef.

— Mais si Gren n'avait pas...

— Là n'est pas la question, Poyly. Il m'a frappée : tu l'as vu. Aussi doit-il être chassé. Je le dis, il faut que Gren soit banni.

Les deux femmes se toisaient et leurs yeux lançaient des éclairs. Chacune avait mis la main sur la poignée de son arme et leurs visages étaient enflammés.

— Gren est notre homme, insista Poyly. Nous ne pouvons pas l'abandonner.

— As-tu oublié qu'il nous reste Veggy ?

— Tu sais bien que Veggy n'est encore qu'un enfant.

Veggy s'avança la mine menaçante.

— Je suis assez vieux pour te faire l'amour. Regarde-moi : en quoi suis-je différent de lui ?

Mais Toy et Poyly se contentèrent de lui donner une calotte pour le faire taire et poursuivirent leur dispute. Suivant leur exemple, tout le monde se prit à se quereller. Mais une explosion de larmes de Gren réduisit chacun au silence.

— Vous êtes tous stupides, parvint-il à dire entre ses sanglots. Je sais comment quitter le nomansland et pas vous. Que ferez-vous sans moi ?

— Nous saurons bien nous débrouiller, répliqua Toy qui ajouta néanmoins : Quel est ton plan ?

Gren eut un rire amer.

— Quel chef nous avons là ! Tu ne sais même pas où nous sommes. Tu ne t'es même pas rendu compte que nous nous trouvons à la lisière du nomansland. Regarde, conclut-il en levant le bras d'un geste théâtral, on voit la forêt d'ici !

Si grande avait été leur hâte à fuir l'ormentraille qu'ils n'avaient guère prêté attention au paysage. On ne pouvait nier

que Gren eût raison : le groupe était à la frontière du nomansland. L'écran des arbres torves et rabougris était plus dense, comme s'ils se serraient les uns contre les autres pour renforcer leurs rangs, arbres combattants bardés de piquants, buissons épineux, bambous, hautes herbes aux bords si acérés qu'elles étaient capables de trancher net un bras d'homme et entre lesquelles l'entrelacs des ronciers avait tissé une impénétrable barrière. Tenter de pénétrer dans ce maquis eût signifié un suicide. Chaque plante était une sentinelle aux aguets dressée devant l'ennemi commun.

Et l'aspect de cet ennemi, le colossal banian dont la masse sombre planait au-dessus des exilés du nomansland, n'était guère rassurant. Ses rameaux extrêmes au feuillage particulièrement épais se tendaient aussi loin qu'ils le pouvaient vers l'adversaire comme une vague immobile toujours sur le point de déferler afin de le priver de soleil. Il avait ses alliés, les êtres qui hantaient ses galeries, les claque-dents, les rogues, qui se détendaient soudain comme des diables à ressorts, les fouettards, les floque-lèvres au baiser mortel et combien d'autres encore... chiens de garde à l'affût, patrouillant perpétuellement le long du territoire de l'arbre. La forêt, théoriquement si hospitalière aux humains, ne leur montrait ici que ses griffes de harpie.

Gren examinait le visage de ses compagnons, en contemplation devant le double et hostile rempart végétal qu'aucun mouvement n'agitait. Le souffle fugitif de la brise marine n'ébranlait pas la moindre de ces feuilles cuirassées et les humains sentaient la peur leur tordre le ventre.

— Vous voyez ? Eh bien, laissez-moi donc ici, et passez la barrière ! J'aimerais assister à cela.

Il avait repris l'initiative et en était tout fier. Le regard de ses compagnons allait et venait de lui au rempart et du rempart à lui.

— Comme si tu connaissais le moyen de franchir l'obstacle ! lança Veggy d'une voix mal assurée.

Gren poussa un reniflement de triomphe.

— Justement, je connais un moyen, répondit-il simplement.

— Tu crois que les termites t'aideront ? s'enquit Poyly.

— Non.

— Alors ?

Il les scruta avec méfiance et se tourna vers Toy.

— Je vous montrerai le chemin si vous me suivez. Toy n'a pas de cervelle. Moi, j'en ai. Je ne serai pas banni. Je vous guiderai à la place de Toy. Nommez-moi chef, et je vous conduirai vers la sécurité.

— Pouah ! grogna Toy. Tu es bien un enfant-homme ! Tu parles trop et tu fais le fanfaron.

Mais les autres murmuraient.

— Ce sont les femmes qui commandent, pas les hommes, dit Shree.

Cependant il y avait un doute dans sa voix.

— Toy est un mauvais chef, s'exclama Gren.

— Non, répondit Driff.

Et tout le monde, y compris Poyly, se rangea à son avis. Si la foi qu'ils vouaient à Toy n'était pas sans limite, ils n'avaient qu'une piètre confiance en Gren. Poyly s'avança.

— Tu connais la Voie et la loi humaine, fit-elle d'un ton calme, s'adressant à Gren. Ils te banniront si tu ne leur indiques pas un moyen de retrouver la sécurité.

— Et si je le leur indique ?

Gren se détendait sous l'influence du regard apaisant de Poyly.

— Alors, tu resteras parmi nous ainsi qu'il sied. Mais il n'est pas question que tu prennes le commandement à la place de Toy. Ce ne serait pas juste.

— Ce sera à moi de dire ce qui est juste et ce qui ne l'est pas.

— Cela non plus n'est pas juste.

— Je t'aime bien, Poyly, mais ne me cherche pas querelle.

— Je ne veux pas que l'on fasse de toi un hors-caste. Je suis avec toi.

— Eh bien, regardez, vous autres !

Il sortit de sa poche le curieux morceau de verre avec lequel il avait joué quelque temps auparavant et le leur présenta sur sa paume ouverte.

— J'ai trouvé cela quand j'étais prisonnier de l'arbre-piège. On appelle cela du mica ou du verre. Peut-être cela vient-il de la

mer. Peut-être est-ce avec cela que les termites fabriquent leurs fenêtres sous-marines.

Toy voulut examiner l'objet, mais Gren retira sa main.

— Si on le tient devant le soleil, il fait naître un petit soleil. Je me suis brûlé la main dans la cage et si vous n'étiez pas arrivés, je me serais évadé en la brûlant pour m'ouvrir un passage. Il n'y a qu'à mettre le feu aux broussailles et aux herbes du nomansland. La flamme grandira et le vent la poussera vers la forêt. Toutes les choses fuient le feu et nous n'aurons qu'à passer par la piste que l'incendie aura ouverte.

Les humains se dévisagèrent.

— Gren est très intelligent, dit Poyly.

— Ça ne marchera pas, déclara Toy avec entêtement.

Pris d'un soudain accès de fureur, Gren lança la lentille à ses pieds.

— Idiote ! Tu n'as qu'un tas de feuilles dans le crâne ! C'est toi qui devrais être bannie, toi que le groupe devrait expulser.

Toy ramassa le morceau de verre et recula.

— Tu es fou, Gren. Tu ne sais pas ce que tu dis. Va-t'en !

Gren se tourna vers Veggy.

— Tu vois comment elle me traite ? Nous ne pouvons pas l'accepter pour chef. Ou nous partons tous les deux, ou c'est elle qui partira.

— Toy ne m'a jamais frappé, déclara d'un ton maussade Veggy qui tenait à éviter une querelle.

Comprenant son état d'esprit, Toy saisit la balle au bond :

— Si les membres du groupe se disputent, c'est la mort du groupe. Telle est la Voie. Quelqu'un doit partir : Gren ou moi. À vous de décider. Votons sur-le-champ. Que celui qui entend que ce soit moi que l'on chasse le dise.

— C'est malhonnête, s'écria Poyly.

Mais un silence pesant succéda à sa protestation.

— Que Gren s'en aille, souffla Driff.

Gren sortit son arme. Veggy bondit et en fit autant, imité par May. Seule Poyly ne bougea pas. La peine qu'il ressentait défigurait Gren. Il tendit la main vers Toy.

— Rends-moi mon verre.

— Il est à nous. Nous n'avons pas besoin de toi pour fabriquer le petit soleil. Pars, si tu ne veux pas mourir !

Une dernière fois, le banni jeta un regard circulaire sur les visages de ceux qui avaient été ses frères, puis, tournant les talons, il s'éloigna sans mot dire.

En quittant le groupe, Gren était comme aveuglé par la défaite. Son sort était scellé. Dans la forêt, être livré à soi-même était dangereux ; dans le nomansland, ce l'était deux fois plus. Il n'était pas impossible que, s'il parvenait à rejoindre la sylve, il puisse rencontrer d'autres clans, mais ses semblables, peu nombreux et farouches, seraient vraisemblablement enclins à l'abattre plutôt que de prendre des risques. Et même à supposer qu'ils l'acceptent parmi eux, l'idée de s'adapter à des étrangers ne souriait nullement à Gren.

Errer dans le nomansland en ruminant des pensées noires était périlleux : cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis son exclusion qu'il était devenu la proie d'un végétal hostile.

Il avait atteint une sorte de cuvette aux parois abruptes, au creux de laquelle serpentait le lit d'un ruisseau à sec. Le fond en était couvert de blocs de pierre plus hauts qu'un homme, de galets et de graviers ; la végétation était parcimonieuse : l'herberasoir était la seule plante à pousser là. Comme Gren s'avavançait, indifférent au décor, il sentit quelque chose s'abattre sur sa tête. Quelque chose de léger qui ne lui causa aucun mal. À plus d'une reprise, il avait vu, et non sans malaise, le gros champignon noir fixé sur le crâne de diverses créatures. Ce discomycète était le résultat d'une mutation de la morille qui avait mis au point au cours des âges des moyens inédits pour survivre et assurer sa propagation.

Pendant quelques instants, frissonnant au contact de la chose, Gren conserva une immobilité absolue. Ce fut à peine s'il esquaissa le geste de lever la main. Sa tête était glacée et comme engourdie. Finalement, il alla s'asseoir le dos appuyé contre un rocher, le visage tourné dans la direction d'où il était venu. Il faisait humide et une ombre épaisse enveloppait les lieux. Un rai de soleil soulignait le haut de la berge au delà de laquelle,

ocellée de vert et de blanc, s'étendait l'impassible tapisserie du feuillage. Gren contemplait distraitemment le paysage, essayant d'y trouver un sens. Il avait l'obscur certitude que le décor lui survivrait, que sa propre mort contribuerait à l'enrichir un peu quand le phosphate de son corps aurait été absorbé par les créatures végétales. Il était peu probable en effet qu'il accomplirait la Grande Montée conformément aux coutumes ancestrales des siens. Personne ne serait là pour rendre les derniers devoirs à son âme. La vie était courte. Et après tout, qu'était-il, lui ? Rien !

— Es-tu un humain ?

La voix qui l'interrogeait était une voix spectrale, une voix d'au-delà, les mots s'exprimant sans le truchement d'aucune corde vocale. Telle une harpe poudreuse, c'était du fond de quelque mystérieuse oubliette de son esprit qu'elle semblait retentir. Dans l'état où il se trouvait, Gren n'éprouva pas de surprise particulière. Il sentait le roc contre son dos. L'ombre environnante ne recouvrait pas seulement son corps, ce corps qui n'était rien de plus qu'une matière banale. Pourquoi n'y aurait-il pas eu de voix silencieuses accordées aux harmoniques de son esprit ?

— Qui parle ? demanda-t-il paresseusement.

— Appelle-moi morille. Je ne te quitterai plus. Et je puis t'aider.

Si lent était le débit qu'il eut le sentiment que jamais encore la morille n'avait fait usage de la parole. Cette constatation, Gren la fit d'ailleurs avec un absolu détachement.

— De l'aide... j'en ai besoin. Je suis hors-caste.

— Je l'ai vu. Je me suis fixée sur toi pour t'aider. Je serai avec toi à jamais.

Gren parvint à surmonter son hébétude pour demander :

— De quelle façon m'aideras-tu ?

— Comme je l'ai toujours fait pour les autres. Une fois que je suis avec eux, je ne les quitte plus. Nombreux sont les êtres à ne pas avoir de cerveau : moi, je suis un cerveau qui recueille les pensées. Ceux de ma race agissent à la manière d'un cerveau, de sorte que les créatures dont nous sommes les hôtes deviennent plus habiles et plus capables.

— Je deviendrai donc plus habile que les autres humains ?

L'éclat du soleil au-dessus de la berge était inaltérable. La plus grande confusion régnait dans l'âme de Gren qui avait l'impression de dialoguer avec les dieux.

— C'est la première fois que nous prenons contact avec un humain, répondit la voix qui semblait s'exprimer à présent avec une plus grande facilité. Nous vivons uniquement à la lisière du nomansland, alors que vous, vous habitez la forêt. C'est une heureuse rencontre. Je te donnerai puissance et, où que tu ailles, notre association n'aura pas de fin.

Gren ne répondit pas. Le roc était froid contre lequel son dos s'appuyait. Toute son énergie semblait l'avoir fui. La voix résonna à nouveau dans sa tête.

— Je sais bien des choses sur les humains. Il s'est écoulé un temps infiniment long sur ce monde et sur ceux qui peuplent l'espace. Jadis, à une époque inconcevablement reculée, lorsque le soleil n'était pas aussi chaud, ta race, la race des Deux-Jambes, dominait cette planète. Tes ancêtres étaient immenses, cinq fois plus grands que toi. Votre taille s'est réduite pour faire face aux conditions nouvelles de l'existence, pour que vous puissiez survivre tant bien que mal. Alors, mes ancêtres à moi étaient petits et les tiens les dévoraient. Mais tout change, même si les transformations sont trop lentes pour qu'on en prenne conscience. Aujourd'hui, vous êtes de minuscules créatures forestières et c'est moi qui pourrais vous dévorer.

— Comment sais-tu ces choses puisque tu n'as jamais vu d'humain, morille ? demanda Gren après avoir médité un instant.

— Je les ai apprises en sondant ton cerveau. Beaucoup de souvenirs, beaucoup de pensées héritées du passé y sont enfouis. Si profondément que tu ne peux les atteindre. Mais moi, je suis capable de les explorer et ces souvenirs me dévoilent le passé de ton espèce. La mienne est susceptible d'atteindre à la grandeur dont la tienne fut un jour dépositaire...

Une invincible envie de dormir submergea Gren qui sombra dans un sommeil sans fond, hanté de rêves étranges qui, lorsqu'il voulut plus tard les évoquer, lui glissaient entre les

mains comme des poissons frémissants. Il s'éveilla brusquement : quelque chose avait remué tout près.

Sur la berge où brillait le soleil éternel se détachait la silhouette de Poyly.

— Gren, mon amour ! s'écria-t-elle quand le léger mouvement qu'il avait fait eu trahi sa présence. J'ai abandonné le groupe pour te rejoindre et m'unir avec toi.

À présent, l'esprit de Gren était clair et vif comme de l'eau de source. Une foule de choses dont il ne s'était jamais douté lui apparaissaient avec une limpidité de cristal. Il bondit sur ses pieds.

Les yeux braqués sur la zone d'ombre où il se mouvait, Poyly eut un mouvement de recul horrifié en apercevant collé sur la tête de l'enfant-homme, le noir champignon qui poussait sur les arbres-pièges et les assassaules. Sa masse où jouaient des reflets sombres retombait sur la nuque du garçon, l'enveloppant à la manière d'une collerette.

— Oh ! Gren ! le champignon ! fit-elle avec un sursaut de dégoût. Il s'est emparé de toi...

Gren escalada lestement le ravin et, arrivé en haut, il prit la main de Poyly.

— Ne te fais pas de souci. C'est une morille et elle ne nous fera aucun mal. Au contraire : elle peut nous aider.

Poyly ne répondit pas tout de suite. Elle connaissait la règle de la forêt et du nomansland : c'est de soi que l'on s'occupe, pas des autres... Le dessein de la morille, se disait-elle, était en réalité de se développer aux dépens d'autrui, de se propager le plus largement possible. Dans cet espoir, peut-être était-elle assez avisée pour ne tuer son hôte que lentement.

— Le champignon est mauvais, murmura-t-elle enfin.

Gren se mit à genoux et força Poyly à l'imiter.

— Morille peut nous apprendre bien des choses et nous aurons l'occasion de devenir beaucoup plus puissants que nous ne le sommes. Nous sommes chétifs. Quel mal y a-t-il à gagner en force ?

— Comment un champignon serait-il capable de nous améliorer ?

La morille parla dans la tête de Gren.

— Deux têtes valent mieux qu'une seule. Vos yeux se dessilleront. Et vous serez semblables aux dieux.

Gren répéta presque mot pour mot les paroles de la morille.

— Peut-être as-tu raison, dit Poyly d'une toute petite voix. Tu as toujours été très intelligent.

— Toi aussi, tu peux être intelligente.

Elle s'abandonna, non sans quelque répugnance entre les bras du garçon. Un fragment de la morille tomba sur son front. Elle se débattit, voulut protester mais ses paupières se fermèrent. Quand elle ouvrit les yeux, une nouvelle clarté les habitait.

Telle une nouvelle Ève, elle attira Gren contre elle, et tous deux s'aimèrent à la face du soleil, et leurs âmes de bois roulèrent à terre lorsqu'ils dénouèrent leurs ceintures.

Quand leur étreinte se relâcha, ils se regardèrent en souriant.

— Nous avons perdu nos âmes, dit Gren.

Poyly eut un geste d'indifférence :

— Laissons-les où elles sont. Elles ne font que nous gêner. Nous n'avons plus besoin d'elles.

Ils s'embrassèrent, s'étirèrent et pensèrent à autre chose. Déjà, ils étaient presque habitués au champignon qui les couronnait.

— Ne nous soucions plus de Toy et des autres, dit Poyly. Ils ont laissé derrière eux une piste qui nous permettra de rejoindre la forêt. Regarde.

Elle lui fit contourner un tronc. Des volutes de fumée tournoyant doucement dans l'air indiquaient l'endroit où la flamme avait dégagé le chemin jusqu'au banian.

La main dans la main, le garçon et la fille marchèrent vers la brèche qui leur permettrait de fuir le nomansland, leur périlleux Éden.

Alertées, de petites choses dénuées d'intelligence surgissaient en silence du sombre mur de verdure bordant la piste pour y replonger aussitôt. Le long de cette piste progressaient deux coquilles d'où deux paires d'yeux observaient avec méfiance les ombres muettes et furtives, comme elles se camouflant au moindre signe de danger.

C'était une route verticale et les yeux inquiets des voyageurs n'en pouvaient apercevoir ni le début ni la fin. Parfois, des branches horizontales formaient des bifurcations, mais les deux cosses n'y prêtaient nulle attention, poursuivant avec obstination leur marche lente mais régulière. Les saillies du chemin rugueux formaient d'excellents points d'appui auxquels s'accrochaient les orteils qui sortaient des coquilles. En outre, elle était cylindrique car la piste n'était ni plus ni moins que le tronc du banian géant dont les ramures couvraient le continent tout entier.

Les deux cosses progressaient vers le sol lointain. À mesure qu'elles s'éloignaient des Cimes, la lumière, filtrée par des couches de feuillage de plus en plus épaisses, s'assombrissait : aussi, glissant au milieu d'une brume glauque, elles semblaient se diriger vers un puits de ténèbres.

La cosse qui marchait en tête hésita soudain, puis s'engagea sur un rameau latéral. La seconde la suivit ; enfin, toutes deux s'immobilisèrent. Ces coquilles n'étaient que des carapaces dont chacune donnait asile à un être humain.

— J'ai peur du Sol, murmura la femme, Poyly.

— Moi aussi, dit Gren, son compagnon. Nous sommes faits pour vivre dans la sécurité des niveaux moyens.

Poyly étreignit le poignet de Gren.

— Faut-il vraiment continuer ? demanda-t-elle d'une voix frêle.

Inquiets mais résignés, ils attendirent qu'une troisième voix répondît à la question. Une voix désincarnée qui, pour se faire entendre, n'avait pas besoin de gosier, une voix qui retentissait silencieusement à l'intérieur de leur crâne. Et la voix parla :

— Oui, Poyly. Oui, Gren. Il faut continuer parce que je vous le conseille et parce que je ne vous abandonnerai pas. Je vous ai guidés vers la sécurité et je continuerai à le faire. C'est moi qui vous ai appris à vous cacher à l'intérieur de ces cosses. N'avons-nous pas accompli une longue étape sans incident ? Poursuivez votre chemin : un sort glorieux vous est réservé.

— Nous avons besoin de repos, morille, dit Gren.

— Soit. Reposez-vous. Nous repartirons ensuite. Nous avons relevé les traces d'un clan humain : ce n'est pas le moment de faiblir. Il est indispensable de trouver cette tribu.

Les enveloppes encombrantes dont ils étaient revêtus, percées de quatre trous pour qu'ils pussent y passer leurs membres, ne leur permettaient pas de s'allonger. Tant bien que mal, le garçon et la fille se recroquevillèrent à l'intérieur de leur armure, bras et jambes en croix. Ainsi, on les aurait dit écrasés par le poids du feuillage qui les surplombait.

La morille qui les parasitait n'avait cessé d'aller de surprise en surprise. Ses hôtes possédaient au tréfonds de leur système nerveux quelque chose qu'elle n'avait jamais décelé chez une autre créature : une mémoire – les souvenirs d'un passé récent, et ceux, obscurs, ignorés même de leurs détenteurs, de la lointaine histoire de leur race. Sans doute le champignon intelligent ignorait-il le proverbe : « Au royaume des aveugles les borgnes sont rois ». Il bénéficiait néanmoins d'une situation avantageuse. Dans l'immense serre chaude qu'était le monde, l'existence des êtres vivants s'écoulait, cruelle ou terrorisée, jusqu'au jour où ils tombaient au Vert et où leurs dépouilles enrichissaient le terreau pour les générations suivantes. Des êtres sans passé ni futur. Des êtres semblables aux personnages à deux dimensions que l'on voit dans les fresques... Il n'en était pas de même de la morille qui explorait le cerveau des deux humains. Elle avait une perspective : c'était la première créature

depuis un trillion d'années à se voir offrir l'occasion de se retourner sur les infinies galeries du temps. Et ce qu'elle y voyait l'effrayait, lui donnait le vertige, la condamnait presque au silence ; les étranges harmoniques de sa voix aux sourdes sonorités de harpe retentissaient en effet moins fréquemment à l'intérieur de la tête de Gren et de Poyly.

— Comment la morille nous protégera-t-elle des périls d'En Bas ? demanda cette dernière au bout d'un long moment. Comment nous protégera-t-elle des rogues ou des claquedents ?

— Elle sait, répondit simplement Gren. Ces cosses dans lesquelles elle nous a conseillé de nous introduire pour nous dissimuler à la vue de nos ennemis nous ont sauvé la vie. Quand nous aurons rejoint l'autre tribu, notre sécurité sera encore plus grande.

— Cette coque m'écorche les cuisses, répondit Poyly avec ce manque d'à-propos typiquement féminin contre lequel les siècles sont sans pouvoir.

Elle sentit le poids de la main de son compagnon se poser sur sa jambe. Mais tandis qu'elle s'abandonnait à la caresse amoureuse, son regard vigilant ne quittait pas les rameaux bruissants au-dessus d'elle d'où, à chaque instant, pouvait surgir le danger.

Un végétal dont les vives couleurs évoquaient le plumage de la perruche descendit en voletant sur une branche voisine. Presque aussitôt, une spongiole bondit de sa cachette et cracha dans sa direction un jet de liquide à l'aspect nauséabond. En l'espace d'un instant, il ne resta plus de sa proie qu'une flaque humide.

— Une spongiole, murmura Poyly. Il vaudrait mieux partir avant qu'elle ne nous attaque.

La morille, elle aussi, avait été témoin du drame – un témoin satisfait d'ailleurs, car la victime appartenait à une espèce de plantoiselle particulièrement friande de la chair des champignons.

— Si vous êtes prêts, humains, mettons-nous en route.

Un prétexte en valait un autre et, parasite, la morille n'avait nul besoin de repos. Cependant, Gren n'était pas pressé de

renoncer au confort relatif et provisoire qu'il goûtait, fût-ce pour fuir la dangereuse spongiole, et la morille dut user de contrainte. Pour le moment, peu désireuse de faire naître un conflit entre sa volonté et celle de ses hôtes dont le concours lui était nécessaire, elle préférait employer la manière douce. Son objectif ultime était vague, mais grandiose et splendide. Elle s'imaginait se multipliant à l'infini sur toute la Terre, évinçant la forêt ; elle voyait déjà la nappe sinueuse de ses proliférations se couler dans chaque combe, se lancer à l'assaut de chaque promontoire. Mais ce résultat ne pouvait être atteint sans l'aide des humains : Ceux-ci étaient les instruments de sa conquête. Dans l'immédiat, son but était d'en asservir autant qu'elle pourrait en trouver. Stimulés par le parasite, Gren et Poyly se mirent docilement en devoir de poursuivre leur voyage.

D'autres créatures se servaient, tout comme eux, du tronc comme d'une voie de circulation, quelques-unes inoffensives, telles les arpentilles dont les interminables colonnes processionnaires reliaient les profondeurs de la jungle aux Cimes ; d'autres fort dangereuses, bardées de crocs et de griffes. Mais il en était une qui avait laissé de son passage des traces quasi imperceptibles – ici une éraflure, plus loin une tache – qui, pour un œil exercé, trahissaient la présence proche de l'homme. C'était cette piste que suivaient silencieusement Gren et Poyly. Or, au moment où ils allaient s'engager sur une grosse branche latérale, Poyly aperçut, le temps d'un éclair, une silhouette qui se jeta peureusement au milieu d'un bouquet de filandrynthes.

— Reste là et surveille les environs dans le cas où il en viendrait d'autres, dit la jeune fille à son compagnon. Moi, je m'occupe de celui-ci. Dans un moment, tu feras du bruit pour détourner son attention.

Poyly se mit à ramper le long du rameau. La morille, inquiète pour sa propre sécurité, envahit l'esprit de la femme dont les perceptions devinrent extraordinairement aiguës, dont la vue se fit plus perçante et l'épiderme plus sensible. La voix du parasite résonna dans sa tête :

— Attaque-le par-derrière, mais ne le tue pas. Il nous mènera jusqu'à sa tribu.

— Chut ! Il va t'entendre.

— Seuls toi et Gren pouvez m'entendre et je ne vous quitterai jamais.

Poyly contourna la formation de filandryntes et revint sur ses pas en passant par la face externe de la branche, sans froisser une seule feuille. Entre les interstices des hampes, elle distingua la créature tapie dans sa cachette. C'était une femme et elle était si proche que Poyly pouvait presque lire la frayeur dans ses yeux aux aguets.

— Elle n'a pas reconnu que tu étais une humaine à cause de ta coquille, dit la morille. C'est pour cela qu'elle se dissimule.

Quelle remarque stupide ! songea Poyly. On se cache toujours quand on tombe sur des intrus. La morille appréhenda cette pensée et comprit pourquoi son raisonnement était faux. Les êtres humains lui étaient encore totalement étrangers. Discrètement, elle se retira de l'esprit de Poyly pour laisser celle-ci libre de conduire l'assaut à sa guise.

Pliée en deux, la jeune fille fit un pas en avant, puis un autre et, la tête rentrée dans les épaules, elle attendit que Gren émette le signal convenu, ce qui ne tarda guère. Le garçon secoua une branche. L'inconnue sur le qui-vive se raidit, le visage tourné dans la direction d'où était venu le bruit, mais avant qu'elle ait eu le temps de sortir son couteau, Poyly avait bondi sur elle et le corps à corps s'engagea au milieu du fouillis des filandryntes aux filaments flexibles. Son adversaire essaya de saisir l'assaillante à la gorge et cette dernière, en retour, lui mordit l'épaule. Gren surgit alors et, saisissant la fille mystérieuse par le cou, il la tira en arrière de toutes ses forces. En dépit de la résistance farouche de leur victime, Gren et sa compagne finirent par l'emporter et leur proie pantelante se retrouva bientôt ligotée à leurs pieds.

— C'est bien, approuva la morille. Maintenant, elle va nous guider jusqu'à...

— Silence !

Le ton de Gren était si impérieux que le champignon obéit instantanément. L'adolescent connaissait la forêt. Il savait que le bruit d'un combat attire inévitablement les prédateurs. À peine avait-il jeté cet avertissement qu'une lancéole, venue d'un

tronc voisin, fonça vers eux en fendant l'air de son vol spiralé. Mais Gren était prêt.

Les couteaux n'étaient d'aucun secours contre les lancéoles. Aussi, lorsqu'elle arriva à sa portée, il la déséquilibra d'un violent coup de gourdin. La plante se redressa d'un coup de queue avant de se précipiter de nouveau à l'attaque mais un rayonnaire fondit sur elle et la goba. Poyly et Gren s'aplatirent sur la branche auprès de leur prisonnière et attendirent que la grande vague du silence ait de nouveau submergé la sylve.

*

La captive n'était guère bavarde. À toutes les questions de Poyly, elle se contentait de secouer la tête, l'air buté. La seule chose qu'elle consentit à se laisser arracher fut son nom : Yattmur. La sinistre excroissance de la morille qui faisait un bourrelet autour du cou de ses ravisseurs l'effrayait visiblement.

— Elle a trop peur pour parler, morille, dit Gren au champignon. Ta vue lui est intolérable. Le mieux serait de la relâcher et de poursuivre notre route.

— Cogne-la : cela la fera peut-être parler.

— Elle aura encore plus peur.

— À moins que cela ne lui délie la langue ! Frappe-la au visage.

— Même si elle ne nous fait pas courir de danger ?

— En nous retardant, elle nous en fait courir une foule.

— Tu as sans doute raison. Je n'ai jamais réfléchi à cela. Tu vois loin, morille.

Gren leva une main hésitante. Sous l'impulsion du champignon, ses muscles se contractèrent et son poing s'abattit avec violence sur le visage de Yattmur dont la tête oscilla sous le choc. Poyly tressaillit et interrogea son compagnon du regard.

Les yeux de Yattmur étincelèrent.

— Ceux de ma tribu te tueront, ignoble créature !

Gren, à nouveau, leva la main.

— Tu veux que je recommence ? Où habites-tu ?

Elle se démena vainement dans ses liens.

— Je ne suis qu'une bergère qui garde les sautillons. C'est mal de me faire souffrir si tu es de la même race que moi. Que t'ai-je fait ?

— Nous avons besoin que tu répondes à nos questions. Tu n'auras rien à craindre de nous si tu obéis.

— Je suis gardeuse de sautillons. Ma tâche n'est ni de me battre ni de répondre aux questions. Mais, si vous voulez, je vous conduirai jusqu'à ma tribu.

— Où réside-t-elle ?

— À l'orée de la Bouche Noire. Ce n'est pas loin. Nous sommes un peuple pacifique.

— La Bouche Noire ? Et tu accepteras de nous y mener ?

— Avez-vous l'intention de nous nuire ?

— Absolument pas. D'ailleurs, tu vois bien que nous ne sommes que deux. Que peux-tu redouter ?

À en juger par sa mine morose, Yattmur n'était pas convaincue.

— Bon, dit-elle finalement. Laissez-moi me lever et déliez-moi les bras. Je ne me sauverai pas.

— Si tu essayais, je t'enfoncerais mon couteau entre les côtes.

— Tu fais des progrès, approuva la morille avec satisfaction.

Yattmur fut donc libérée de ses liens et elle entreprit de descendre le long du fût, suivie de près par ses deux ravisseurs. Nul ne proférait un mot mais l'appréhension gagnait Poyly, surtout quand elle vit que le paysage se modifiait et que la monotonie sans fin du banian commençait à se rompre.

Descendant toujours, ils rencontrèrent un énorme rocher brisé, couronné d'ortie-mousse et de fouettards, puis un autre. Chaque pas avait beau les rapprocher du sol, la voûte du feuillage s'éclaircissait de plus en plus, ce qui signifiait que le banian, ici, était loin d'avoir sa taille normale. Les branches s'amincissaient et devenaient sinueuses. Soudain, un rai de soleil frappa les voyageurs : les Cimes rencontraient presque le Sol. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

La morille répondit à la question informulée de Poyly :

— La forêt doit finir quelque part. Nous atteignons un endroit où elle ne peut plus croître. Mais il n'y a rien à craindre.

— Nous approchons sûrement de l'orée de la Bouche Noire. Ce nom m'inquiète, morille. Rebroussons chemin avant d'être précipités dans une catastrophe fatale.

— Où veux-tu donc aller ? reprit la morille. Nous sommes des errants, Poyly. Il n'y a pas d'autre solution que de continuer. N'aie pas peur, je suis là pour vous aider et je ne vous abandonnerai jamais.

Les branches étaient à présent trop frêles et trop étroites pour les porter. Prenant son élan, Yattmur, imitée par Poyly et par Gren, sauta légèrement sur un rocher.

— Écoutez ! fit-elle en levant la main. Des sautillons s'approchent.

Un bruit semblable au crépitement de la pluie venait de la forêt.

Le Sol, autour de l'entablement rocheux où se tenait le trio, ne ressemblait en rien aux fondrières mortelles et croupissantes contre lesquelles les Anciens de la tribu avaient si souvent mis Gren et Poyly en garde. Crevassé, creusé d'anfractuosités, on aurait dit une mer figée, mouchetée d'ocre et de noir. La végétation était parcimonieuse. Ce décor insolite paraissait animé d'une vie propre : les failles dont il était semé bâillaient comme des orbites vides, comme des gueules grimaçantes.

— Ces roches sont démoniaques, souffla Poyly.

— Taisez-vous ! murmura Yattmur. Ils arrivent.

Au même moment, une horde à la démarche bizarre sortit de la forêt. C'étaient des plantes fibreuses auxquelles une lente évolution avait fait acquérir un aspect rappelant celui du lièvre. Leur course, si l'on prenait cet animal pour point de repère, était lente et maladroite. La tête de ces créatures dont les tendons craquaient à chaque pas, se réduisait à une mâchoire surmontée d'immenses oreilles et leur corps d'une couleur indéfinissable était informe. Mais leur caractéristique la plus frappante était la différence de longueur entre leurs membres antérieurs et postérieurs. Si leurs pattes de devant n'étaient que de misérables moignons malhabiles, leurs pattes arrière, beaucoup plus longues, conservaient encore quelque chose de la

grâce d'un membre animal. Pour Gren et Poyly, les sautillons n'étaient que des créatures étranges aux jambes inexplicablement mal formées, mais pour Yattmur, ils présentaient manifestement un indiscutable intérêt. Avant même qu'ils n'eussent émergé de la sylve, elle avait saisi la corde lestée qui était enroulée autour de sa taille et, lorsque la harde apparut, elle lança avec adresse cette ligne rudimentaire, capturant de la sorte trois sautillons. Les autres prirent aussitôt la fuite tandis que les prisonniers acceptaient leur sort avec la passivité d'un végétal.

Yattmur dévisagea les deux humains d'un air de défi comme si elle était fière d'avoir prouvé sa vaillance, mais, négligeant son regard éloquent, Poyly désigna quelque chose du doigt dans la clairière en se serrant avec effroi contre Gren.

— Gren ! Regarde ! Un... Un monstre !

Sur le rocher devant lequel passait le troupeau de sautillons en débandade, une sorte d'outre argentée était en train de prendre forme, se gonflant à la manière d'un ballon dont le diamètre dépassait la taille d'un être humain.

— Une verte tripe ! s'exclama Yattmur d'une voix étranglée. Ne la regardez pas, c'est terriblement dangereux.

Mais, sourds à son conseil, Gren et Poyly contemplaient avec fascination la sphère flasque au milieu de laquelle luisait l'unique prunelle verte d'un œil à la consistance de gelée. L'œil pivota, tandis que, vers le bas de l'énorme globe, apparaissait une ouverture.

L'arrière-garde des sautillons vacilla soudain et, changeant de direction, six d'entre eux se précipitèrent dans la fissure qui se referma à la manière d'une gueule. Et l'outre commença à se dégonfler.

— Par la Grande Montée, qu'est-ce que c'est que ça ? hoqueta Gren.

— Une verte tripe, répéta Yattmur dont les dents claquaient de peur. Elles vivent collées sur les gros rochers et elles pullulent ici. Allons-nous-en.

Mais la morille n'était pas de cet avis. Obéissant à son ordre silencieux, les deux humains s'approchèrent à contrecœur. Quand ils furent arrivés à sa hauteur, la verte tripe s'était

entièrement affaissée. Seule une bosselure palpitante trahissait la présence des sautillons qu'elle avait engloutis. L'œil verdâtre se braqua sur le couple pétrifié d'horreur, puis se referma. Le camouflage était parfait : impossible de distinguer entre la paroi de la roche et l'être qui y était fixé.

— Il n'y a rien à craindre, dit la morille. Ce n'est jamais qu'un estomac.

Gren et Poyly se remirent en marche derrière Yattmur qui avançait avec peine sur le sol déchiqueté, guidant les sautillons captifs qui la suivaient docilement comme si cette situation était absolument naturelle.

Le terrain s'élevait en pente.

— C'est peut-être pour escalader les côtes que les sautillons ont de si longues jambes, suggéra Poyly.

— Peut-être, répondit la morille.

Quelle absurdité ! songea Gren. Il y a bien des moments où il leur faut redescendre. Morille n'est certainement pas omnisciente, sinon elle n'aurait pas acquiescé à une remarque aussi sotte.

— C'est vrai, fit la morille qui avait saisi la pensée de Gren. Je ne sais pas tout mais je suis capable d'apprendre vite, ce qui n'est pas votre cas à vous qui, contrairement à vos ancêtres, vous fiez essentiellement à l'instinct.

— L'instinct ? Qu'est-ce que c'est ?

— La pensée végétale, se borna à répondre le champignon.

Finalement, Yattmur fit halte. Elle n'avait plus la mine renfrognée qu'elle affichait au début : on eût cru que son voyage l'avait rapprochée de ses compagnons forcés.

— Nous voici arrivés au domaine de ma tribu, annonça-t-elle.

— En ce cas, appelle tes amis. Annonce-leur que nous voulons les voir et que je leur parlerai, répondit Gren. (Il s'empressa d'ajouter silencieusement à l'intention de la morille :) Toutefois, je ne sais vraiment pas ce que leur dirai !

— Je suis là, le rassura le parasite.

Mettant son poing devant la bouche, Yattmur émit un son modulé. Poyly et Gren, inquiets, scrutèrent les environs. Il y eut

un froissement de feuilles et le trio se trouva soudain entouré de guerriers qui semblaient avoir surgi du sol.

Les membres de la tribu s'approchèrent lentement des nouveaux venus pétrifiés de surprise. Des fleurs cachaient les appas des femmes qui étaient, bien entendu, en majorité. Mais tout le clan était armé et plusieurs guerriers portaient en sautoir un rouleau de corde semblable à celui de Yattmur.

— Bergers, je vous amène deux étrangers désireux de rejoindre nos rangs, dit Yattmur.

À l'instigation de la morille, Poyly prit la parole en ces termes :

— Nous sommes des errants et nous ne vous voulons aucun mal. Que votre accueil nous soit favorable si vous souhaitez faire la Grande Montée en paix. Pour le moment, nous avons besoin d'un abri où nous reposer mais, plus tard, nous vous montrerons nos talents.

Une femme mafflue dans les tresses de laquelle luisait un coquillage s'avança, la paume levée.

— Salut à vous, étrangers. Mon nom est Hutweer et c'est moi qui commande à ces bergers. Si vous souhaitez vous joindre à nous, il vous faut me suivre. Y consentez-vous ?

— Si nous refusons, nous risquons de nous faire massacrer, songea Gren.

— Montrons-leur immédiatement que nous sommes des chefs, rétorqua la morille.

— Mais leurs couteaux sont pointés sur nous !

— C'est maintenant où jamais que nous devons assumer notre rôle de chef.

La grosse femme frappa dans ses mains, interrompant cette muette discussion.

— Répondez, étrangers : acceptez-vous de suivre Hutweer ?

— Il faut accepter, morille.

— Non, Gren. Il n'est pas possible de prendre ce risque.

— Mais ils vont nous tuer.

— Alors, vous devez la tuer d'abord.

— Non !

— J'ai dit si !

— Non... Non... Non.

L'échange de pensées entre le champignon et ses hôtes gagnait en véhémence.

— Alerte, bergers ! s'écria Hutweer en empoignant le manche de son couteau.

Son visage s'était durci. Elle doutait visiblement que les étrangers fussent animés d'intentions pures.

Alors se produisit quelque chose de terrorisant. Les deux étrangers commencèrent à se contorsionner comme au rythme d'une danse surnaturelle. Poyly eut un geste inachevé vers la sombre collerette du champignon. La main de Gren s'abaissa vers son coutelas pour s'en éloigner aussitôt, tirée, aurait-on dit, par quelque force mystérieuse. Le garçon et la fille tournaient lentement sur eux-mêmes en piétinant, les traits déformés par une indicible souffrance. De l'écume sortait de leur bouche. Ils tourbillonnaient en titubant, le corps plié en deux, se mordant les lèvres, et leurs yeux fixes où palpitait une lueur démentielle étaient perdus dans le vague.

Saisis d'une crainte superstitieuse, les bergers se jetèrent à terre.

— Ce sont des esprits ! hurla Yattmur en se cachant la figure dans ses mains. Ils sont tombés du ciel.

Hutweer, livide, laissa choir son arme, aussitôt imitée par ses compagnons qui se prosternèrent en gémissant. La morille, comprenant qu'elle était arrivée à ses fins sans l'avoir aucunement prémédité, relâcha l'étreinte mentale qu'elle exerçait sur Gren et sur Poyly. Il lui fallut bander les muscles de ses hôtes qui sans cela se seraient effondrés comme des chiffons.

— Nous avons gagné, Poyly, chantonna la voix mélodieuse. Hutweer s'est inclinée. À présent, parle-leur.

— Je te déteste, morille. Ne compte pas sur moi pour accomplir ta besogne.

Talonnée par le champignon, Gren s'avança et releva Hutweer.

— Maintenant que vous avez fait acte d'allégeance, vous n'avez plus de crainte à avoir. Gardez-vous à l'avenir d'oublier que nous sommes des esprits. Nous œuvrerons en commun, nous établirons une puissante tribu. Alors les humains

cesseront d'être des fugitifs. Nous quitterons la forêt et nous vous guiderons vers la grandeur.

— L'orée de la forêt se trouve juste devant nous, se risqua timidement à dire Yattmur.

Hutweer qui avait recouvré un peu de son courage demanda avec plus d'assurance :

— Nous délivrerez-vous de la Bouche Noire ?

— Il en sera selon vos mérites, répondit Gren. L'esprit qui m'accompagne, Poyly, et moi-même désirons d'abord manger et nous reposer. Plus tard, nous parlerons davantage. Menez-nous à votre refuge.

Hutweer s'inclina et disparut dans les entrailles de la terre.

*

La couche de lave au relief tourmenté était creusée d'une multitude d'excavations naturelles. Les bergers en avaient aménagé certaines où ils vivaient dans une sécurité relative. Avec l'aide de Yattmur, Gren et Poyly s'introduisirent dans l'une de ces cavernes où des ouvertures judicieusement distribuées laissaient pénétrer une vague clarté. On les fit asseoir sur des nattes et un repas leur fut presque instantanément servi. Ils mangèrent du sautillon. Préparé d'une façon qu'ils ne connaissaient pas, garni d'épices et de condiments poivrés, ce mets savoureux était l'aliment de base des bergers, mais la tribu avait une autre spécialité. Celle-ci leur fut présentée avec solennité. Quand les étrangers eurent déclaré que la chair était succulente, Yattmur annonça :

— C'est du poisson. Le poisson vient de l'Eau Longue qui s'écoule de la Bouche Noire.

Ces mots éveillèrent l'intérêt de la morille qui ordonna à Gren d'obtenir de plus amples renseignements.

— Ce poisson, comment l'attrapez-vous ?

— Nous ne l'attrapons pas nous-mêmes. L'Eau Longue se trouve hors de notre domaine mais une tribu d'hommes étranges que l'on appelle la tribu des Pêcheurs réside dans ces parages. Ils sont gentils et ils nous donnent du poisson en échange des sautillons.

Poyly éprouvait un vague sentiment de honte à l'idée qu'elle et son compagnon s'étaient attiré le respect d'un clan apparemment plus civilisé que celui dont tous deux étaient issus.

— Il n'y a donc guère d'ennemis aux alentours ? demanda-t-elle à Hutweer, désireuse de déterminer exactement les avantages dont bénéficiaient les bergers.

Hutweer sourit :

— Il y en a très peu, car la Bouche Noire les dévore. Nous résidons près d'elle parce que nous estimons qu'un gros ennemi vaut mieux que beaucoup de petits.

À ces mots, la morille engagea un dialogue animé avec Gren qui, contrairement à Poyly, savait à présent discuter avec le champignon sans avoir besoin de formuler ses pensées à haute voix.

— Il faut voir de près cette Bouche dont ils parlent tant, disait le parasite, et le plus tôt sera le mieux. D'ailleurs, vous avez perdu la face en mangeant en leur compagnie comme des êtres humains ordinaires. Aussi est-il indispensable de leur tenir un discours qui les impressionnera. Nous ferons d'une pierre deux coups : allons à la recherche de la Bouche Noire et montrons-leur ensuite que nous ne la craignons pas.

— Non, morille. Ton plan est habile mais tu n'es pas réaliste. Si ces courageux bergers ont peur de la Bouche Noire, eh bien, moi aussi j'en ai peur.

— Si tu penses de cette façon, nous sommes perdus.

— Nous sommes fatigués. Toi, tu ignores ce qu'est la lassitude. Laisse-nous dormir comme tu l'as promis.

— Nous devons d'abord montrer notre force.

— Comment le pourrons-nous alors que nous sommes épuisés ? dit Poyly, intervenant dans le débat.

— Préférez-vous être tués en dormant ?

L'argument eut raison de la résistance des deux humains qui exigèrent d'être conduits sur l'heure à la Bouche Noire, requête qui abasourdit les bergers dont les murmures exprimèrent toute l'appréhension. Hutweer les fit taire.

— Il en ira selon votre volonté, ô Esprits, dit-elle. Iccall, viens ici !

À cet appel, un jeune garçon, dans la chevelure duquel était passée une arête de poisson, bondit et salua Poyly de sa main levée, la paume en l'air.

— Iccall est notre meilleur Chanteur, expliqua Hutweer. Avec lui, rien de fâcheux ne vous arrivera. Il vous guidera jusqu'à la Bouche Noire. Nous attendrons votre retour.

Gren et Poyly se hissèrent hors de la grotte. La lumière du jour était aveuglante et la lave rugueuse brûlante sous leurs pieds. Iccall se tourna vers la jeune fille :

— Rassure-toi, dit-il avec un sourire éclatant. Il n'y a pas loin à marcher.

— Oh ! je ne suis pas fatiguée, merci, répondit Poyly en souriant à son tour à l'adolescent, car il avait de grands yeux noirs et une peau satinée. Quel bel os tu as dans les cheveux ! On dirait les nervures d'une feuille.

— Ils sont rares, mais peut-être pourrai-je t'en trouver un.

— Dépêchons-nous, jeta Gren d'une voix hargneuse. (Il n'avait encore jamais vu un homme sourire de manière si ridicule :) De quelle aide un simple chanteur – si c'est bien là ce que tu es – nous sera-t-il contre un ennemi aussi dangereux que la Bouche Noire ?

— Je chante quand elle chante... et je chante mieux qu'elle, répondit simplement Iccall sans se laisser démonter.

Le sol s'élevait en pente douce. Les roches volcaniques, veinées de rouge et de noir, de plus en plus nombreuses, interdisaient toute végétation. Ici, le banian lui-même, maître de continents entiers, devait capituler. Ses ultimes troncs portaient encore la cicatrice des brûlures que lui avait infligées la dernière coulée de lave. Pourtant, ses branches extrêmes projetaient au loin leurs racines aériennes qui fouillaient le roc comme autant de doigts avides.

Soudain, Iccall se jeta derrière une saillie de rocher.

— Voici la Bouche Noire, souffla-t-il.

Pour la première fois de leur vie, Gren et Poyly eurent la vision d'une plaine nue. La notion de rase campagne était absolument étrangère à ces enfants de la forêt et ce spectacle insolite les frappait d'étonnement. Devant eux, cahotique,

s'étendait un champ de lave s'achevant par une sorte d'immense cône déchiqueté, dressé contre le ciel.

— C'est la Bouche Noire, répéta Iccall qui se délectait de la stupéfaction de Poyly. (Du doigt, il désigna une volute de fumée flottant dans l'air :) La Bouche respire.

Gren laissa son regard errer du cône à la forêt éternelle, mais ses yeux fascinés revinrent se fixer sur la masse de roc. Son cœur battit plus vite. Il sentait la morille sonder les profondeurs de son esprit. Un vertige s'empara subitement de lui. Le champignon fouillait à l'aveuglette parmi ses souvenirs inconscients, estompés comme des photos jaunies. Troublante sensation ! Le temps d'un éclair, Gren entr'aperçut des images, parfois poignantes, dont la signification lui échappait totalement. Pris d'une défaillance, il roula à terre. Poyly et Iccall l'aidèrent à se remettre debout, mais la morille avait relâché son emprise : elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. Triomphalement, elle imposa une image à l'esprit de son hôte.

— Les bergers se laissent terroriser par des ombres, Gren. La Bouche qui les effraye tellement est tout simplement un volcan, et un petit volcan, qui plus est. Il n'y a rien à redouter. Peut-être même est-il éteint.

Fort des souvenirs ataviques qu'il s'était assimilés, le champignon montra au couple ce qu'était un volcan et, rassurés, Gren et Poyly reprirent le chemin de la grotte.

— Nous avons vu la Bouche Noire, annoncèrent-ils à Hutweer et aux bergers qui les attendaient. Nous l'avons vue et nous n'avons pas eu peur.

— Quand la Bouche Noire lance son appel, tout le monde doit lui obéir, répondit Hutweer. Vous riez d'elle parce que vous ne l'avez vue que silencieuse. Lorsqu'elle chantera, nous verrons comme vous danserez, ô Esprits !

Poyly posa une question à propos de la tribu des Pêcheurs. Ce fut Iccall qui répondit :

— On ne peut voir leur domaine d'ici. Des entrailles de la Bouche Noire jaillit l'Eau Longue que la pente nous empêche également de distinguer. Et sur les bords de l'Eau Longue, il y a des arbres : c'est là qu'habitent les Pêcheurs.

Poussée par la morille, Poyly poursuivit l'interrogatoire.

— Ô Hutweer, si les Pêcheurs vivent plus près que vous de l'Eau Longue, par quel sortilège arrivent-ils à survivre à l'appel de la Bouche ?

Des murmures s'élevèrent du groupe des bergers qui, malgré leur désir de faire preuve de zèle, ne savaient quoi répondre. Finalement, une femme prit la parole :

— C'est que les Pêcheurs ont de longues queues vertes.

L'explication ne satisfait personne et Gren éclata de rire. Et la morille parla par sa bouche.

— Ô bergers, fils d'une bouche creuse, votre savoir est bien maigre. Comment pouvez-vous croire que des humains aient une queue verte ? Vous êtes des gens simples et sans défense. Nous serons vos guides. Lorsque nous aurons dormi, nous irons jusqu'à l'Eau Longue et vous nous accompagnerez. Alors, nous édifierons une tribu puissante en nous unissant d'abord aux Pêcheurs, ensuite aux autres clans de la forêt. Nous cesserons d'être des fuyards apeurés et tous trembleront devant nous.

Une image naquit dans les circonvolutions de la morille-cerveau : celle de la plantation que les humains construiraient à son intention. Soignée par eux, elle se propagerait en toute quiétude. Mais pour l'instant – et c'était là un obstacle dont elle avait douloureusement conscience –, pour l'instant il lui était impossible, vu sa petitesse, de se diviser encore pour s'emparer de quelques-uns des bergers. Cependant, un jour viendrait où, bien cultivée, elle régnerait sur le genre humain. Le champignon contraignit Gren à poursuivre :

— Nous ne serons plus de misérables créatures impuissantes. Nous tuerons les taillis. Nous tuerons la jungle et les choses mauvaises qu'elle abrite pour ne conserver que les bonnes. Nous créerons des jardins où nous prospérerons. Et nous gagnerons en force jusqu'à ce que le monde nous appartienne comme il nous a appartenu en des temps très anciens.

Le silence retomba. Les bergers se dévisageaient avec malaise, inquiets et méfiants. Les propos de son compagnon, songeait Poyly, était grandiloquents et dépourvus de signification. Quant à Gren, bien qu'il considérât la morille comme un allié, il trouvait haïssable d'être obligé de parler et

d'agir, sans comprendre bien souvent le sens des mots qu'il prononçait et des actes qu'il accomplissait à son corps défendant. Épuisé, il se laissa choir dans un coin de la grotte et sombra presque aussitôt dans un sommeil pesant. Indifférente à ce que pouvaient penser les bergers, Poyly s'étendit à son tour et l'imita.

Les membres de la tribu contemplèrent avec étonnement le couple endormi. Enfin, Hutweer frappa dans ses mains pour les disperser.

— Laissons-les reposer, dit-elle.

— On verra comment ils se comporteront lorsque l'esprit de la Bouche Noire lancera sa chanson, murmura Iccall en s'éloignant.

*

La morille, elle, ne dormait pas. C'était là une servitude qu'elle ignorait. Pour l'instant, la morille était dans la situation d'un jeune enfant qui aurait découvert presque par hasard des trésors ignorés de leurs propriétaires mais ne disposerait pas des moyens voulus pour recenser son butin. Les premiers examens auxquels il s'était livré avaient plongé le champignon dans un abîme de stupéfaction émerveillée.

Des rêves étranges hantaient le sommeil de Gren et de Poyly. Des expériences lointaines surgissaient par pans entiers derrière leurs paupières closes, telles des cités immenses émergeant d'un brouillard qui les engloutissait aussitôt. Ce fut un long et incertain voyage qu'accomplit la morille, tâtonnant parmi les obscurs corridors de la mémoire de ses hôtes. Elle plongea au fond d'un passé reculé. Le soleil, alors, n'avait pas encore commencé à vomir ses flots d'énergie excédentaire. L'homme, en ces temps, était autrement plus intelligent et belliqueux que ses actuels rivaux végétaux. Elle s'étonna au spectacle des grandes civilisations, puis continua de s'enfoncer toujours plus avant, toujours plus loin au cœur des ères embrumées de la préhistoire, de ces âges où l'homme ne disposait même pas d'une torche pour éclairer sa nuit, même pas d'un cerveau pour guider sa main de chasseur. C'est alors

que, comme elle s'efforçait de recueillir les inconsistants souvenirs d'un passé racial aboli, elle fit une ahurissante découverte.

Sa voix, à laquelle on ne pouvait rester sourd, retentit dans la tête de Gren et de Poyly endormis.

— Gren ! Poyly ! Écoutez... J'ai trouvé quelque chose d'extraordinaire. Nous sommes tous trois plus proches que vous ne le croyez.

Avec une émotion qu'elle n'avait encore jamais montrée, la morille évoqua à l'esprit des deux humains des images enfouies dans les limbes de leur subconscient. Des images, tout d'abord, remontant à l'époque où la grandeur de leur race était à son apogée – âge des cités grandioses, de la conquête des planètes, des rêves et des ambitions collectives. Les hommes de ce temps n'étaient pourtant guère plus heureux que leurs pères. Comme eux, ils étaient soumis à bien des pressions, déchirés par bien des antagonismes. En un instant, la guerre économique, la guerre totale les écrasait par légions.

Les images se succédaient toujours. La température s'éleva. Le soleil entra dans sa phase de déclin. Mais, sûrs de leur maîtrise technique, les habitants de la Terre se préparaient avec confiance à faire face. Soudain, ce fut l'épidémie. Les radiations nouvelles émises par le soleil affectaient la peau, les yeux, le cerveau des hommes. L'étrange fléau n'épargnait personne : l'humanité s'étiola inexorablement. Après une longue torture, les survivants se trouvèrent immunisés contre le rayonnement. Mais quelque chose avait changé en eux : ils avaient désappris à penser, ils ne savaient plus lutter.

Ils fuirent leurs villes orgueilleuses, ils fuirent leurs demeures comme si tout ce qui avait été leur royaume leur était brusquement devenu étranger. Les structures sociales s'écroulèrent. Du jour au lendemain, toute forme d'organisation s'effondra. La mauvaise herbe envahit les rues, les graines poussées par le vent se mirent à germer dans les caisses enregistreuses : l'invincible assaut de la jungle commençait. L'espèce ne s'éteignit pas progressivement, mais d'un seul coup à la manière d'une tour qui s'écroule.

— Assez, gémit Gren dont l'esprit se débattait pour échapper à l'emprise de la morille. Assez ! Le passé ne nous concerne pas. À quoi bon se soucier d'événements aussi anciens ? Assez, morille ! Laisse-nous dormir.

Il eut l'impression curieuse que son cerveau, subitement, ballottait à l'intérieur de son crâne : le champignon était en train de le secouer par les épaules, si l'on peut risquer une telle métaphore.

— Quelle indifférence ! dit la morille, toujours en proie à la même excitation. Il faut continuer. Regarde... Nous allons aller plus loin, jusqu'à l'époque distante où l'homme n'avait pas d'histoire, pas d'héritage. Où il n'était pas encore l'Homme, mais un être pitoyable semblable à celui que tu es aujourd'hui.

Impuissants, Gren et Poyly furent emportés par un flot d'images informes et troubles. Des créatures nues, analogues à des tarsiers, descendaient des arbres, couraient parmi les fougères ; petites, farouches, se cachant derrière les buissons, elles n'avaient pas de langage. Les détails de la vision étaient flous car les esprits qui l'avaient enregistrée n'avaient pas de perception claire. Seuls les odeurs et les sons étaient précis, mais c'étaient aussi d'impénétrables énigmes pour Gren et Poyly qui, à contempler ces aperçus d'un monde primitif, se sentaient saisis d'une incompréhensible nostalgie.

Une image plus nette se dessina. Un cortège de ces petits êtres pataugeait au milieu d'un marais. Et les fougères arborescentes laissaient choir sur leurs têtes des objets noirs : des champignons !

— Ma race a été la première à s'éveiller à l'intelligence à l'ère oligocène, dit la morille. La preuve est là ! Mais la pensée a besoin de membres comme support. Alors, mes ancêtres sont devenus les parasites de ces petites créatures, vos lointains aïeux.

Plongeant toujours plus loin dans le temps, le champignon dévoila à ses hôtes l'histoire de l'évolution de l'homme, qui était aussi celle des morilles. D'abord simples parasites, celles-ci s'étaient muées en symbiotes. Originellement, elles demeuraient fixées à l'extérieur des crânes de ces êtres à l'allure de tarsier qui bénéficièrent de cette association. Elles leur apprirent à

s'organiser et, peu à peu, la capacité crânienne de ces humains primitifs s'amplifia. Finalement, les champignons fragiles et vulnérables s'insérèrent à l'intérieur de leurs têtes, s'intégrèrent aux organismes qu'ils parasitaient et dont ils affinaient les facultés.

— Ainsi se développa la race humaine, commenta la voix. Les hommes grandirent en taille et ils conquièrent le monde, oubliant que cette victoire, ils la devaient aux morilles-cerveaux qui vivaient et mouraient avec eux. Sans notre concours, ils n'auraient pas quitté les arbres ; ils seraient semblables aux actuelles tribus humaines qui végètent, dépourvues de notre aide.

Pour souligner ce point, la morille fit revivre les souvenirs latents de la décadence de l'humanité.

— Physiquement, les hommes étaient plus vigoureux que les morilles. Ils survécurent à la marée des radiations solaires mais leurs cerveaux symbiotiques périrent, brûlés vifs au fond de leur asile d'os. L'homme se trouva livré à lui-même avec, pour tout bagage, son cerveau naturel, un cerveau qui ne valait pas mieux que celui des animaux supérieurs. Rien d'étonnant s'il a déserté ses villes pour retourner aux arbres !

— Cela n'a pas le moindre sens, gémit Gren. À quoi bon se tourmenter pour un désastre qui s'est produit il y a des millions et des millions d'années ?

La morille parut éclater d'un rire silencieux.

— Parce que la tragédie n'est peut-être pas encore arrivée à sa conclusion. Je suis d'une espèce plus résistante que mes ancêtres disparus. Je tolère les fortes radiations et il en va de même de ceux de ma race. Le moment historique est venu pour vous et pour nous de réaliser une nouvelle symbiose, aussi riche en promesses que celle qui, autrefois, a ouvert aux tarsiers la route des étoiles. L'horloge s'est remise en marche...

— Elle est folle, Gren, je ne comprends pas, hurla Poyly, bouleversée par les visions qui se pressaient tumultueusement derrière ses paupières fermées.

— Son carillon retentit... écoutez-le...

— Non, je ne peux pas, gémit Gren en se tordant sur le sol.

Une musique résonnait dans la tête des humains en larmes, une harmonie diabolique dont les accords noyaient tout autre son.

— Nous allons devenir fous tous les deux, Gren ! C'est atroce.

— Le carillon, répétait la morille. Le carillon...

Ils s'éveillèrent et se dressèrent sur leur séant.

Ils étaient en sueur. Le champignon leur brûlait la tête et le cou. Mais le bruit terrible leur remplissait toujours les oreilles.

*

En dépit de l'état de confusion intellectuelle où ils se trouvaient, Gren et Poyly remarquèrent qu'ils étaient seuls dans la caverne : les bergers avaient disparu. Le terrifiant vacarme provenait de l'extérieur. Pourquoi éveillait-il tant d'effroi en eux ? C'était presque une mélodie, bien qu'elle ne fût point structurée, et c'était dans la chair qu'elle tonnait, dans le sang qui, tour à tour, se figeait et bouillonnait à son appel.

— Il faut y aller, parvint à murmurer Poyly en s'efforçant de se lever.

— Pourquoi le faut-il ? demanda Gren.

Le garçon et la fille s'accrochaient l'un à l'autre mais il leur était impossible de résister à l'impulsion. Ils se mirent en marche. Sans que leur volonté y fût pour rien. Quelle que fût la nature de ces sonorités démoniaques, il leur fallait aller à leur source. La morille elle-même paraissait incapable de résister. Sans se soucier des égratignures, ils escaladèrent les éboulis pour gagner la surface. Alors, ils se trouvèrent en plein cauchemar.

La mélodie spectrale, balayant l'étendue comme une tempête, les imprégnait, les tirait par les jambes. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls à répondre au chant de la sirène. Tout ce qui volait, tout ce qui courait, tout ce qui sautait, tout ce qui rampait se hâtait à travers la clairière, avançait dans la même direction : celle de la Bouche Noire.

— La Bouche Noire ! hurla la morille. La Bouche Noire chante ! La Bouche Noire nous appelle ! Il faut aller à elle !

Le chant n'affectait pas seulement l'ouïe, mais aussi la vue. La rétine des humains avait perdu une partie de sa sensibilité : le monde n'avait plus de couleur. Gris était le feuillage qui se détachait ici et là sur le ciel, noirs et gris les rochers aux formes tourmentées.

Soudain ils aperçurent les bergers, tels des ombres plaquées contre les derniers troncs du banian. Chacun s'était attaché à l'aide de cordes. Au milieu de leur groupe, ligoté de la même façon que ses compagnons, se tenait Iccall, le Chanteur.

Et Iccall chantait. Il avait une position particulièrement inconfortable : la tête ployée comme si son cou était rompu, il fixait le sol d'un regard frénétique. Il chantait à pleins poumons. Il chantait de toute son âme, vaillamment, lançant son chant à l'assaut de celui qui émanait de la Bouche Noire. Et la chanson d'Iccall avait une puissance qui lui était propre, capable qu'elle était de s'opposer à la mélodie infernale qui aurait, sans cela, attiré toute la tribu vers sa source. Les bergers tendaient l'oreille avec une attention forcenée aux vocalises de leur frère tout en lançant à la volée leurs filets afin de capturer les créatures passant à leur portée.

Farouchement, Poyly et Gren luttèrent pour briser le charme – mais en vain. Malgré tous leurs efforts, ils continuaient d'avancer en titubant. Des ailes frôlaient leurs joues. Le monde noir et blanc glissait tout entier vers l'appel. Seuls les bergers, suspendus aux lèvres d'Iccall, échappaient à l'envoûtement.

Gren trébucha et une foule de créatures bondirent par-dessus lui dans leur course effrénée. Une horde de sautillons jaillit de la jungle en rangs serrés : les bergers parvinrent à les prendre dans leurs lacs.

Gren et Poyly accéléraient l'allure à mesure que l'atroce mélodie gagnait en force. L'espace dénudé apparut soudain à leur vue avec, au loin, encadrée par les branches qui la cernaient comme un dais, la masse confuse de la Bouche Noire. Cette vision leur arracha un cri étouffé – cri d'admiration ou cri d'horreur ?

La terreur à présent avait un visage, avait des membres, avait une âme : la Bouche Noire.

Les êtres qui répondaient à l'appel maudit ruisselaient vers elle comme un fleuve vivant, franchissant aussi vite que possible le champ de lave, escaladant la pente du volcan pour se jeter triomphalement dans l'immense gueule béante. Les humains frémirent en distinguant un nouveau détail : trois longs doigts chitineux avaient surgi au-dessus des « lèvres » de la Bouche, qui ondulaient en cadence au rythme de la mélodie.

Ils hurlèrent – mais précipitèrent encore leur course car, tentateurs, les doigts leur faisaient signe.

— Oh ! Poyly ! Gren ! Gren !

La clameur frappa leurs oreilles, hésitante comme un feu follet. Ils ne ralentirent pas, mais Gren parvint à jeter un bref coup d'œil en arrière vers le chaos noir et gris de la forêt.

Ils venaient de dépasser le dernier des membres de la tribu : c'était Yattmur. Oublieuse du chant d'Iccall, la jeune fille s'arracha aux liens qui la retenaient et plongea dans le flot vivant montant vers la Bouche Noire afin de rejoindre le couple, échevelée, les bras tendus vers Gren. Son visage était gris sous l'éclairage insolite. Tout en courant, elle chantait vaillamment comme Iccall pour faire pièce à la néfaste mélodie.

Gren se détourna et dès que son regard se fut de nouveau braqué sur la Bouche Noire, il ne songea plus à Yattmur. Celle-ci parvint à lui saisir la main au détour d'un rocher.

Une seconde – une seconde décisive – sa chanson se fit plus forte et la morille profita de l'occasion pour tenter d'arracher ses hôtes à leur aveugle obéissance.

— Faites un détour ! Faites un détour si vous voulez avoir la vie sauve !

La main dans la main, le trio se lança vers le refuge précaire que leur offrait un fourré proche et d'aspect bizarre. Un sautillon affolé, visiblement en quête d'un raccourci, les heurta dans sa précipitation et ils s'enfoncèrent dans la grisaille sinistre du boqueteau.

Aussitôt, la monstrueuse musique perdit de sa puissance. Yattmur, le corps agité de sanglots, s'effondra sur la poitrine de Gren. Mais ils étaient loin d'être tirés d'affaire.

Poyly poussa un hurlement. En touchant une branche mince, elle avait senti quelque chose de gluant ruisseler sur sa main et,

folle de peur, elle agitait son bras. Examinant les lieux avec désespoir, les trois malheureux durent constater qu'ils se trouvaient coincés dans un étroit cul-de-sac. La mauvaise visibilité les avait fait tomber dans un piège. Déjà, le sautillon qui les avait précédés était englué dans l'épais liquide qui sourdait de ce qu'ils avaient pris pour des tiges.

Yattmur comprit la première et poussa un cri :

— Une verte-tripe ! Nous avons été capturés par une verte-tripe !

— Vite, Gren, dit la morille. Ton couteau... Elle se referme.

Le méat par lequel ils étaient entrés était, en effet, en train de se clore et le « plafond » s'abaissait. Il n'y avait plus d'illusion à avoir : ce n'était pas dans un hallier, mais dans un estomac, qu'ils s'étaient jetés.

À moitié étouffés par le suc gluant qui coulait avec toujours plus d'abondance, les prisonniers jouèrent du coutelas et d'un puissant coup de lame, Gren fendit l'enveloppe de la verte-tripe. Les deux femmes, aussitôt, l'aidèrent à agrandir l'entaille. Quand l'enveloppe commença à s'affaïsser, elles passèrent la tête par l'ouverture, échappant ainsi à une mort certaine.

Mais ce fut pour retrouver le premier péril : la plainte lugubre venue de la Bouche Noire, qui leur figeait le sang dans les veines, les assaillit de plein fouet.

Avec une énergie décuplée, tous trois tailladèrent la membrane pour s'arracher à l'emprise dévorante et répondre à l'appel.

Enfin, ils furent libres mais le jus épais où ils s'enfonçaient jusqu'aux chevilles les clouait encore sur place. La verte-tripe, complètement affaïssée, dardant sur eux son œil unique, contemplait mélancoliquement ses destructeurs.

Poyly réussit à se dégager et aida Yattmur à s'arracher à leur fâcheuse position. L'œil de la créature, à présent déchiquetée, se referma tandis que les humains reprenaient leur course vers le volcan.

Ils traversèrent le champ de lave et commencèrent à gravir la pente du cône. Au-dessus d'eux, les trois doigts ondulaient toujours dans un sinistre geste d'invite. Un quatrième, puis un cinquième surgirent.

Tout était noyé dans une grisaille incertaine. La mélodie atteignait une incroyable intensité et les humains sentaient leur cœur cogner douloureusement dans leur poitrine. Ils étaient environnés de sautillons qui se ruaient vers le sommet pour se jeter dans un dernier bond au fond du cratère.

Et Gren, Poyly, Yattmur, tenaillés par le désir de rejoindre le chanteur d'épouvante, haletants, leur marche entravée par la glu qui leur collait encore aux pieds, parcoururent à quatre pattes les derniers mètres.

L'affreuse mélodie s'arrêta brutalement. Ce fut si imprévu que les humains s'écroulèrent face contre terre. Épuisés, mais délivrés, ils demeurèrent allongés là où ils avaient chu, les yeux clos, mêlant leurs sanglots. Le chant de la Bouche Noire s'était tu. Totalemement. Définitivement.

Quand les battements de son cœur furent redevenus normaux, Gren souleva les paupières. Le monde retrouvait ses couleurs habituelles : le blanc virait au rose, le gris se muait en bleu, en vert, en jaune et le noir, se dissolvant, rendait ses bistres à la forêt. À l'invincible désir d'annihilation dont ils avaient été les esclaves se substituait en leur âme le dégoût pour ce qu'ils avaient été sur le point de faire.

Les créatures qui se mouvaient à l'entour et qui étaient arrivées trop tard pour avoir le privilège de s'abîmer dans la Bouche Noire éprouvaient apparemment des sentiments analogues. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite, elles refluèrent vers le sous-bois. Bientôt, toutes eurent disparu.

— S'il n'y avait pas eu la verte-tripe, nous serions morts à l'heure qu'il est, murmura Gren. Ça va, Poyly ?

— Je suis vivante, répondit l'interpellée qui se cachait le visage derrière les mains. Au nom des dieux, Gren, repartons vite auprès des bergers !

— Non, s'écria Yattmur. Vous avez abusé Hutweer en lui faisant croire que vous étiez de puissants esprits. Les bergers savent maintenant que vous les avez trompés. Si vous revenez vers eux, ils vous tueront certainement.

Gren et Poyly échangèrent un regard désespéré. En dépit des manœuvres de la morille, ils s'étaient trouvés bien chez les bergers et la perspective d'avoir à reprendre leur errance solitaire les décourageait. Mais le champignon avait lu leurs pensées :

— N'ayez pas peur, dit-il. Il existe d'autres tribus, les Pêcheurs, par exemple. Ceux-là ont l'air plus dociles. Demandez à Yattmur de vous guider vers eux.

— Les Pêcheurs sont-ils loin d'ici ? s'enquit Gren.

La jeune bergère lui pressa la main en souriant. Il la regarda et la trouva très belle.

— Je serais heureuse de vous guider vers eux. D'ici, on peut voir l'endroit où ils vivent.

Yattmur désigna du doigt la base du volcan. On y distinguait une fissure par laquelle s'échappait une rivière aux eaux rapides.

— Voilà l'Eau Longue. Apercevez-vous ces trois arbres globuleux sur la rive ? C'est là qu'habitent les Pêcheurs.

Les trois fugitifs entreprirent de descendre vers le cours d'eau, non sans jeter de temps en temps un coup d'œil en arrière pour s'assurer qu'aucun poursuivant ne sortait du cratère.

*

Ils atteignirent l'Eau Longue et s'assirent sur la berge, jouissant de la chaleur retrouvée. La rivière roulait un flot à la fois sombre et limpide. Sur l'autre rive, au delà d'une étroite bande de lave, se dressait un écran de troncs : la jungle reprenait ses droits.

Poyly plongea le bras dans l'eau. Si rapide était le courant que des remous se formèrent. Elle se rafraîchit le front et les joues.

— Je suis fatiguée, fit-elle. Fatiguée et malade. Je ne veux pas aller plus loin. Tout est insolite ici. Rien ne ressemble à ce que j'ai connu dans la jungle quand j'étais enfant. Que s'est-il passé dans le monde de hors la forêt ? Est-il devenu fou ? S'est-il détraqué ? S'arrête-t-il ici ?

— Il doit bien finir quelque part, dit Yattmur.

La morille se mêla à la conversation.

— Peut-être l'endroit où il s'achève sera-t-il favorable.

— Cela ira mieux lorsque nous nous serons reposés, conclut Gren. Alors, il faudra que Yattmur reparte vers sa tribu.

Comme il se retournait pour regarder la jeune fille, il perçut un mouvement. Pivotant sur lui-même, il sortit son arme et bondit vers les trois êtres qui semblaient avoir surgi du sol.

Yattmur sauta sur ses pieds.

— Ne leur fais pas de mal, Gren ! Ce sont des Pêcheurs. Ils sont absolument inoffensifs.

Effectivement, les nouveaux venus n'avaient pas l'air dangereux. Sans doute, un coutelas était-il glissé dans leur ceinture de liane – leur seul ornement – mais ils avançaient les mains nues. Tous trois arboraient une expression uniformément stupide. Gren nota immédiatement une particularité frappante : chacun avait une longue queue verte. Les bergers n'avaient pas menti.

— Est-ce que vous apportez à manger ? demanda l'un des Pêcheurs.

— Il vous prend pour des bergers, dit Yattmur. C'est la seule tribu qu'ils connaissent. Nous ne vous apportons pas de ravitaillement, ô Pêcheurs, déclara-t-elle en se tournant vers le trio. Nous ne sommes pas venus pour vous rendre visite. Nous voyageons.

— Nous n'avons pas de poisson pour vous, reprit le premier Pêcheur. (Presque en chœur, tous les trois ajoutèrent :) C'est bientôt le temps de la pêche.

— Nous n'avons rien à échanger, annonça Gren, mais nous aimerions manger un peu de poisson.

— Pas de poisson pour vous. Pas de poisson pour vous. Le temps de la pêche sera bientôt.

— Ce n'est pas la peine de le répéter, j'avais compris. Je veux seulement vous poser une question : nous donnerez-vous du poisson quand vous en aurez ?

— Poisson il est bon pour manger. Il y a du poisson pour tous à l'époque du poisson.

— Parfait, répliqua Gren qui murmura : Ils me font l'effet d'être un peu demeurés.

— Demeurés ou pas, ils n'ont pas cherché à se suicider en se précipitant à l'appel de la Bouche Noire, répliqua la morille. Il faut savoir comment ils s'y prennent pour résister. Accompagnez-les. Je ne crois pas qu'il y ait de risques.

— Nous allons vous accompagner, dit Gren aux Pêcheurs.

— Nous prendrons le poisson bientôt quand le poisson viendra. Vous autres ne savez pas prendre le poisson.

— Alors, nous attendrons que vous le capturiez.

Les Pêcheurs s'entre-regardèrent et, sur leurs traits hébétés, passa comme un soupçon de gêne. Sans un mot de plus, ils firent demi-tour et s'éloignèrent en longeant la rive. Ils n'avaient pas le choix : Gren et les deux femmes leur emboîtèrent le pas.

— Yattmur, que sais-tu de ces gens ? demanda Poyly.

— Très peu de choses. Nous faisons parfois du troc avec eux, vous le savez. Mais mon peuple craint les Pêcheurs parce qu'ils sont étranges. Comme s'ils étaient... morts. Ils ne quittent jamais le bord de l'Eau Longue.

— Ils ne peuvent pas être complètement idiots, fit Gren en regardant la panse rebondie des petits hommes. Ils en savent assez long pour manger à leur faim.

— Regarde comme ils tiennent leur queue ! Ils sont drôles, je n'ai jamais vu d'êtres qui leur ressemblent.

Il sera facile de les asservir, songea la morille.

Les Pêcheurs enroulaient leur queue autour de leur main droite à mesure qu'ils avançaient, d'un geste si précis qu'on ne pouvait douter qu'il fût automatique. C'est à cet instant que les humains prirent conscience de l'extraordinaire longueur de cet appendice : on n'en voyait pas la fin.

Soudain, les Pêcheurs comme un seul homme se retournèrent.

— Vous ne pouvez pas aller plus loin, firent-ils à l'unisson. Arrêtez-vous ici. Nous apporterons du poisson bientôt.

— Pourquoi ? demanda Gren.

L'un des Pêcheurs éclata d'un rire incongru.

— Parce que vous êtes des sans-queue. Attendez. Nous apporterons du poisson.

Et sans s'inquiéter de savoir si l'ordre serait exécuté, ils poursuivirent leur route.

— Drôles d'individus ! murmura Poyly. Ils ne me plaisent pas, Gren. Ils ne ressemblent pas à des gens. Laissons-les. Il ne nous sera pas difficile de trouver de quoi manger.

— C'est absurde ! s'exclama la morille. Ils peuvent se révéler extrêmement utiles. Regardez : il y a une sorte de bateau un peu plus loin.

En aval, sous les arbres, un groupe de ces créatures à queue s'affairait à haler une sorte de filet de couleur verte à l'intérieur d'une sorte de chaland sans rame que le courant faisait parfois piquer du nez. Les trois Pêcheurs rejoignirent leurs compagnons et le regard de Poyly se dirigea vers les arbres. Ceux-ci avaient un aspect si étrange qu'elle en éprouva un sentiment de malaise.

Se dressant à l'écart de toute autre végétation, ils ressemblaient à des ananas géants. Chacun était composé d'un tronc ovoïde, noueux et charnu surmonté d'une collerette de feuilles acérées. Des lianes sortaient de chacune des nodosités et leur faîte était couronné d'un plumet de longues feuilles aiguës s'élevant de quelque deux cents pieds au-dessus du sol.

— Approchons-nous un peu, Poyly, dit la morille avec animation. Gren et Yattmur resteront ici et nous couvriront.

— Je n'aime ni ces gens ni ce lieu, morille. De plus, je ne laisserai pas Gren seul avec cette femme.

— Je ne toucherai pas à ton compagnon, s'exclama Yattmur avec indignation. Que vas-tu imaginer ?

Mais éperonnée par la morille, Poyly dut s'avancer en titubant. Elle lança un regard terrorisé à Gren. Mais celui-ci était trop las : il fit mine de ne pas le remarquer. Contre sa volonté, la jeune fille continua. Bientôt, les arbres rigides et hérissés de piquants la dissimulèrent aux yeux du jeune homme. Le champignon ne paraissait pas sentir la menace qui rôdait sous leur ombre.

— Exactement ce que je pensais ! s'exclama-t-il. Voilà où s'achève la queue des Pêcheurs. Nos amis ne sont que le prolongement des arbres.

— Les humains ne viennent pas des arbres, morille. Ne sais-tu pas que...

Elle se tut car une main venait de se poser sur son épaule. Elle se retourna. Un Pêcheur la contemplait de son regard vide.

— Il ne faut pas venir sous les arbres. L'ombre des arbres est sacrée. Nous vous avons avertis. Je te reconduirai auprès de tes amis.

Poyly baissa les yeux sur l'appendice caudal de son interlocuteur. La morille avait raison : la longue queue verte était rattachée à un des arbres globuleux. Elle s'écarta en frissonnant.

— Obéis, Poyly, dit le champignon. Ce lieu respire l'hostilité. Il va falloir lutter. Que celui-là vienne avec toi rejoindre Gren et Yattmur. Alors, nous le capturerons pour l'interroger.

Cela va créer des complications, songea Poyly, mais à peine avait-elle eu cette pensée que la morille la réfuta :

— Nous aurons besoin de ces gens. Et peut-être aussi de leur embarcation.

Poyly ne fit donc pas de résistance quand le Pêcheur, l'ayant prise par le bras, la reconduisit à pas lents vers ses compagnons qui observaient le manège avec attention.

— Attaque ! lança la morille dès que la jeune fille et son guide furent arrivés à destination.

Incapable de s'opposer à la volonté du champignon, Poyly bondit sur le Pêcheur avec tant de fougue que le pied lui manqua et qu'elle tomba en avant.

— Aide-moi, s'écria-t-elle.

Mais avant même qu'elle eût appelé, Gren s'était élancé, le coutelas en main. Alors, tous les Pêcheurs poussèrent un même cri, et lâchant leur filet, ils se ruèrent vers le petit groupe.

— Vite, Gren, lança Poyly qui s'efforçait de maintenir son adversaire à terre. Vite ! Coupe-lui la queue.

C'était la morille qui lui avait soufflé ces mots. L'adolescent, qui avait de son côté entendu l'ordre, ne posa pas de question. D'un seul coup de tranchet, il sectionna net la queue du Pêcheur à trente centimètres de sa croupe. Le captif aussitôt s'immobilisa. Sa queue, détachée de son corps, se tordait en tous sens comme un serpent blessé, puis se rétracta et glissa

vers le bouquet d'arbres. Comme s'ils obéissaient à un signal, les Pêcheurs interrompirent net leur course et repartirent avec indifférence vers leur occupation.

— Bénis soient les dieux ! s'exclama Yattmur à cette vue. Qu'est-ce qui t'a pris, Poyly, de nous faire courir un pareil danger ?

— Les Pêcheurs ne sont pas comme nous. Ils sont reliés aux arbres.

— Ce sont leurs esclaves, dit la morille de sa voix muette. Quelle ignominie ! Leurs lianes s'articulent à la colonne vertébrale de ces créatures qui sont ainsi obligées de prendre soin de leurs maîtres. Regardez cette malheureuse loque qui rampe devant vous. Un esclave ! Rien de plus.

— Son sort est-il pis que le nôtre, morille ? demanda Poyly. Quelle différence y a-t-il entre sa servitude et celle que tu nous as imposée ? Pourquoi ne nous laisses-tu pas aller librement ?

— Moi, je vous prête assistance et protection. Jamais je ne vous abandonnerai. Allons, occupons-nous de ce misérable.

Le Pêcheur mutilé s'était assis et examinait son genou écorché au moment de sa chute. Son regard chargé d'angoisse, mais toujours aussi hébété, se fixa sur les humains.

— Lève-toi, fit doucement Gren en lui tendant la main pour l'aider. Cesse de trembler. Nous ne te ferons aucun mal si tu réponds à nos questions.

Un torrent de mots inintelligibles s'échappa de la bouche du captif.

— Pas si vite ! Tu parlais des arbres, n'est-ce pas ? Répète plus doucement.

— Grâce... Oui... Les Arbres-Bedaines, moi et les autres, tous, on est une partie d'eux. Tous : bedaines ou parties de bedaine. La bedaine-tête pense pour me dire que faire pour servir les Arbres-Bedaines. Vous avez tué mon cordon : plus de bonne sève dans mes veines. Vous, vous êtes des déshérités, vous n'avez pas d'Arbre-Bedaine. Vous n'avez pas de sève et vous ne comprenez pas ce que...

— Arrête de dire des imbécillités. Tu es un humain comme moi. Ces espèces de grosses plantes sont donc ce que tu appelles

des Arbres-Bedaines ? Et tu dois t'occuper d'elles ? Depuis combien de temps es-tu tombé sous leur joug ?

Le Pêcheur se massait toujours le genou en dodelinant de la tête d'un air stupide. De nouveau, il se mit à bredouiller avec volubilité.

— Les Arbres-Bedaines très grands très hauts nous dorlotent comme des mères. Les bébés naissent dans leur giron douillet, ils têtent les arbres et il leur pousse un cordon pour qu'ils marchent. Laissez-moi repartir pour chercher un nouveau cordon. Sans cordon, je suis comme un pauvre petit bébé impuissant.

Les trois humains avaient à peine pu saisir la moitié de ce discours.

— Quelle horreur ! murmura Yattmur. Il parlait plus intelligemment avant qu'on lui ait coupé la queue.

— Nous t'avons libéré et nous délivrerons tes frères, dit Gren. Nous vous emmènerons loin de ces arbres affreux. Tu seras libre, libre de travailler avec nous, libre de commencer une vie nouvelle.

— Oh ! non ! De grâce... Non ! Les Arbres-Bedaines nous font éclore comme des fleurs. Nous ne voulons pas devenir des barbares comme vous, loin des Arbres-Bedaines.

— Assez avec ces arbres ! s'exclama Gren en levant une main menaçante. (Le Pêcheur se tut et se mordit les lèvres.) Parle-nous plutôt de la pêche. Quand aura-t-elle lieu ? Bientôt ?

— Bientôt. Oh ! très bientôt, répondit le prisonnier en essayant de s'emparer de la main de Gren dans un geste d'imploration. Presque jamais les poissons nagent dans l'Eau Longue. Le trou de la Bouche Noire la serre trop : le poisson ne nage pas. Alors, pas de pêche. Et puis la Bouche Noire chante pour que toutes les choses viennent se faire manger et les Arbres-Bedaines nous font faire beaucoup de bruit pour que nous ne soyons pas mangés ; et après, la Bouche se tait. Elle ne mange plus. Il n'y a plus de bruit et elle laisse repartir dans l'Eau Longue tout ce qu'elle n'a pas besoin de garder. Alors, vite, les Pêcheurs attrapent les gros poissons dans les filets pour nourrir les Arbres et les Pêcheurs, et les Arbres sont heureux et les Pêcheurs sont heureux et tous mangent...

— Bon, j'ai compris.

Le Pêcheur se tut et, soutenant tristement son genou meurtri, il s'allongea par terre tandis que les humains engageaient une discussion animée.

— Nous pouvons les sauver, déclara Gren après avoir conféré avec Poyly et la morille pour élaborer un plan.

— Ils n'en ont aucune envie, riposta Yattmur. Ils sont trop abjects pour aspirer à la liberté.

Tandis qu'ils discutaient, la rivière changea de couleur, se couvrit d'une infinité de taches glissant au fil du courant.

— Ce sont les restes du festin de la Bouche Noire, s'écria Gren. Dépêchons-nous avant que les Pêcheurs ne mettent leur bateau à l'eau. Sortez vos couteaux.

Stimulés par la morille, il se précipita, suivi par les deux femmes. Yattmur jeta un coup d'œil vers le captif qui se roulait sur le sol, plus gémissant que jamais, indifférent à tout ce qui n'était pas sa douleur.

Les Pêcheurs avaient plié leur filet dans leur embarcation. À la vue des déchets qui polluaient la rivière, ils poussèrent une clameur de joie et grimpèrent dans la barque à l'arrière de laquelle ils prirent soin de laisser pendre leurs longues queues vertes. Les trois humains arrivèrent au moment où le dernier des esclaves des Arbres s'installait et ils sautèrent sur le plat-bord qui grinça.

Les plus proches des Pêcheurs tournèrent aussitôt la tête.

L'esquif rudimentaire ne comportait ni rames ni voile. Il servait uniquement à traîner le filet d'une rive à l'autre et il était en conséquence attaché assez lâchement à une grosse corde tendue en travers du cours d'eau. La moitié de l'équipage faisait mouvoir le chaland en le halant à l'aide de ce filin tandis que l'autre disposait le filet. C'était là une tactique de navigation dont l'origine se perdait dans la nuit des temps.

Toute l'existence des Pêcheurs était placée sous le signe de la routine et l'intrusion des trois humains les prit de court : ni eux ni les arbres ne savaient exactement comment réagir. Les Pêcheurs chargés de la manœuvre restèrent à leur poste tandis que leurs compagnons se préparaient à organiser la défense.

Et les défenseurs s'élancèrent avec ensemble sur Gren, Poyly et Yattmur qui, détournant une seconde la tête, constata qu'il était trop tard pour se replier sur la terre ferme. Empoignant son coupe-coupe, la bergère le plongeait dans le ventre du premier Pêcheur qui s'effondra. Mais la meute s'abattit sur elle, son couteau s'en fut rouler au loin et elle se trouva réduite à l'impuissance avant d'avoir pu tirer son sabre. De leur côté, Poyly et Gren, victimes d'un semblable assaut, furent écrasés en dépit de leur résistance.

Les Pêcheurs n'avaient apparemment songé à utiliser des couteaux qu'après avoir vu Yattmur se servir du sien. À présent, chacun brandissait son arme.

La voix furieuse de la morille retentit dans la tête de Gren en proie à la panique et à la rage :

— Espèce de tarsiers sans cervelle ! Ne perdez pas de temps avec ces pantins. Tranchez leur cordon ombilical. Leurs queues, imbéciles que vous êtes, coupez les queues ! Après, ils seront inoffensifs.

Gren enfonça son genou dans un thorax, écrasa un visage et, poussant un juron, détourna un couteau à la lame incurvée braqué sur lui. Obéissant aux instructions de la morille, il saisit un Pêcheur par le cou et l'écarta brutalement pour s'ouvrir un passage. D'un bond, il gagna alors l'arrière de la barque où s'alignaient les trente queues vertes et avec un cri de triomphe, il abattit impitoyablement son arme une demi-douzaine de fois.

L'embarcation se balança violemment. Les Pêcheurs oscillèrent sur eux-mêmes et s'effondrèrent, subitement paralysés. Geignant et sanglotant, ils se blottirent peureusement les uns contre les autres, tandis que, privé de sa force motrice, le chaland s'immobilisait au milieu de la rivière.

— Et voilà, conclut la morille. Le combat est fini.

Comme Poyly se relevait en haletant, son regard fut attiré par quelque chose qui bougeait sur la rive et le sentiment de soulagement qu'elle éprouvait disparut instantanément. Au cri d'horreur qu'elle exhala, Gren et Yattmur se retournèrent.

— À plat ventre ! s'écria Poyly.

Scintillant comme autant d'épées barbelées, un faisceau de feuilles acérées fouettait l'air de son cinglant tourbillon : les

Arbres se vengeaient. Privés de leurs esclaves consentants, ils attaquaient de leurs longues feuilles faîtières ceux qui les leur avaient ravis. Leur masse tout entière tremblait.

Poyly eut juste le temps de s'aplatir : la première feuille griffait le pont, faisant voler des éclats de bois. Une seconde s'abattit sur le plat-bord, puis une troisième. Il n'y avait pas d'illusion à se faire : ils ne résisteraient pas longtemps à ce terrible bombardement.

La colère surnaturelle des Arbres était un spectacle effrayant mais Poyly parvint à surmonter sa terreur. Laissant Gren et Yattmur rencognés derrière l'abri précaire de la poupe, elle se redressa d'un bond et, sans avoir besoin des directives de la morille, elle entreprit de sectionner la corde qui retenait le bateau.

Les feuilles meurtrières la frôlaient, frappaient les Pêcheurs qui, perdant leur sang, tombaient les uns sur les autres dans leur hâte maladroite à se protéger de la meurtrière avalanche. Implacables, les Arbres continuaient de frapper.

La corde fibreuse était coriace, mais elle finit par céder sous les coups de Poyly qui poussa un hurlement de victoire quand l'embarcation libérée se mit à dériver. La jeune fille se préparait à se mettre à couvert quand une feuille lui laboura la poitrine. Gren et Yattmur s'élancèrent mais, déjà, Poyly, déséquilibrée par le choc et perdant son sang à flots, vacillait ; elle fléchit sur ses jambes et partit à la renverse. Avant de s'abîmer dans les eaux, elle aperçut une dernière fois le visage de Gren et entendit son appel éploré. Seul un remous indiquait l'endroit où elle était tombée. Une main détachée du bras remonta à la surface un instant avant de disparaître définitivement au milieu d'une masse tumultueuse de poissons affamés.

— N'aurais-tu pas pu la sauver, misérable champignon, immonde parasite ? hurla Gren, fou de chagrin. Est-ce que tu n'aurais pas pu trouver quelque chose ? Tu ne lui as jamais fait que du mal !

Après un long, très long silence, la morille murmura :

— La moitié de moi-même est morte...

*

Entre-temps, le bateau, livré au courant, descendait la rivière en tournoyant. Ses occupants n'avaient plus rien à redouter à présent des Arbres qui s'éloignaient rapidement et dont les fouets meurtriers, toujours battant, traçaient de longues balafres d'écume.

Les Pêcheurs, dès qu'ils se rendirent compte qu'ils étaient entraînés loin de leur habitat familial, se mirent à faire assaut de gémissements et Yattmur, brandissant son sabre, dut les rabrouer vertement :

— Arrêtez de piailler, hommes-bedaines ! Suceurs de sève ! Un être humain – un vrai – est mort. Si vous ne prenez pas le deuil de Poyly, je vous précipite à l'eau de mes mains.

À ces mots, les Pêcheurs observèrent un silence servile. Ils se groupèrent en se faisant aussi petits que possible pour se réconforter les uns les autres et lécher mutuellement leurs plaies.

Yattmur enlaça Gren et posa sa joue contre la sienne. Après une brève résistance, le garçon s'abandonna.

— Ne t'afflige pas trop, Gren. Un jour ou l'autre, chacun de nous doit tomber au Vert. Et moi je suis là : désormais, je serai ta compagne.

— Tu ne veux pas retourner parmi ta tribu ?

— Ah ! elle est bien loin à présent ! Comment veux-tu que je la rejoigne ? Lève-toi, Gren. Regarde comme nous allons vite. C'est à peine si l'on distingue la Bouche Noire. Elle est à peine plus grosse que le bout de mon sein. Gren, Gren, nous sommes en danger ! Secoue-toi ! Demande à ta sorcière d'amie, la morille, où nous allons.

— Je me moque de ce qui peut nous arriver.

— Gren, regarde...

Un cri s'éleva du groupe des Pêcheurs et l'intérêt somnolent qu'ils montrèrent fut suffisant pour mettre les deux jeunes gens sur le qui-vive. Les Pêcheurs tendaient les bras vers l'avant, désignant une autre barque remplie de Pêcheurs, vers laquelle se précipitait leur propre embarcation. Les colonies étaient nombreuses au bord de l'Eau Longue. Un peu plus loin se

profilait la haute silhouette de deux Arbres-Bedaines. Un filet était tendu au travers de la rivière.

— Nous allons les heurter, dit Gren.

— Non, nous passerons à côté. Peut-être le filet nous arrêtera-t-il. Alors nous pourrions regagner la terre.

— Les imbéciles ! hurla le garçon en voyant les Pêcheurs grimper sur les côtés de la barque. Ils vont dégringoler ! Eh ! bande de queues coupées ! Voulez-vous descendre !

Les hurlements des passagers et le rugissement des eaux étouffèrent son appel. Le lourd chaland heurta le filet en grinçant, et fit une embardée. Sous le choc, plusieurs Pêcheurs passèrent par-dessus bord. L'un d'eux parvint à sauter sur l'autre barque. Les deux chalands se carambolèrent, la corde cassa et ils partirent au gré du courant.

— Qu'allons-nous faire ? murmura Yattmur en tremblant.

Gren haussa les épaules. Il n'en avait pas la moindre idée. Le monde s'était révélé trop vaste, trop terrible pour lui.

— Réveille-toi, morille ! Que nous arrive-t-il ?

Pour toute réponse, le champignon bouleversa de fond en comble l'esprit de Gren qui, pris de vertige, se laissa lourdement tomber sur son séant. Il sentait confusément la main de Yattmur serrer la sienne, tandis que des lambeaux de souvenirs, des bribes de pensées flottaient comme des fantômes derrière ses paupières : la morille était en train d'apprendre l'art de la navigation.

— Pour que le bateau nous obéisse, il faut barrer, dit-elle enfin. Mais comme nous n'avons pas de gouvernail, il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre les événements.

C'était un aveu d'impuissance. Gren passa son bras autour de la taille de Yattmur, mais demeura inerte, indifférent à tout, se remémorant les jours anciens de sa jeunesse au sein de la tribu de Lily-yo. Poyly et lui n'étaient que deux enfants insoucients à cette époque : que la vie était douce, alors ! Et c'était à peine si l'on s'en rendait compte ! Il faisait même bien plus chaud. Le soleil, là-bas, était presque à la verticale.

Gren ouvrit un œil : le soleil était très bas au-dessus de l'horizon.

— J'ai froid.

— Serre-toi contre moi, murmura Yattmur d'une voix câline.

Il y avait des feuilles fraîches dans la barque, peut-être destinées à envelopper le poisson. Elle en couvrit Gren et s'allongea contre lui.

Son corps était tiède et, machinalement, le garçon commença à la caresser. Sentant son intérêt s'éveiller, Yattmur se pressa avec ardeur contre lui. Et tous deux, oubliant le monde, s'aimèrent parmi les feuilles chaudes.

La barque dérivait, heurtant parfois la rive. Enfin, elle arriva à la jonction d'une autre rivière, beaucoup plus vaste et, prise par les remous, tournoya follement sur elle-même quelque temps. Lorsque l'un des Pêcheurs, qui était mort de ses blessures, fut jeté à l'eau, l'esquif, comme s'il obéissait à quelque signal, s'arracha au tourbillon et reprit sa course, descendant l'estuaire qui allait s'élargissant. Bientôt, les rives cessèrent d'être visibles.

Les humains, et Gren en particulier qui n'avait pas la moindre notion de ce que pouvait être un voyage au long cours, avaient l'impression d'être entrés dans l'inconnu. Assiégés par l'immensité liquide qui les faisait trembler, ils se cachaient les yeux pour ne pas la voir. Une brise froide s'était levée et il n'y avait plus de forêt pour lui faire écran. Le vent, ici, régnait en maître, agitait l'eau, secouait la barque qui gémissait, éclaboussait le visage des Pêcheurs, leur ébouriffait les cheveux, mugissait à leurs oreilles. Il les glaçait et, chose plus grave encore, il tendait un voile de nuages devant le ciel. Progressivement, le flot brunâtre vira au vert bleuté des grands fonds tandis que le vent, de plus en plus cinglant, poussait le bateau parallèlement à la côte lointaine où la forêt n'était plus qu'une tache de la grosseur d'une feuille.

Un Pêcheur, à l'instigation de ses compagnons, s'approcha et s'inclina humblement devant Gren et Yattmur.

— Ô grands bergers, daignez entendre ce que nous avons à vous dire.

— Nous ne vous ferons pas de mal, dit sèchement Gren. Ne comprenez-vous pas que nous sommes dans la même situation que vous ? Nous voulons vous aider et, dès que nous retrouverons le monde sec, nous n'y manquerons pas.

Maintenant, toi, essaye de t'expliquer de façon intelligible. Que veux-tu ?

L'homme, à nouveau, s'inclina très bas et, derrière lui, ses frères l'imitèrent avec un ignoble empressement.

— Grand berger, nous t'avons vu depuis que tu es arrivé. Nous autres, hommes de l'Arbre-Bedaine, nous savons que tu désireras nous tuer. Nous sommes des intelligents. Mourir pour toi ne nous réjouit pas. Mais en dépit de notre tristesse, nous ne voulons pas mourir à jeun. Pauvres Bedons-Bedaines ! Nous n'avons pas mangé. Nous t'implorons : donne à manger aux Bedons-Bedaines qui n'ont plus d'Arbres pour les nourrir...

Gren eut un geste d'impatience.

— Nous non plus, nous n'avons rien à manger. Nous sommes des humains comme vous et nous devons nous aussi nous débrouiller pour survivre.

— Hélas ! Nous n'osions pas espérer que vous partageriez votre nourriture avec nous car votre nourriture est sacrée et votre désir est de nous voir mourir de faim. Ô grand berger, nous sommes heureux que tu nous laisses mourir de faim si notre mort t'arrache un rire et une chanson joyeuse, et t'incite à jouer encore avec ta dame. Nous n'avons pas besoin de manger pour mourir de...

— Oh ! je vais les massacrer, ces énergomènes ! explosa Gren. Morille, que faire d'eux ? C'est de ta faute si nous en sommes là. Aide-nous à sortir de ce pétrin.

— Dis-leur de jeter leur filet, répondit le champignon.

— Bonne idée.

Gren saisit Yattmur par le bras et bondit sur ses pieds. Il hurla ses ordres aux Pêcheurs qui avec des gestes gauches se mirent en devoir de faire glisser leur filet par-dessus bord. À peine l'engin fut-il immergé qu'il se tendit : quelque chose tirait dessus, quelque chose qui grimpait dans ses mailles. L'embarcation se mit à donner de la bande et les Pêcheurs poussèrent une clameur d'effroi en voyant une énorme paire de pinces se dresser au-dessus de Gren, lequel, sans prendre le temps de réfléchir, sortit son coutelas.

La tête d'un homard, une tête plus grande que la sienne, apparut devant lui et la lame s'abattit à deux reprises faisant chaque fois voler un œil pédonculé.

Silencieusement, le monstre marin relâcha son étreinte et coula, laissant les Pêcheurs terrorisés se répandre en sanglots. Gren, presque aussi effrayé – il avait ressenti la peur qui avait envahi la morille – se tourna vers eux.

— Levez-vous, les Bedaines, s'écria-t-il en les bourrant de coups de pied. Qu'est-ce que vous voulez ! Rester avachis dans votre coin en attendant la mort ? Eh bien, cela ne se passera pas comme ça ! Allez ! Debout et rentrez-moi ce filet avant qu'un autre monstre ne remonte ! Vite !

— Ô grand berger, tu peux nous jeter en pâture aux bêtes du monde humide : nous ne nous plaindrons pas. Il ne nous est pas permis de nous plaindre. Vois : nous te louons même lorsque tu invoques les bêtes du monde humide pour les lâcher sur nous : nous ne nous plaignons pas. Aussi, sois miséricordieux...

— Miséricordieux ! Si vous ne remontez pas ce filet sur-le-champ, je vous écorche vifs. Allez-y...

Ils obéirent. Quand la nasse remonta sur le pont, elle était alourdie de poissons frétilants qui se répandirent sur le pont, formant un tapis où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles.

— C'est merveilleux ! s'exclama Yattmur en serrant Gren dans ses bras. Que j'ai faim ! Nous ne mourrons pas. L'eau Longue finira bien quelque part, j'en suis certaine.

La barque, cependant, continuait de dériver. Le sommeil saisit ses passagers. Ils se réveillèrent, se rendormirent à nouveau. Quand Gren ouvrit les yeux, son regard se posa sur une étendue de sable et de buissons : Yattmur et lui étaient seuls dans le bateau. Il se leva précipitamment :

— Morille, s'écria-t-il, toi qui ne dors jamais, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé pour m'avertir que c'était la fin de l'eau. Maintenant, les Pêcheurs se sont enfuis.

Gren perçut comme un rire spectral au fond de son esprit.

— Ils n'iront pas loin : laisse-les débusquer les périls à votre place. Je vous ai laissé dormir pour que vous soyez frais et

dispos : vous allez avoir besoin de toute votre énergie. C'est ici que nous édifierons notre nouveau royaume, mon ami.

*

Une immense plantoiselle voguait dans le ciel. Par moments sa trajectoire s'infléchissait légèrement sans que cela interrompît la régularité de son vol. Très haut au-dessus de l'océan, ses ailes ligneuses craquaient comme le gréement d'un navire de haut-bord.

Loin au-dessus d'elle, l'homme et la femme qui se tenaient sur un étroit ruban de sable l'entendirent et levèrent la tête. La plantoiselle avait vu la terre. Traçant des cercles dans l'air, elle se mit à descendre lentement.

Les humains avaient le choix : ils pouvaient ou bien se cacher sous la barque qui les avait conduits au rivage, ou s'enfoncer dans la jungle qui s'allongeait entre la plage et les hautes falaises. Craignant que l'embarcation ne fût pas une protection sérieuse contre l'assaut éventuel d'un si puissant adversaire, ils préférèrent s'enfoncer au milieu des fourrés.

La plantoiselle piquait à présent selon un angle abrupt. Ses ailes, qu'elle était incapable de refermer, trépidaient et vibraient de plus en plus bruyamment à mesure que la descente s'accélérait et que le frottement de l'air s'intensifiait.

Tapi derrière une feuille géante, le couple observait la créature végétale qui semblait fondre droit sur eux.

— Nous a-t-elle vus ? demanda anxieusement Yattmur.

Pour toute réponse, Gren lui serra le bras plus fort : il avait trop peur, il était trop furieux pour contrôler sa voix.

L'oiseau tombait toujours. Il était désormais trop bas pour se redresser à temps. Son ombre balaya les buissons ; les feuilles s'agitèrent lorsqu'il passa derrière un arbre voisin. Puis ce fut le silence. Pourtant, l'oiseau n'avait pas dû s'écraser à plus de cent cinquante mètres.

— Il s'est évanoui comme un fantôme, murmura Gren. Allons voir ce qui lui est arrivé.

Mais Yattmur s'accrocha à lui :

— Nous ne savons rien de cet endroit qui doit grouiller de dangers inconnus, fit-elle. N'allons pas à la rencontre des ennuis : ils sauront nous trouver tout seuls ! Avant tout, il faut nous faire une idée des lieux et voir si nous pourrions y vivre.

— Personnellement, je préfère aller à la rencontre du péril plutôt que de l'attendre. Mais tu as peut-être raison. J'ai l'intuition que cet endroit est funeste. Je me demande ce qu'il est advenu des Bedons-Bedaines.

Gren et Yattmur sortirent en rampant des fourrés et examinèrent la plage. Ils ne tardèrent pas à repérer les marques de pas des Pêcheurs. Beaucoup étaient confuses et désordonnées ; il y avait aussi des traces de mains : certains fuyards étaient tombés en se bousculant. Pour Gren, ces empreintes étaient éloquentes : elles trahissaient l'indécision de ceux qui avaient esquissé cette piste. En la remontant, le garçon et la fille finirent par atteindre une étroite ceinture d'arbres aux feuilles parcheminées dressés entre la grève et la falaise. Soudain, de sourds gémissements les firent s'immobiliser.

Gren sortit son couteau.

— Qui que vous soyez, montrez-vous avant que je n'aille vous chercher.

Les plaintes redoublèrent. C'était une sorte de lugubre mélodie entrecoupée d'incompréhensibles balbutiements.

— Mais c'est un Bedon-Bedaine ! s'exclama Yattmur dont la vue s'était adaptée à la pénombre qui régnait dans le sous-bois.

Elle s'élança en avant puis s'agenouilla dans l'herbe.

Devant elle gisait un Bedon-Bedaine autour duquel se pressaient trois de ses congénères. À l'apparition de Yattmur, il s'écarta brusquement en roulant sur lui-même, le corps agité de frissons.

Yattmur le secoua.

— Je ne vous ferai pas de mal. Nous sommes à votre recherche.

— Il est trop tard, répondit le Pêcheur dont le visage ruisselait de larmes. Nos cœurs sont brisés de vous avoir attendus si longtemps.

Une longue traînée de sang séché lui barrait l'épaule, collant les poils de la toison hirsute qui le recouvrait. Mais la blessure était apparemment superficielle.

— Maintenant que nous vous avons retrouvés, vous allez vous lever et revenir au bateau.

Ces mots arrachèrent au blessé de nouveaux gémissements auxquels ses compagnons firent chorus.

— Ô grands bergers, votre vue ajoute à notre détresse. Nous nous réjouissons, bien que nous sachions que vous allez nous tuer, pauvres et gentils hommes-bedaines sans défense. Oh ! oui, nous sommes doux et sans défense, et bien que nous aimions vous aimer, vous ne pouvez nous aimer. Nous ne sommes que de la boue et vous êtes de féroces meurtriers sans pitié pour la boue. Vous allez nous tuer bien que nous soyons mourants. Oh ! que nous vous admirons, vaillants héros sans queue !

— Assez d'insanités, ordonna Gren. Nous ne sommes pas des meurtriers et nous n'avons nulle envie de vous nuire.

— Oh ! nous avons cru que vous étiez morts dans le bateau quand le monde liquide est devenu solide et nous sommes partis dans l'affliction, partis aussi vite que nous l'avons pu parce que vos ronflements étaient sonores. Maintenant, vous nous avez repris et parce que vous ne ronflez plus, nous savons que vous allez nous tuer.

Gren gifla le Pêcheur le plus proche qui se tordit comme s'il subissait une torture mortelle.

— Silence, bandes de radoteurs ! Vous n'avez rien à craindre si vous nous faites confiance. Levez-vous et dites-nous où sont les autres.

Ce fut un nouveau concert de lamentations.

— Vous nous voyez qui souffrons tous les quatre, malheureux que nous sommes, et nous allons fatalement mourir car la mort frappe ce qui est vert et rose. Vous voulez que nous nous mettions debout parce que le fait de nous lever nous tuera et vous nous frappez parce que notre âme s'est enfuie et nous ne pouvons qu'être morts à vos yeux et vous ne voulez pas que crient nos bouches pacifiques.

Tout en gémissant, ils essayaient d'embrasser les pieds de Gren et de Yattmur qui, pour éviter ce contact, se voyaient contraints de sautiller de façon ridicule.

— En définitive, ces énergumènes ne sont pas trop mal en point, déclara Yattmur qui s'était efforcée d'examiner les Pêcheurs pendant cette orgie de lamentations. Quelques égratignures, quelques contusions... rien de plus.

— Je vais bientôt les guérir, fit Gren en décochant un coup de pied en plein dans le visage poupin d'un Bedon-Bedaine qui avait réussi à se saisir de sa cheville.

Au comble du dégoût, il en empoigna un autre au hasard et le mit sur ses pieds.

— Quelle force merveilleuse est la tienne, maître ! geignit la victime en essayant de lui baiser les mains. Tes muscles et ta cruauté sont formidables pour les pauvres malheureux agonisants que nous sommes, dont tant de souffrances, hélas, gâtent le sang !

— Si tu ne te tais pas, je te fais avaler tes dents !

Avec l'aide de Yattmur, il releva les trois autres Pêcheurs. La jeune femme avait eu raison : ils n'avaient pas grand mal.

Leur imposant silence, Gren demanda à nouveau où étaient passés leurs seize compagnons.

— Ô puissants sans-queue, vous nous avez épargnés pour avoir le plaisir de tuer seize des nôtres et non pas quatre seulement. Quel sacrifice ! Sachez la joie grande que nous éprouvons à vous dire où sont partis les vaillants et malheureux seize de sorte que vous nous fassiez grâce et que nous puissions continuer à vivre en vous bénissant pour les coups cruels que vous nous donnez et qui meurtrissent nos tendres visages. Les seize nous ont laissés ici afin que nous mourrions en paix et sont partis afin que vous les capturiez et vous divertissiez à les tuer.

Les Pêcheurs montrèrent du doigt un point du rivage.

— Ils ont pris cette direction, dirent-ils avec abattement.

— Ne bougez pas, fit Gren. Nous reviendrons vous prendre.

— Nous attendrons dans la crainte, même si nous devons mourir avant votre retour.

Gren et Yattmur se mirent en route en longeant la plage. Il leur fallait passer sur des rochers aigus qui leur meurtrissaient les pieds. Tout était silence. Le ressac sans fin caressant la grève n'était lui-même qu'un murmure et les deux humains se sentaient envahis par un vif malaise. C'était comme si des millions de regards invisibles étaient braqués sur eux.

Ils étudièrent pour la première fois les alentours de manière systématique. Habitué aux jungles, rien n'était plus insolite à leurs yeux que le spectacle de la mer. Pourtant, la terre, elle non plus, ne manquait pas d'étrangeté. Pas seulement parce que les arbres – dont les feuilles racornies convenaient apparemment au climat plus froid de la région – appartenaient à une variété inconnue ; ou parce que, derrière ce rideau végétal, se dressait une falaise abrupte, grisâtre et percée d'alvéoles, si haute que sa masse écrasante semblait projeter son ombre sur tout le paysage. Il y avait autre chose que cet élément simplement visuel : une menace planait sur laquelle il était impossible de mettre un nom. Peut-être le poids du silence sur la grève contribuait-il à rendre plus intense l'oppression qui étreignait Gren et Yattmur ? Ils avaient l'impression de marcher sur le visage d'un géant endormi.

Nerveusement, la jeune fille jeta un coup d'œil vers la falaise. Des nuages passaient dans le ciel, créant l'illusion que la montagne était en train de s'effondrer. Yattmur, à cette vue, poussa un cri et se couvrit les yeux de ses mains.

— La falaise tombe sur nous ! hurla-t-elle.

Et elle s'efforça d'obliger son compagnon à se jeter à terre.

Gren leva la tête et fut persuadé à son tour que l'immense rempart de roc était en train de s'ébouler. Le garçon et la fille, allongés sur le sol dont les pierres leur entraient dans la chair, enfoncèrent leurs visages dans le sable humide truffé de cailloux, en quête d'une chimérique sécurité. Tout était étrange dans ce monde hors la jungle et les humains n'avaient qu'une réaction devant l'inconnu : la peur.

Instinctivement, ce fut auprès du champignon que Gren chercha assistance.

— Morille, sauve-nous ! Nous avons eu confiance en toi et tu nous as conduits en ce lieu d'épouvante. Il faut maintenant que

tu nous en fasses partir. Et vite – avant que la falaise ne s'écroule sur nous.

— Je mourrai si vous mourez, répondit la morille. Ce sont les nuages qui bougent, pas la falaise, ajouta-t-elle de façon plus réconfortante.

Une ou deux minutes s'écoulèrent (intervalle que remplit seulement le chant funèbre de l'océan) avant que Gren se risquât à s'assurer que la morille avait dit vrai. Enfin, constatant qu'aucun rocher ne s'était écrasé sur lui, il osa lever les yeux. En le sentant remuer, Yattmur émit un gémissement plaintif.

La falaise paraissait toujours être sur le point de s'abattre. Serrant les dents, Gren s'astreignit à observer attentivement le phénomène. La morille avait raison : en dépit des apparences, elle ne bougeait pas.

Il prit Yattmur dans ses bras.

— Il n'y a rien à craindre. Nous pouvons continuer.

Elle leva vers lui un visage ravagé. Ses joues où adhéraient encore quelques gravillons étaient rouges d'avoir été écrasées contre le sol.

— C'est une montagne magique, dit-elle après avoir longuement contemplé la falaise. Elle tombe sans tomber. Je ne l'aime pas, Gren. Elle a des yeux qui nous observent.

Ils repartirent. De temps en temps, Yattmur se retournait avec inquiétude. L'ombre des nuages, toujours plus compacts, rendait le décor sinistre.

La grève faisait un angle aigu. Ici et là, le sable disparaissait sous d'imposants amoncellements de rocs dont l'escalade était pénible. Gren, se retournant, constata que la falaise masquait l'endroit où se trouvait leur bateau.

— Nous serons bientôt revenus à notre point de départ.

— C'est juste, dit la morille. Nous sommes sur une petite île.

— Pouvons-nous y vivre ?

— Je ne crois pas.

— Comment nous en aller ?

— De la même façon que nous sommes venus : grâce au bateau.

— Nous détestons le bateau et le monde liquide, morille.

— Ils sont préférables à la mort. Comment veux-tu vivre ici, Gren ? Ce n'est qu'une masse rocheuse entourée d'une étroite frange de sable.

Plongé dans des pensées désordonnées, Gren s'abstint de rapporter à Yattmur la teneur de cette muette conversation. Le plus sage, conclut-il, était d'attendre d'avoir retrouvé les Bedons-Bedaines avant d'adopter une décision. Il prit conscience que sa compagne se retournait de plus en plus fréquemment vers la haute masse rocheuse.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il agacé. Regarde donc devant toi, si tu ne veux pas tomber.

Yattmur leva la main dans un geste d'avertissement.

— Chut ! Elle va t'entendre. Cette horrible falaise a des milliers d'yeux qui nous regardent tout le temps.

Et comme Gren s'apprêtait à tourner la tête, elle l'attira derrière la saillie d'un rocher.

— Il ne faut pas qu'elle sache que nous nous en sommes aperçus, souffla-t-elle. Regarde.

La bouche sèche, il obéit. Le soleil était à présent voilé par les nuages et, dans la lumière incertaine, l'immense paroi grise paraissait plus menaçante que jamais. Gren avait déjà remarqué qu'elle était comme grêlée. Maintenant, il constatait que les anfractuosités qui la taraudaient, régulièrement espacées, évoquaient des orbites inquiétantes dont les regards convergeaient vers lui.

— Tu vois ? Quelque chose de terrible hante ces lieux, Gren. Depuis notre arrivée, nous n'avons rien vu de vivant. Rien ne bouge dans les arbres, rien ne court sur le sable, rien ne rampe sur les rochers. Il n'y a que nous de vivant ici. Rien que nous. Et pour combien de temps encore ?

À l'instant même où Yattmur tenait ces propos d'une voix étranglée, quelque chose remua. Les yeux vides – on ne pouvait plus s'y tromper : c'étaient bien des yeux – se mirent à tourner. Toutes ensemble, les innombrables prunelles de la falaise pivotaient comme pour regarder vers la mer.

Fascinés par l'intensité du multiple regard de la pierre, Gren et Yattmur imitèrent ce mouvement. De leur cachette, ils ne distinguaient qu'une faible portion de l'océan, suffisante

cependant pour leur permettre d'apercevoir, très loin au large, un remous agitant les eaux grises : quelque chose nageait vers la plage.

— Ô esprits ! gémit Yattmur. Si nous regagnions notre bateau ?

— Ne bougeons pas. Nous sommes cachés.

— La tour magique appelle un monstre pour nous dévorer.

— C'est ridicule, répondit Gren essayant de réagir contre la peur secrète qui le tenaillait.

Pétrifiés, ils surveillaient ce qui approchait vers la plage. Ils voyaient mal car l'écume qu'elle faisait jaillir masquait sa forme. Ils distinguaient seulement de larges nageoires qui battaient l'eau à intervalles réguliers à la manière de roues à aubes. Parfois, ils devinaient ou croyaient deviner une tête tendue vers le rivage.

Subitement, l'étendue marine parut se plisser. La pluie s'abattit en trombe soustrayant le monstre marin aux regards, noyant tout sous une averse glacée qui transperçait la peau.

D'un commun accord, Gren et Yattmur s'élancèrent vers l'abri des arbres. Le déluge redoubla de violence et leurs regards ne pouvaient percer l'espèce de rideau laiteux qui dissimulait l'océan.

Un chant désespéré monta de la mer. Un appel qui semblait annoncer la fin du monde. La créature demandait qu'on la guide. La réponse vint presque aussitôt : l'île – ou la falaise – donna de la voix.

Une note profonde et discordante jaillit de ses entrailles. Le son n'était pas particulièrement fort : pourtant, il submergeait tout, se répandait sur la terre et la mer qu'il noyait à l'instar de la pluie ; chaque décibel était comme une goutte dont on éprouvait physiquement le poids. Affolée par le bruit, Yattmur s'accrocha désespérément à Gren et éclata en sanglots.

Dominant ses pleurs, dominant le vacarme de la pluie, et de l'océan, dominant l'écho de la voix de pierre, un hululement déchirant où se mêlait l'imploration et le reproche, retentit, puis mourut. Gren reconnut cette voix :

— Les Bedons-Bedaines ! Ils ne doivent pas être loin.

Il essaya de scruter les environs en essuyant ses yeux brouillés par la pluie. Les grandes feuilles parcheminées ployaient sous les trombes d'eau. Rien n'existait plus que la forêt passivement offerte au déluge. Sous la violence de la tempête tropicale, le monde s'était comme rétréci. Gren renonça à bouger : les Pêcheurs étaient forcés d'attendre que la pluie cesse. Il demeura où il était, un bras passé autour de la taille de Yattmur.

Un bouillonnement brisa soudain la nappe grise de la mer étale.

— Le monstre vient nous prendre, hurla Yattmur.

La créature marine avait en effet atteint les hauts-fonds et émergeait pesamment. La pluie crépitait sur sa gigantesque tête plate dont la gueule, profonde comme une tombe, s'ouvrait en grinçant. À cette vue, Yattmur s'arrachant aux bras de Gren, s'élança, ivre de terreur, sur le chemin qu'ils venaient d'emprunter.

— Yattmur !

Gren prit son élan pour se précipiter derrière elle mais il avait compté sans la morille dont la force de volonté le cloua sur place. Brusquement paralysé, il resta figé une fraction de seconde, puis tomba sur le côté.

— Reste là, dit le champignon. Ce n'est manifestement pas à nous que cette créature en a. Mieux vaut donc observer ce qu'elle va faire. Il n'y a rien à craindre si nous ne bougeons pas.

Une plainte saccadée et prolongée perça le grondement de la tornade. Le monstre haletait. Il se traîna péniblement sur le sable, escaladant la grève en pente. Il était à présent à peine à cinquante mètres du creux de rocher où Gren était tapi. La pluie l'enveloppait de ses voiles de grisaille de sorte qu'avec ses mouvements laborieux et son souffle rauque, sa silhouette pesante se déplaçant devant un décor aussi invraisemblable que lui-même, on aurait dit quelque grotesque et onirique symbole de la douleur.

Sa tête se perdit derrière les arbres et son corps qui glissait en avant par bonds maladroits disparut à son tour. Le garçon put encore apercevoir un instant la queue se tordre sur le sable. Enfin, la jungle engloutit le monstre.

— Allons voir où il s'en est allé, ordonna la morille.

— Non.

Gren se mit à genoux. Le sable mêlé de pluie le marbrait de taches brunes.

— Avance.

Toutes les pensées du champignon étaient dominées par son projet grandiose : assurer sa propagation dans des délais aussi brefs que possible. L'humain qui lui avait d'abord paru, en raison de son intelligence, un instrument prometteur pour mener cette tâche à bien, le décevait. Alors qu'une créature bestiale et dépourvue de puissance intellectuelle comme celle dont ils venaient d'avoir la vision...

La morille contraignit Gren à avancer. Longeant le rideau d'arbres, ils atteignirent la piste du monstre : une tranchée profonde où un homme aurait tenu debout. Afin de pouvoir observer sans risques, Gren se laissa tomber à quatre pattes. Son sang courait tumultueusement dans ses veines. L'être venu de la mer ne pouvait pas être loin : une forte et saumâtre odeur de décomposition planait dans l'air, trahissant sa présence proche. Avec précaution, le jeune homme, caché derrière un tronc, avança la tête.

La jungle s'interrompait brusquement, coupée par une bande de terrain nu au delà de laquelle elle reprenait ses droits. Cette allée aboutissait au socle de la tour de pierre. Celle-ci était creusée d'une vaste grotte où l'empreinte du monstre menait directement, silencieuse et vide comme une bouche fixée dans un éternel bâillement. Oubliant ses craintes, Gren, perplexe, s'avança à découvert pour mieux observer. Ce fut alors qu'il aperçut les seize Bedons-Bedaines qui s'étaient enfuis.

Agglutinés sous les arbres de l'autre côté du chemin, ils se collaient contre la falaise, tout près de la caverne béante. Chose bien caractéristique de leur part, ils s'étaient mis à l'abri d'une corniche de rocher qui faisait gouttière. Leur pelage était trempé et ils avaient l'air effrayés. L'apparition de Gren créa un mouvement de panique.

— Sortez de là ! cria le jeune homme sans cesser de surveiller les lieux avec appréhension pour essayer de comprendre comment le monstre avait pu disparaître.

Les Bedons-Bedaines ruisselants semblaient totalement démoralisés. Gren se rappela le cri stupide qu'ils avaient poussé. Sans doute était-ce la vue du monstre qui le leur avait arraché. Pour le moment, ils tournaient stupidement en rond en proférant des balbutiements dépourvus de signification. Il était clair qu'ils n'avaient qu'une envie : fuir loin de Gren. Leur stupidité excita la rage de celui-ci qui se baissa pour ramasser une lourde pierre.

— Dépêchez-vous de sortir de là avant que ce monstre ne vous trouve, s'écria-t-il.

— Ô terreur ! Ô maître ! Tout le monde n'a que haine pour les pauvres Bedons-Bedaines, se lamentaient-ils tout en se bousculant maladroitement.

Gren lança rageusement sa pierre. Le projectile percuta le postérieur grassouillet d'un Pêcheur qui fit un saut en poussant un hurlement déchirant, tournoya sur lui-même et s'élança vers la grotte tandis que ses compagnons se ruaient derrière lui.

— Regardez, cria Gren en les poursuivant.

Mais les Bedons-Bedaines ne prêtèrent pas attention à son appel.

Avec des gloussements de roquets, ils se jetèrent dans la caverne dont les parois répercutaient leurs cris. Gren les y suivit.

L'odeur puissante et âcre du monstre marin le prit à la gorge.

— Sors d'ici tout de suite, ordonna la morille et un élanement traversa le corps de Gren.

Les murs et le plafond étaient hérissés d'arêtes rocheuses dirigées vers le fond de la caverne. Toutes s'achevaient par une orbite semblable à celles qui punctuaient la falaise et à mesure que les Bedons-Bedaines débouchaient en se cognant les uns aux autres, les yeux de pierre aux regards vigilants soulevaient leurs paupières.

Se rendant compte que toute retraite leur était coupée, les Pêcheurs se jetèrent aux pieds de Gren et se répandirent bruyamment en supplications :

— Ô puissant et meurtrier seigneur à la peau dure ! Ô roi de la course et de la chasse, vois avec quelle hâte nous avons couru vers toi dès que nous t'avons vu. C'est un honneur pour nous,

misérables Bedons-Bedaines que de te contempler. Oh ! nous avons couru vers toi. Mais nous nous sommes embrouillés et nos pauvres jambes ont pris la mauvaise direction.

Les yeux de pierre continuaient à s'ouvrir en nombre toujours plus grand, dardant leurs regards vers le groupe. Gren empoigna un Pêcheur par les cheveux et le força sans ménagement à se mettre debout. Aussitôt, les autres se turent, satisfaits, peut-être, à l'idée qu'ils étaient provisoirement épargnés.

— Tu vas m'écouter, maintenant, laissa tomber l'adolescent entre ses dents serrées. (Il avait fini par vouer à ces créatures abjectes une haine farouche parce qu'elles éveillaient les instincts brutaux qui sommeillaient en lui :) Je ne veux de mal à aucun de vous : je vous l'ai déjà dit. Mais vous allez tous déguerpir : il y a du danger ici. Direction, la plage. Et en vitesse !

— Tu vas nous jeter des pierres...

— Ne t'inquiète pas de ce que je ferai et obéis sans discuter. En avant.

Et il projeta l'homme vers l'ouverture de la grotte.

Alors eut lieu ce à quoi Gren donna par la suite le nom de Mirage.

Les yeux de la pierre étaient presque tous ouverts.

Le temps s'arrêta. Tout devint vert : vert le Bedon-Bedaine absurdement pétrifié devant la bouche de la grotte, les bras écartés comme s'il allait prendre son vol, verte la pluie derrière lui. Tout était vert. Tout était figé.

Et tout se rapetissait.

S'amenuiser. Se rétracter et se contracter ; devenir la chute sans fin d'une goutte de pluie, d'un grain de sable à jamais tombant dans le sablier de l'éternité. Devenir le proton qui tournoie infatigablement dans sa réduction de l'espace illimité. Atteindre enfin l'infini du non-être... l'infinie richesse de la non-existence... devenir Dieu... l'alpha et l'oméga de sa propre création... dicter sa loi à une chaîne cliquetante de mille millions de verts univers... papillonner parmi les masses incréées de matériaux verts attendant dans la vaste antichambre de l'être une heure ou un millénaire d'existence...

Car il volait, bien sûr ! Ces atomes de poussières euphoriques n'étaient-ils pas les êtres que lui ou quelqu'un d'autre avait jadis appelés « Bedons-Bedaines » ? Ils voletaient dans le ravissement d'un impossible univers vert, au sein d'un élément différent de l'air, emportés par un flux hors du temps. Ils volaient dans la lumière. Ils rayonnaient de lumière. Et ils n'étaient pas seuls. Tout leur faisait cortège. La vie, simplement, s'était substituée au temps : la mort avait fui. Les horloges n'égrenaient que les heures de la fertilité.

Il y avait cependant deux éléments familiers... Dans cette autre existence si vague – oh ! il était tellement malaisé de se souvenir... – un rêve... un rêve ayant trait à une plage de sable et à une pluie grise (grise ? cela ne pouvait avoir aucun rapport avec le vert, car le vert était sans pareil)... dans cette autre existence, il y avait eu un grand oiseau qui plongeait et une bête énorme qui sortait de la mer... Ils étaient entrés dans le mirage ineffable... Certitude qu'ici, s'il y avait assez de place pour que tout puisse croître et se développer sans obstacle et à jamais si besoin en était, qu'on soit Bedon-Bedaine, oiseau ou monstre marin... Bonheur total de s'accomplir dans ce vol sans effort, éternel, qui était l'âme même de l'être, qui était chant et qui était danse, hors du temps, hors de toute mesure et de toute souffrance. S'accomplir. Verdir...

Pourtant les autres distançaient Gren. Son élan premier s'épuisait. Même ici, il y avait une souffrance ; même ici, la mesure avait un sens : sinon il ne se trouverait pas derrière les autres. Ils – l'oiseau, le monstre, les Bedons-Bedaines ne se retourneraient pas avec un air d'invite. Les spores, les graines, les choses heureuses et gorgées de sève ne s'amoncelleraient pas en tourbillonnant entre lui et ses compagnons, ses compagnons qui s'éloignaient, qui s'éloignaient toujours davantage. Il ne serait pas en train de les poursuivre, de pleurer, de perdre... Oh ! perdre d'un seul coup cet inimaginable et éclatant havre de grâce... Il ne sentirait pas de nouveau l'aiguillon de la peur le fouailler, il ne tenterait pas désespérément de reconquérir ce paradis perdu, de plonger dans le flot vert, il ne sentirait pas ce vertige s'emparer de lui tandis que des yeux, un million d'yeux,

disant « Non », le chassaient, le repoussaient vers le monde auquel il appartenait.

Il était de retour dans la caverne ; les bras en croix sur le sable, pétrifié dans une posture qui était une cruelle parodie du vol. Il était seul. Dédaigneux, les yeux de pierre s'étaient refermés.

La pluie tombait toujours. Il savait que son absence n'avait duré qu'un instant d'éternité. Le temps... qu'était-ce ? Rien d'autre, peut-être, qu'un phénomène subjectif, un processus particulier au corps humain et ignoré des végétaux.

Étonné par ses propres pensées, Gren se dressa sur son séant.

— Morille, appela-t-il dans un souffle.

— Je suis là.

Il y eut un long silence puis la voix du champignon résonna dans sa tête.

— Tu as un esprit, Gren. C'est pour cela que tu n'as... que nous n'avons pas été acceptés. Les Bedons-Bedaines sont presque aussi stupides que le monstre marin ou que l'oiseau : eux ont été acceptés. Ce qui, pour nous, n'est qu'un mirage est désormais une réalité pour eux. Ils ont été admis.

— Admis... où cela ? demanda Gren après un temps. C'était tellement beau !

La morille ne répondit pas directement.

— Notre époque est celle du végétal. Les végétaux ont conquis la terre, s'y sont enracinés, y ont proliféré. Ils ont revêtu d'innombrables formes, exploité une multitude d'environnements de sorte que les moindres possibilités écologiques de la planète ont été utilisées. Jamais la Terre n'a connu pareil surpeuplement. Il n'y a plus de place pour un brin d'herbe.

« Quand tes lointains ancêtres étaient les maîtres, ils avaient un moyen de remédier au surpeuplement de leurs jardins : la transplantation ou le sarclage. Et voici que la nature a inventé son propre jardinier. Les rochers se sont convertis en relais. Il est probable qu'il existe des stations semblables à celle-ci le long de toutes les côtes... des stations à partir desquelles les choses

presque entièrement dépourvues d'intelligence, les plantes peuvent être transplantées autre part.

— Mais où cela ? Où, morille, dis-moi où ?...

Il y eut comme un soupir quelque part dans les corridors de son esprit.

— Ne comprends-tu pas que c'est la question que je me pose, Gren ? Depuis que je me suis alliée à toi, je suis devenue en partie humaine. Comment connaître les univers qui conviennent à des formes de vies différentes ? Le soleil n'a pas la même signification pour toi que pour une fleur. Pour toi et moi, la mer est terrifiante. Mais pas pour le monstre de tout à l'heure... Il n'existe ni mots ni concepts pour décrire l'univers où nous avons accédé. Comment cela serait-il possible puisqu'il est de toute évidence le résultat d'un processus qui échappe aux catégories logiques ?

Gren se mit debout en vacillant.

— Je vais être malade.

Il se dirigea d'une démarche mal assurée vers l'ouverture de la grotte.

— Concevoir d'autres dimensions, poursuivit la morille, concevoir d'autres modes d'être...

— Mais vas-tu te taire ? Que m'importe qu'il y ait des endroits que je ne peux... que je ne peux pas atteindre ? Je ne le peux pas : voilà tout. Tout cela n'était rien qu'un mirage abominable. Alors, laisse-moi tranquille, veux-tu. Je vais être malade.

La pluie se calmait. Elle n'était plus qu'une caresse sur son dos tandis qu'il se courbait pour appuyer le front contre un arbre. Sa tête était douloureuse, ses yeux pleins de larmes et il avait l'estomac lourd.

Il faudrait faire des voiles avec les grandes feuilles parcheminées et partir en compagnie de Yattmur et des quatre Bedons-Bedaines survivants. Oui, il faudrait fuir. Prévoir aussi une provision de feuilles supplémentaires pour se couvrir car il faisait plus froid. Ce monde n'était peut-être pas un paradis mais il était possible d'en tirer parti d'une certaine façon.

Il achevait de vomir quand il entendit l'appel de Yattmur. Alors, il leva les yeux et eut un faible sourire. Elle avançait à sa

rencontre le long de la plage. Comme ils couraient l'un vers l'autre, la pluie s'arrêta et, brûlant, le soleil surgit dans le ciel.

Un vent violent soufflait sur l'étincelant et limpide cristal de la mer. Pour les grands oiseaux qui, parfois, passaient très haut dans le ciel, la barque avec ses six occupants faisait l'effet d'un simple tronc flottant à la dérive qui ne valait pas la peine d'un détour pour être examiné de près.

La voile, faite de larges feuilles grossièrement assemblées, depuis longtemps lacérée par les gifles du vent, avait perdu toute raison d'être. L'embarcation, entraînée vers l'est par un courant chaud, voguait sans le moindre contrôle.

Apathiques ou angoissés, les humains se laissaient emporter, allongés sur le plat-bord afin de pouvoir observer l'horizon si l'envie les en prenait. À bâbord, on distinguait la ligne lointaine et sans faille des falaises de la côte, couronnées de forêts. Depuis des veilles sans nombre, le passage n'avait pas varié. Les plateaux de l'intérieur que l'on apercevait parfois étaient, eux aussi, tapissés de bois. Seules les îles qui se profilaient ici et là entre la barque et le rivage rompaient l'uniformité du décor ; certaines portaient des arbres, sur d'autres s'épanouissaient en étranges floraisons. Certaines n'étaient que des promontoires rocaillieux et désolés. De temps à autre, on avait l'impression que le bateau allait s'échouer sur les hauts-fonds mais jusqu'à présent, il s'était toujours redressé au dernier moment.

À tribord, c'était l'océan infini, que ponctuaient, de plus en plus nombreux, des objets à l'aspect inquiétant dont la nature échappait totalement aux voyageurs. La situation désespérée dans laquelle ceux-ci se trouvaient, s'ajoutant à leur incertitude touchant leur destination, sapait leur moral. Comme si leurs maux n'étaient pas suffisants, la brume se leva, masquant tous leurs points de repère.

— Je n'ai jamais vu brouillard aussi épais, dit Yattmur à Gren qui s'efforçait de scruter l'espace environnant.

— Ni plus froid, répondit son compagnon. Tu as vu le soleil ?

On ne pouvait plus rien distinguer sauf un mince ruban liquide immédiatement autour du bateau et, vers l'arrière, un gros soleil rouge, très bas sur l'eau, dont le reflet dansant avait la forme d'un sabre.

Yattmur se serra davantage contre Gren.

— D'habitude, le soleil était très haut au-dessus de nos têtes. Maintenant, le monde humide menace de l'engloutir.

— Que se passera-t-il quand le soleil aura disparu, morille ? demanda silencieusement Gren au champignon.

Le champignon, semblait-il, ne les faisait échapper à un danger que pour les précipiter vers des périls encore plus graves.

— Quand il n'y a plus de soleil, c'est la nuit, répondit la morille qui poursuivit, non sans quelque ironie : Tu aurais pu le deviner tout seul. Le courant nous pousse toujours plus avant dans le monde du crépuscule éternel.

Le champignon-cerveau avait parlé calmement, mais la terreur de l'inconnu fit frissonner Gren qui étreignit plus étroitement Yattmur, gardant les yeux fixés sur le globe énorme et terne du soleil flottant dans l'air alourdi d'humidité.

— Ohhh ! Ahhh !

La disparition de l'astre arracha un hurlement d'épouvante aux quatre autres membres de l'« équipage ». Quittant le tas de feuilles mortes sur lesquelles ils s'étaient tenus jusque-là, affalés à l'avant, ils trottèrent vers Gren et Yattmur pour leur prendre les mains.

— Oh ! puissants maîtres ! glapissaient-ils. C'est une mauvaise navigation sur le monde humide. Nous avons perdu le monde parce que nous avons mal navigué. Il faut le faire revenir en faisant la bonne navigation. Ô grand berger ! Un monstre a mangé le soleil !

— Cessez de geindre, dit Yattmur. Nous avons aussi peur que vous.

— Ah non ! s'exclama Gren avec colère en écartant les mains humides des Bedons-Bedaines. Personne ne peut avoir aussi

peur que ces êtres-là ! Ils ne cessent d'être terrorisés. Allez, écartez-vous, pleurnichards ! Le soleil reviendra quand le brouillard se sera dissipé.

— Ô brave et cruel berger ! Tu as escamoté le soleil pour nous effrayer parce que tu ne nous aimes plus, et pourtant nous sommes heureux d'entendre tes injures et de recevoir tes coups, bénis soient-ils ! Tu...

Gren gifla le bavard, heureux de pouvoir se détendre par un geste de violence, et le malheureux roula les quatre fers en l'air en poussant des cris perçants. Aussitôt, ses compagnons se jetèrent sur lui et le rouèrent de coups pour lui apprendre à ne pas apprécier ceux dont l'avait honoré le puissant maître. Il fallut que Gren et Yattmur séparent les combattants sans ménagement.

Soudain, un choc fit perdre l'équilibre à tout le monde, et les six marins d'occasion se trouvèrent enchevêtrés les uns aux autres, tandis que s'abattait sur eux une avalanche d'aiguillons acérés. Yattmur ramassa l'un de ces dards, mais, sous ses yeux, celui-ci s'amenuisa et s'évanouit, lui laissant un peu d'eau dans le creux de sa main. L'adolescente, surprise, leva la tête : devant la barque se dressait une haute muraille faite de la même matière miroitante.

— Oh ! fit-elle d'une voix sourde, comprenant que l'embarcation venait de heurter une de ces masses irréelles que l'on apercevait dérivant sur les eaux. Oh ! une montagne de brouillard nous a capturés !

Gren avait bondi sur ses pieds et imposé silence aux Bedons-Bedaines. Un mince filet d'eau s'infiltrait à l'intérieur de la coque du fragile esquif. Le garçon se jucha en équilibre sur le plat-bord pour examiner la situation.

La montagne translucide sur laquelle le courant les avait jetés était érodée au niveau de la mer. C'était sur le plan incliné qui s'était ainsi formé que la barque avait échoué.

Gren se tourna vers Yattmur :

— Nous ne risquons pas de couler. Nous sommes sur une plate-forme solide, mais le bateau est désormais hors d'usage. Dès qu'il ne sera plus soutenu, il sombrera.

La barque, en effet, se remplissait lentement. Les lamentations des Bedons-Bedaines ne permettaient aucun doute à ce propos.

— Que faire ? interrogea avec inquiétude Yattmur.

Gren contempla la masse transparente avec incertitude. Elle les dominait de toute sa hauteur, et la brèche dans laquelle ils s'étaient engagés faisait comme un fourreau qui les encerclait à moitié. Une sorte de longue dent acérée suspendue au-dessus de l'embarcation paraissait sur le point de la briser à tout moment ; elle laissait choir sur les humains des gouttes de salive glaciale. Les voyageurs s'étaient jetés dans la gueule même du monstre dont on entrevoyait confusément les entrailles : un fouillis de linéaments glauques, de plans à l'éclat bleuté que le soleil, invisible à leurs yeux, rehaussait çà et là d'un reflet orangé. Vision d'une sinistre et meurtrière beauté !

— La bête de glace va nous dévorer, glapissaient les Bedons-Bedaines affolés en tournant en tous sens. Ô froide glace, la mort est sur nous !

— Mais oui ! s'exclama Yattmur. Bien sûr ! De la glace ! C'est incroyable, mais ce sont ces êtres stupides qui viennent de nous donner la clé de l'énigme. C'est de la glace, Gren ! Dans les marais qui longent l'Eau Longue où vivent les Bedons-Bedaines, il pousse des fleurs de glace. Elles éclosent dans l'ombre et, à certaines périodes, elles fabriquent une gaine de glace où elles logent leurs graines. Quand j'étais enfant, j'aimais les cueillir pour les sucer.

— Aujourd'hui, c'est la glace qui va nous sucer, répondit Gren dont le visage ruisselait. Que faire, morille ?

— Nous mettre en sécurité. Si le bateau glisse, il coulera et vous serez tous noyés. Il faut l'évacuer immédiatement.

— C'est juste. Saute, Yattmur. Moi, je vais m'occuper de ces quatre abrutis.

Les quatre abrutis en question n'avaient aucune envie d'abandonner l'embarcation, bien que, déjà, le pont fût à moitié submergé. Gren hurlait des ordres, mais les Bedons-Bedaines bondissaient pour lui échapper chaque fois qu'il tentait de les empoigner.

— Sauve-nous, grand berger ! Épargne-nous ! Qu'avons-nous fait, misérable et puant fumier que nous sommes, pour que tu veuilles nous jeter en pâture à la bête de glace ? Au secours ! Au secours ! Pourquoi sommes-nous de tels immondices que tu désires nous infliger ce traitement ?

Gren plongea pour plaquer brutalement le Bedon-Bedaine le plus proche (c'était aussi le plus velu), mais celui-ci lui glissa entre les mains.

— Pas moi, hurla-t-il. Pas moi, puissant et sanguinaire esprit ! Tue les autres qui ne t'aiment pas ! Pas moi... Moi, je t'aime...

Mais Gren s'était rendu maître du malheureux dont les protestations s'achevèrent par un cri strident au moment où le jeune homme le précipitait la tête la première par-dessus bord. Aussitôt, il sauta à son tour, pataugeant dans l'eau glaciale, saisit par la peau du cou sa victime toussotante et crachotante et réussit à la mener à la force du poignet jusqu'au banc de glace. Là, il la jeta, toujours larmoyante, aux pieds de Yattmur.

Domptés, les trois autres Bedons-Bedaines sortirent de leur refuge, enjambèrent peureusement le plat-bord et, grelottant de frayeur et de froid, s'insinuèrent dans la gueule de la bête de glace. Gren les suivit. Un instant, les rescapés demeurèrent immobiles, se serrant les uns contre les autres, à contempler la grotte qui, aux yeux des Bedons en tout cas, n'était qu'un colossal gosier.

Il y eut un son cristallin qui les fit tous se raidir : un des crocs de glace venait de s'abattre ; il s'était verticalement fiché au milieu du pont. Bientôt, on le vit s'incliner et il ne tarda pas à se fracasser en mille morceaux. Comme si cela avait été un signal, un grondement rauque frappa leurs oreilles : le plan incliné sur lequel reposait la barque cédait. L'espace d'un instant, une plaque de glace effilée et tranchante entra dans leur champ de vision, mais avant qu'elle eût fini de basculer, l'esquif se trouva entraîné au loin par le flot sombre. Les humains purent le suivre quelque temps des yeux car le brouillard s'était légèrement levé et le soleil traçait sur l'océan un trait flamboyant et glacé. Puis le bateau disparut.

C'est avec une profonde tristesse que Gren et Yattmur firent demi-tour. Privés de leur embarcation, ils étaient désormais prisonniers de l'iceberg. En silence, les Bedons-Bedaines leur emboîtèrent le pas. Il n'y avait qu'une solution : il fallait s'enfoncer à l'intérieur du tunnel. Pataugeant dans l'eau qui leur gelait les membres, le petit groupe se fraya un chemin au milieu des nervures de glace qui renvoyaient le moindre bruit en une frénésie d'échos.

— Ce lieu est infernal, murmura Yattmur. J'aurais préféré mourir avec le bateau. Jusqu'où pourrons-nous avancer ?

— Pas plus loin, répondit Gren d'une voix blanche. C'est un cul-de-sac. Nous sommes pris au piège.

Des chandelles de glace resplendissante leur barraient en effet le chemin, presque aussi efficacement qu'une herse. Au delà de cette grille naturelle, se dressait une paroi absolument lisse.

— Toujours des complications, toujours des difficultés, toujours de nouveaux ennuis ! se lamenta Gren. L'homme n'est qu'un accident : sinon le monde lui serait mieux adapté.

— Je t'ai déjà dit que ta race ne fut qu'un accident, acquiesça la morille.

— Nous étions heureux avant que tu ne t'en mêles, répliqua sèchement le garçon.

— Tu n'étais alors qu'un végétal.

Furieux de ce commentaire, Gren exerça une traction sur une stalactite qui se brisa avec un claquement sec. S'en servant comme d'un javelot, il la lança contre la muraille qui, sous le choc, s'effondra avec un vacarme terrible. Des glaçons tombèrent, glissèrent entre les pieds des humains qui, recroquevillés, se protégeaient la tête de leurs mains.

L'iceberg tout entier paraissait se désintégrer. Enfin, le tumulte s'apaisa. Ils levèrent les yeux pour voir, de l'autre côté de la brèche, le monde neuf qui les attendait. Pris dans un tourbillon qui l'avait déporté vers la côte, l'iceberg s'était échoué sur un petit îlot rocheux. Et il fondait.

Cet îlot était loin d'avoir l'air hospitalier, mais ce fut avec soulagement que les naufragés, émerveillés, posèrent leurs regards sur la maigre végétation qui y croissait, sur les fleurs qui

s'acharnaient à y pousser, avec d'immenses tiges porteuses de siliques. C'était pour eux un havre de grâce. Ils allaient pouvoir enfin manger autre chose que du poisson ; ils allaient pouvoir enfin retrouver la joie de fouler un sol stable. Les Bedons-Bedaines eux-mêmes reprenaient courage. Avides de retrouver la verdure, ils suivirent Gren et Yattmur en poussant de petits cris de plaisir et ne protestèrent pas trop quand il fallut franchir une étroite crevasse au fond de laquelle luisait le bleu profond de l'eau, pour gagner la sécurité d'une corniche.

Semée de pierres et de fragments de rochers, l'île n'avait rien d'un paradis. Mais ses dimensions réduites constituaient un avantage : elle était bien trop petite pour donner asile aux dangereux végétaux géants qui grouillaient sur le continent.

Au désappointement des Bedons, il n'y avait pas d'arbres-bedaines auxquels ils auraient pu s'attacher ; au désappointement aussi de la morille, qui aurait aimé asservir Yattmur et les Bedons, mais était d'un volume beaucoup trop médiocre pour y parvenir sans allié, il n'y avait pas trace de champignon de son espèce ; à celui de Gren et de Yattmur, enfin, il n'y avait pas d'humains dont le couple eût pu grossir les rangs. En compensation, une source d'eau claire murmurait joyeusement parmi les roches dont était recouverte la majeure partie de l'îlot. Les naufragés entendirent sa chanson avant de voir le mince ruisseau cascasant sur la grève étroite courant vers la mer. D'un même élan, tous se précipitèrent dans sa direction et se mirent à boire sans avoir le courage d'aller chercher en amont une eau moins saumâtre. Comme des enfants insoucients, ils avaient oublié tous leurs tourments.

Lorsque leur estomac fut distendu par tout le liquide qu'ils avaient ingurgité et qu'ils eurent éructé tout leur saoul, ils baignèrent leurs membres fatigués dans le courant, bien que la température du ruisseau ne les incitât pas à prolonger leurs ébats.

Et la vie s'organisa. Une vie sereine. Comme ces enfants du soleil éternel trouvaient l'air vif, ils s'enveloppèrent de feuilles et de mousses. De temps en temps, un voile de brume s'appesantissait, puis le soleil brillait à nouveau, très bas au-dessus de l'horizon. Tantôt ils dormaient, tantôt, s'allongeant

face à la mer, ils grignotaient nonchalamment des fruits en contemplant les icebergs qui passaient au large. Les quatre Bedons-Bedaines s'étaient construit une hutte rudimentaire mais celle-ci, un jour, s'écroula sur eux pendant leur sommeil. Dès lors, ils se résignèrent à dormir en plein air, roulés en boule sous des tas de feuilles, aussi près de leurs maîtres que ceux-ci le leur permettaient.

C'était bon d'être à nouveau heureux. Yattmur et Gren s'aimaient à loisir dans l'exubérance de la nature. Les énormes siliques qui se balançaient au bout de leurs longues tiges s'entrechoquaient bruyamment. Sur le sol, on surprenait parfois la fuite d'une plante qui était l'homologue végétal du lézard. Des papillons aux ailes en forme de cœur et dont l'énergie avait pour source un mécanisme de photosynthèse voletaient de-ci de-là. Têtue, la vie se perpétuait, ignorante de l'alternance du jour et de la nuit, dans l'indolence et la sérénité.

Les humains auraient été parfaitement satisfaits de ce mode d'existence s'il n'y avait eu la morille.

— Nous ne pouvons pas demeurer ici, dit-elle un jour à Gren. Vous êtes assez reposés. À présent, il faut reprendre la quête. Repartir à la recherche d'autres hommes pour établir notre royaume.

— C'est absurde ! Nous n'avons plus de bateau. Jamais nous ne pourrons quitter cette île. Peut-être y fait-il un peu froid, mais nous avons connu pire. Restons où nous sommes sans nous poser de problèmes.

*

Ce jour-là, nus tous les deux, Gren et Yattmur s'ébattaient à grand renfort d'éclaboussures dans les flaques qui s'étaient formées entre les gros blocs de pierres rectangulaires couronnant le sommet de l'îlot. Yattmur, balançant sa jambe gracieuse, entonna avec allégresse une chanson de sa tribu. La voix redoutable, cette voix qui, de plus en plus, lui semblait l'incarnation de quelque chose d'exécration, retentit dans la tête de Gren. Mais un cri de la jeune femme interrompit soudain la conversation télépathique : une sorte de main, pourvue de six

doigts boursouflés, s'était refermée sur sa chevelure. Son compagnon s'élança à la rescousse et n'eut aucune difficulté à la libérer de l'étreinte de la créature qui se trémoussait dans sa paume tandis qu'il l'examinait.

— C'est ridicule d'avoir crié, dit Yattmur. Ce n'est qu'une bestiole aquatique. Une pattoche, comme l'appellent les Bedons-Bedaines. Ils les ouvrent et les mangent. C'est coriace, mais pas mauvais.

Les doigts ridés, gris et bulbeux, étaient extrêmement froids. Très flexibles également. Gren lâcha la pseudo-main qui se perdit dans l'herbe rase.

— J'en ai déjà vu, poursuivit Yattmur. Elles s'enfouissent dans le sable.

Gren ne répondit pas.

— Tu as des soucis ?

— Non ! dit Gren d'une voix sans timbre.

Il se laissa tomber sur le sol lourdement, comme un vieillard. En dépit de son inquiétude, Yattmur fit taire ses craintes et repartit jouer dans les flaques. À partir de ce jour, elle remarqua que Gren la tenait à l'écart et était plus renfermé. Elle savait que c'était la faute de la morille.

Gren se réveilla. La morille, déjà, le harcelait :

— Tu te vautres dans la paresse. Il faut absolument faire quelque chose.

— Nous sommes heureux ici, répliqua le garçon avec entêtement. Et puis, je te l'ai déjà dit : comment veux-tu gagner la grande terre sans bateau ?

— Les bateaux ne sont pas le seul moyen de franchir les mers.

— Oh ! morille, cesse de te montrer habile avant que ton intelligence n'ait causé notre perte ! Laisse-nous en paix. Je te le répète : nous sommes heureux ici.

— Heureux ! Parlons-en ! Si tu pouvais, tu te ferais pousser des feuilles et des racines ! Tu n'as aucune idée de ce qu'est la vie, Gren. Crois-moi : des joies sublimes, des pouvoirs

extraordinaires t'attendent pour peu que tu acceptes que je t'aide à les saisir.

— Laisse-moi ! Je ne comprends rien à tes paroles.

Il voulut se ruer en avant comme s'il espérait échapper ainsi au champignon, mais celui-ci le cloua sur place, tandis que, bandant désespérément sa volonté, Gren s'appliquait à submerger le parasite sous les ondes de sa haine. En vain d'ailleurs, car la voix détestée vibra à nouveau :

— Puisque tu ne veux pas être mon associé, tant pis pour toi : tu seras mon esclave. Tout esprit de curiosité est mort en toi. Désormais, je donnerai les ordres et tu obéiras.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, hurla Gren.

Son cri réveilla Yattmur qui se redressa et le considéra en silence.

— Tu négliges une foule de choses, poursuivit la morille. Je ne peux voir que par l'entremise de tes sens, mais je prends la peine d'analyser, de chercher ce qui se cache derrière les apparences. Tu ne sais rien tirer des données que tu recueilles, alors que moi, je puis en tirer parti et ma méthode est celle qui ouvre la voie à la puissance. Tu vas de nouveau examiner ces lieux. Je veux que tu étudies les rochers que tu as escaladés avec tant d'insouciance.

— Laisse-moi, répéta Gren.

Cinglé par une douleur fulgurante, il se plia en deux. Yattmur lui prit la tête entre les mains.

— C'est le champignon magique, n'est-ce pas ?

L'air égaré, Gren acquiesça. Tels d'ardents feux follets, des pointes de feu lui fouillaient le plexus, lui cisaillaient le corps. Il ne pouvait plus faire un mouvement. Enfin, la torture s'apaisa.

— Il faut en passer par sa volonté, fit-il d'une voix rauque. La morille veut que nous explorions les rochers plus attentivement.

Il se leva, tremblant de tous ses membres. Yattmur posa avec tendresse sa main sur son bras.

— Après, on ira attraper des poissons dans les mares pour les manger avec des fruits, dit-elle en femme qu'elle était, prompte à devenir la consolatrice dont Gren avait besoin.

Il la regarda avec une humble gratitude.

Il y avait des éternités que les énormes pierres faisaient partie du paysage. Le lit du ruisseau qui dévalait de roche en roche, obstrué par la boue et les galets, disparaissait fréquemment sous l'amas des herbes et des roseaux. Tout près, poussait un bouquet de ces fleurs à hautes tiges que les humains avaient aperçues de l'iceberg et que Yattmur avait baptisées « échassières » sans deviner à quel point ce nom leur convenait. Leurs racines, semblables à de longs serpents pétrifiés, s'insinuaient dans les interstices des pierres.

— Il en pousse partout, maugréa la jeune fille. C'est bien gênant.

— Étrange, remarqua distraitement son compagnon. Les racines de chaque plant rejoignent la hampe voisine.

Devant lui, en effet, une racine bifurquait : l'un de ses embranchements s'enfonçait dans le sol tandis que l'autre se recourbait pour se fixer à d'autres tiges. À quelque distance du point d'intersection, les linéaments, après s'être enroulés derrière un bloc, s'inséraient à l'intérieur d'une brèche irrégulière entre deux roches.

— Entre dans cette fissure, ordonna la morille. Tu n'as rien à craindre.

Gren sentit à nouveau vibrer douloureusement ses nerfs et, agile comme un lézard, il se coula docilement dans la fissure. Tâtant prudemment le terrain, il constata que les deux rochers reposaient sur d'autres qui, eux-mêmes, étaient étayés par tout un empilement de blocs. À force d'acrobaties, il parvint à se glisser entre les surfaces fraîches et planes qui se faisaient face, tandis qu'une cascade de boue déclenchée par Yattmur ruisselait sur son dos. Quand il eut descendu en rampant la hauteur de cinq blocs, il atteignit le sol où Yattmur le rejoignit. On ne pouvait progresser qu'en se cassant en deux. Vers l'avant, l'obscurité paraissait un peu moins épaisse et le couple parvint à un endroit plus large.

— Ça sent le froid et le noir, gémit Yattmur. J'ai peur. Pourquoi ta morille nous a-t-elle fait venir ici ? Quel intérêt ce lieu peut-il présenter ?

— Elle est excitée, se contenta de répondre Gren, peu soucieux d'avouer que le champignon ne communiquait plus avec lui.

Peu à peu, leurs yeux s'habituaient à la nuit. Il y avait eu un effondrement partiel car le soleil dardait un étroit rayon dont la lueur révélait des monceaux de métal tordu. Un peu plus loin se dessinait comme une ouverture. La seule chose vivante en cet endroit était les racines reptiliennes des échassières.

Se conformant aux ordres de la morille, Gren se mit à gratter le sable exhumant de la sorte d'autres fragments de ferraille, d'autres pierres, d'autres briques. À force de creuser et de s'escrimer sur les rares déchets qu'il pouvait déplacer, il réussit à dégager, d'abord les morceaux de gouttières, puis un long ruban métallique aussi grand que lui. Une extrémité en était écrasée, mais la partie intacte portait une série de marques bizarres.

— De l'écriture ! parut haleter la morille. Un signe laissé par l'homme lorsqu'il dominait le monde, à une époque d'une incalculable ancienneté. Nous sommes sur sa piste. Jadis, il devait habiter ici. Gren, il faut voir s'il n'y a pas autre chose à trouver. Passe par cette ouverture.

— Non. Il fait noir...

— C'est un ordre. Obéis.

Des débris de verre scintillaient dans les ténèbres du boyau. Le bois pourri s'effritait sous la main tâtonnante de Gren et des plâtras dégringolaient sur lui. Au delà de l'orifice, il y avait une dénivellation et le garçon se laissa glisser le long d'une sorte de toboggan de moellons. Il atterrit au milieu d'une salle, non sans se couper aux éclats de verre. L'inquiétude arracha un cri à Yattmur qui était restée en arrière et auquel Gren répondit par un autre cri pour la rassurer, tout en se comprimant la poitrine afin de calmer les battements désordonnés de son cœur. Rien ne bougeait dans les ténèbres opaques qu'il scrutait avec anxiété. Le lourd silence des siècles, plus sinistre qu'un bruit, plus terrible que la peur, saturait l'atmosphère. La morille dut le cingler une nouvelle fois pour que Gren s'arrache à son immobilité.

Le plafond était à moitié écroulé et le local présentait un véritable labyrinthe de poutrelles et de briques. L'adolescent, que l'odeur de renfermé prenait à la gorge, était désorienté au milieu de ce chaos.

— Va jusqu'au coin, ordonna la morille. Il y a un objet carré.

À contrecœur, Gren parvint tant bien que mal à traverser la pièce. Finalement, il se trouva devant une sorte de caisse, trois fois plus haute que lui, et pourvue de trois cercles de métal en saillie, dont seul le plus bas était à sa portée. La morille lui apprit que c'étaient des poignées qu'il entreprit de manœuvrer selon ses instructions.

Ce que le champignon appelait un tiroir bâilla en grinçant d'une largeur de main, mais en dépit des efforts de Gren, refusa de s'ouvrir davantage. L'adolescent eut beau faire appel à toute son énergie, rien n'y fit. Mais les secousses qu'il imprimait à la caisse eurent quand même un résultat : quelque chose tomba en soulevant un nuage de poussière et que Gren évita de justesse en se jetant de côté.

— Tu n'as pas d'ennuis, Gren ? Qu'est-ce que tu fais ? Sors de là !

— Oui, Yattmur... J'arrive. Morille, nous ne pourrons jamais ouvrir ce coffre ridicule.

— Examine ce qui est tombé. Je tiens à savoir ce que c'est. Qui sait s'il ne s'agit pas d'une arme ? Ah ! si nous pouvions trouver quelque chose d'utile...

C'était oblong et mince. Effilé comme une silique de crématrice que l'on eût aplatie. La surface lisse n'avait pas le froid du métal.

— C'est un fourreau, déclara la morille.

Lorsqu'elle constata que Gren pouvait soulever l'objet avec une facilité relative, elle commença à s'énerver :

— Il faut ramener cela en haut. Tu es capable de le hisser. Alors, nous l'examinerons à la lumière pour voir ce qu'il y a dedans.

— Quelle aide en attends-tu donc ? Comment cela nous permettrait-il de gagner le continent ?

— Crois-tu que je m'attendais à trouver un bateau ? N'y a-t-il pas en toi la moindre étincelle de curiosité ? C'est un symbole de

puissance. Allez... Dépêche-toi ! Tu es aussi stupide qu'un Bedon-Bedaine.

Fouetté par l'insulte, Gren, jouant des pieds et des mains, rejoignit Yattmur qui l'attendait patiemment en grelottant dans la demi-obscurité de la première salle et tous deux remontèrent à la surface, tirant et poussant le fourreau.

— Cela fait plaisir de retrouver le soleil, murmura Gren en déplaçant le dernier bloc.

À l'instant où ils les virent émerger de la brume, leur corps zébré d'écorchures, les Bedons-Bedaines se précipitèrent allègrement vers eux. Laissant pendre leur langue hors de leur bouche en signe de satisfaction, ils entamèrent une bruyante ronde autour du couple, lui reprochant de s'être absenté si longtemps.

— De grâce, cruels et adorables seigneurs, tuez-nous avant de descendre encore au fond des entrailles de la terre ! Frappez-nous de vos couteaux avant de nous abandonner dans la terreur et l'inconnu !

— Vous êtes trop gras pour passer par cette brèche, répondit Gren d'un ton bourru. Si vous êtes si contents de nous revoir, allez donc nous chercher de quoi manger.

Après avoir lavé leurs égratignures dans le ruisseau, Yattmur et son compagnon revinrent près du fourreau que l'adolescent fit pivoter plusieurs fois. La symétrie de l'objet lui causait une impression de malaise que semblaient partager les Bedons-Bedaines.

— C'est une très mauvaise forme à toucher, gémit l'un d'eux en se dandinant sur une jambe. Il ne faut qu'un seul toucher, juste pour le jeter dans le monde humide qui éclabousse.

— Voilà un conseil plein de Sagesse, acquiesça Yattmur.

Mais la morille n'entrait pas dans ces considérations et, obéissant à ses ordres, Gren s'accroupit pour observer la chose sur toutes les coutures. Il frissonnait en sentant le champignon à l'affût, prêt à s'imbiber de chacune de ses sensations.

En haut de l'objet, il y avait une série de ces signes que le parasite appelait écriture. Selon la façon dont on les regardait, ils avaient cet aspect-ci : CONTRADICTEUR, ou celui-là : RUELICIVRLNOO. D'autres marques analogues, bien que plus

petites, les accompagnaient. Malgré les efforts de Gren, le fourreau ne s'ouvrait pas, voyant que rien ne se produisait, les Bedons-Bedaines se désintéressèrent du spectacle et se dispersèrent. N'eut été l'insistance de la morille, le jeune homme se serait vivement débarrassé de la mystérieuse trouvaille. Comme il passait les doigts sur les flancs de l'étui, le couvercle de celui-ci s'ouvrit brusquement. Déconcertés, Gren et Yattmur se dévisagèrent, puis leurs regards se fixèrent sur l'objet. Ce que le fourreau recelait avait la même consistance soyeuse que son enveloppe. Précautionneusement, Gren sortit le contenu et le posa par terre. Le geste suffit à faire jouer quelque ressort car la chose déplia soudain une paire d'ailes jaunes. À cette vue, les Bedons-Bedaines revinrent en hâte et firent le cercle.

— C'est comme un oiseau, souffla Gren. Cela a-t-il vraiment été fabriqué par des hommes semblables à nous ?

— C'est tellement doux, tellement... (Incapable de trouver de qualificatif approprié, Yattmur avança la main pour caresser la chose :) Nous l'appellerons Beauté.

Si le temps avait éraillé l'étui, la chose ailée avait conservé toute sa fraîcheur. Comme les doigts de Yattmur s'approchaient d'elle, une ouverture se fit soudain dans son flanc, ce qui provoqua la panique des quatre Bedons-Bedaines : ils se précipitèrent sans demander leur reste dans le plus proche fourré. Pourtant, les organes de l'oiseau jaune, faits de matériaux étranges, de plastique et de métal, étaient une vision merveilleuse. On distinguait de fins bobinages, une rangée de clés, des circuits d'amplification scintillants, tout un labyrinthe ingénieux et complexe. Piqués par la curiosité, les deux humains se penchèrent et leurs doigts émerveillés (ces doigts aux pouces opposables qui avaient permis à leurs ancêtres d'atteindre à de telles cimes) découvrirent le plaisir de manipuler les touches articulées. Les boutons de réglage ne demandaient qu'à fonctionner : il y eut un déclic et, avec un bruissement aussi doux qu'un murmure, Beauté s'éleva dans les airs et se mit à voleter en rond au-dessus de leurs têtes. Gren et Yattmur poussèrent un cri de surprise et, sous le coup de la stupéfaction, ils perdirent l'équilibre, brisant le coffret dans leur chute.

Indifférente à l'incident, Beauté continuait imperturbablement à planer dans le soleil qui la faisait étinceler. Quand elle eut atteint une certaine altitude, elle parla :

— Il faut sauver la démocratie dans le monde !

Sa voix, si elle n'était pas forte, était perçante.

— Oh ! elle parle ! murmura Yattmur qui ne pouvait détacher son regard des ailes de lumière.

Les Bedons-Bedaines étaient ivres d'excitation, mais quand Beauté passa au-dessus d'eux, ils se jetèrent au sol avec effroi.

— Qui a organisé la catastrophique grève des dockers de 31 ? demanda Beauté avec emphase. Ceux-là même qui sont prêts à vous passer aujourd'hui un anneau dans le nez ! Réfléchissez, mes amis, réfléchissez et votez S.R.H. ! Voter S.R.H., c'est voter Liberté !

— Que dit-elle, morille ? s'enquit Gren.

— Elle parle de gens avec des anneaux dans le nez, répondit le champignon qui n'était pas moins désorienté. C'était la coutume des hommes au temps de la civilisation. Écoute-la et tâche de t'instruire.

Beauté tournoya au-dessus d'une échassière en vrombissant, lâchait de temps en temps un slogan électoral. Les humains, persuadés qu'ils avaient trouvé un allié, étaient enthousiasmés. La tête levée, ils suivirent longtemps ses évolutions, tandis que les Bedons-Bedaines se tapaient sur le ventre pour exprimer leur contentement.

— Si on essayait de trouver un autre jeu ? proposa Yattmur.

— La morille ne veut pas, répondit Gren après un silence. Elle nous oblige à descendre dans le trou quand on ne le veut pas et nous l'interdit quand on en a envie. Je ne comprends pas.

— C'est que tu es stupide, gronda le champignon. Ce n'est pas ta Beauté qui nous conduira sur le continent. Il faut que je réfléchisse. Nous devons nous débrouiller par nos propres moyens. Je tiens à observer de près les échassières. Maintenant, reste tranquille et cesse de m'importuner.

Pendant une longue période, la morille rompit tout contact et Gren mit l'occasion à profit pour se nettoyer dans les flaques en compagnie de Yattmur afin de faire disparaître les traces de son expédition souterraine, tandis que les Bedons-Bedaines se

prélassaient à l'entour, fascinés par les évolutions de l'infatigable Beauté qui, de temps à autre, émettait une exclamation : « Oui au S.R.H. ! » ou : « Vive la semaine de deux jours ! »

Intrigué par les derniers propos de la morille, Gren prêta une plus grande attention aux échassières. En dépit de leurs énormes racines, les fleurs qu'elles portaient étaient rudimentaires. Leurs corolles braquées vers le soleil comptaient cinq pétales de couleurs vives et de structure simple, surmontant une cosse démesurée, une sorte de calice hexagonal dont chaque face était pourvue de protubérances gluantes qui, avec leurs bords effrangés, ressemblaient à des anémones de mer. Le mécanisme de fécondation de ces végétaux était véritablement extraordinaire. Yattmur remarqua une abeille arboricole qui, après s'être posée sur une des fleurs, avait entrepris de grimper le long de son pistil. La plante réagit avec violence : il y eut un claquement sec et une sorte de ressort se détendit, catapultant le calice vers le ciel. Interdits, les deux humains se jetèrent derrière un buisson d'où ils suivirent attentivement la suite du phénomène. Le calice s'élevait plus lentement. Réchauffé par le soleil, il se desséchait, se raidissait. Finalement, ce ne fut plus qu'une longue hampe rigide au sommet de laquelle se balançait la silique hexagonale.

— Les statistiques prouvent que vous êtes plus heureux que vos patrons, s'écria Beauté en tournoyant autour de la nouvelle tige. Rappelez-vous ce qui est arrivé au syndicat des transporteurs interplanétaires de Bombay ! Défendez vos droits pendant que vous en jouissez encore !

À quelque distance, une autre échassière jaillit à son tour dans les airs.

— Rentrons, dit Gren.

La morille reprit immédiatement possession de lui. Il vacilla et s'écroula, le corps tordu de douleur. Yattmur se précipita et soutint son compagnon par les épaules.

— Oh ! Gren ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Je... Je... Je...

Gren était incapable de prononcer un mot. Ses lèvres, son visage viraient au bleu, ses membres étaient rigides. La morille le punissait.

— J'ai été trop douce, dit-elle. Tu n'es qu'un légume ! Je t'ai averti. Désormais, je serai plus exigeante et toi, tu seras plus docile. Je ne te demande pas de penser – cela, c'est mon affaire – mais tu peux au moins observer. Nous sommes au bord d'une découverte capitale, imbécile que tu es ! Ce n'est pas le moment de négliger ces plantes. Qu'envisages-tu donc ? De pourrir sur ce rocher ? Tu vas rester ici et regarder. Sinon, voilà ce qui t'attend.

Sous l'assaut des crampes qui le tenaillaient, Gren roula sur lui-même, enfouissant son visage dans l'herbe et dans la boue.

— C'est le champignon magique, s'exclama Yattmur dans un sanglot, en considérant avec aversion l'espèce de croûte luisante qui s'enroulait autour du cou de son compagnon. Gren, mon amour, allons-nous-en ! Le brouillard tombe, viens !

Gren fit non de la tête. Son corps lui appartenait de nouveau, pour le moment en tout cas. La souffrance s'apaisait, il n'y avait plus en lui qu'une grande faiblesse qui lui plombait les membres.

— La morille veut que je reste là, murmura-t-il avec épuisement. Toi, retourne auprès des Bedons.

Yattmur se mit sur ses pieds. Désespérée de son impuissance, elle se tordait les poings de rage.

— Je reviendrai bientôt, Gren ! (Il fallait s'occuper des Bedons-Bedaines : leur stupidité était telle que, livrés à eux-mêmes, ils auraient fort bien pu ne pas avoir l'idée de se nourrir !) Ô esprit du Soleil, murmura-t-elle en s'éloignant, faites fuir ce champignon cruel et perfide avant qu'il ne tue celui que j'aime !

Hélas, les esprits du Soleil semblaient singulièrement peu efficaces ! Au large, le vent se levait, glacial, chassant devant lui une nappe de brouillard qui obscurcissait le jour. Un iceberg passa, non loin, et ses grincements résonnèrent longtemps après que la grisaille l'eut englouti. Dissimulé derrière les fourrés, Gren contemplait le décor. Très haut, estompée dans la brume de plus en plus dense. Beauté continuait de planer. Une

troisième échassière se détendit bruyamment mais, maintenant que le soleil faisait défaut, c'était avec plus de lenteur qu'elle se déployait. Gren ne distinguait plus la ligne du continent. Un papillon passa devant lui pour s'évanouir dans l'air fuligineux. L'adolescent était seul sur un récif ignoré, perdu dans un univers obscur et lourd d'humidité, seul, retranché de ceux de sa race en vertu du bon plaisir de la morille. Il fut un temps où le champignon faisait miroiter devant lui des rêves de conquête, le remplissait d'une exaltante espérance : aujourd'hui, Gren n'avait plus que dégoût pour le parasite. Mais il ne connaissait aucun moyen de s'en débarrasser.

La morille rompit brusquement le silence :

— En voilà une autre.

Une quatrième échassière avait jailli au-dessus des rochers. Sa silique ventrue qui se balançait à quelque distance du sol comme une tête privée de corps, se détachait sur le fond gris sale du brouillard. Ployant sous le vent, elle vint heurter un végétal voisin et les protubérances des deux plantes, semblables à des anémones de mer, s'imbriquèrent étroitement. Leurs cosses demeurèrent fixées l'une sur l'autre, oscillant doucement en haut de leurs longues pattes.

— Tiens ! fit la morille. Continue d'observer, homme. Ce ne sont pas des plantes autonomes, mais une seule plante à racines communes, formée de six éléments. Tu vas voir : les deux dernières fleurs ne vont pas tarder à être fécondées.

L'excitation du champignon gagna le garçon qui, du coup, oublia un peu le froid des pierres. L'attente s'éternisait. Brusquement, Yattmur fut à ses côtés. Sans prononcer un mot, elle s'allongea près de lui sur une natte fabriquée par les Bedons-Bedaines.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle finalement.

— Attends.

À peine eut-il jeté ce mot que la dernière silique fut pollinisée et s'élança vers ses sœurs. Il y eut une bouffée de vent et, presque sans bruit, les six calices s'amalgamèrent en un bloc compact.

— On peut s'en aller maintenant ? s'enquit Yattmur.

Gren grelottait.

— Qu'elle t'apporte à manger, ordonna la morille. Ce n'est pas le moment de s'éloigner.

— Tu ne vas pas quand même rester ici la vie entière ! fit Yattmur avec impatience quand son compagnon lui eut transmis l'ordre du champignon.

Gren eut un geste d'impuissance : il ne savait pas. La rage au cœur, la jeune fille se perdit dans le brouillard. Elle resta longtemps absente et, à son retour, elle put constater que la plante avait atteint le stade suivant de son évolution.

Le brouillard s'était légèrement dissipé et les rayons du soleil posaient des reflets couleur de bronze sur l'épicarpe de l'échassière. Comme si ce maigre apport de chaleur la stimulait, une de ses six tiges bougea, s'arracha à ses racines et devint une patte. L'une après l'autre, chacune en fit autant. Quand la dernière se fut libérée, le végétal pivota sur lui-même et s'ébranla : lentement, mais résolument, il se mit à descendre vers la grève.

— Suis-la, ordonna la morille.

Gren se leva et s'avança dans le sillage de la plante. Il était aussi raide qu'elle. Yattmur marchait à ses côtés et la machine volante accompagnait l'étrange cortège. À cette vue, les Bedons-Bedaines terrorisés se ruèrent vers les fourrés. L'échassière suivit la piste. Arrivée sur la plage, elle ne s'arrêta pas : elle entra dans la mer. Bientôt, seule sa partie supérieure fut visible. Puis le brouillard l'avala. Après quelques slogans de Beauté hurlés à tue-tête, le silence retomba.

— Tu as vu ? s'exclama la morille. (Sa voix télépathique résonnait si fort dans le crâne de Gren que l'adolescent se prit le front entre les mains :) Tu as vu ? Voilà notre moyen d'évasion ! Les échassières poussent ici où elles ont toute la place qui leur faut. Quand elles sont entièrement développées, elles retournent vers le continent pour y semer leurs graines. Puisqu'elles sont capables de gagner la terre ferme, pourquoi ne nous y conduiraient-elles pas ?

L'échassier fléchit sur ses articulations. Lentement, comme si le rhumatisme raidissait ses cuisses, longiformes, elle remua

ses six pattes, marquant un temps d'arrêt entre chaque mouvement.

Gren avait eu bien du mal à convaincre les Bedons-Bedaines pour qui le passé et l'avenir étaient des notions dépourvues de sens. En vérité, ils paraissaient confondre l'un et l'autre : se rappelant que le premier avait été rempli de mésaventures, ils se « rappelaient » du même coup que le second serait tout aussi néfaste. Pour eux, l'île était le présent, c'est-à-dire quelque chose qu'il fallait se garder de troquer contre d'imaginaires félicités.

— Nous ne pouvons pas demeurer ici, leur expliqua Gren. La nourriture va probablement finir par manquer.

— Nous t'obéirons joyeusement, Grand Berger, répondirent-ils en courbant le dos. Si toute la nourriture disparaît, nous partirons avec toi vers le monde humide sur une plante-échasse. Mais pour le moment, nous mangeons à pleines dents. Nous partirons quand il n'y aura plus de manger.

— Il sera trop tard. C'est maintenant qu'il faut profiter de la migration des échassières.

Ces paroles avaient déclenché un nouveau torrent de lamentations et, dans leur désespoir, les Bedons-Bedaines s'assénaient de gigantesques claques sur les fesses.

— Nous n'avons encore jamais vu les plantes-échasses se promener. Où étaient-elles, si nous ne les avons jamais vues ? Ô bergers terribles ! Ô sans-queue, ne partez pas ! Nous ne voulons même pas voir les échassières marcher.

Gren avait bientôt renoncé à discuter. Aux premiers moulinets de son bâton, les protestataires se rendirent à ses raisons et il les conduisit, renâclant et reniflant, jusqu'à un groupe de six fleurs qui poussaient au bord d'une petite falaise dominant la mer et dont les bourgeons s'étaient ouverts depuis peu.

Obéissant aux directives de la morille, les humains avaient rassemblé quelques provisions. Leurs vivres, emballés dans des feuilles, avaient été fixés aux calices à l'aide de lianes. Tout était prêt pour le départ.

Le couple avait obligé les Bedons-Bedaines à prendre place chacun dans une cosse en leur recommandant de se

cramponner fermement. Alors, Gren avait secoué tour à tour les pistils, déclenchant une avalanche de pollen et les siliques aussitôt fécondées s'étaient l'une après l'autre élevées dans les airs avec leurs passagers. Il y avait eu un incident avec la quatrième échassière. Elle se recourbait au-dessus du vide et, du fait de sa surcharge imprévue, elle avait pris une position oblique lors de son élongation. On aurait dit une autruche au cou brisé et le malheureux Bedon qu'elle abritait appelait à l'aide d'une voix angoissée. Mais il n'y avait rien eu à faire : il avait lâché prise et il était tombé dans la mer avec les provisions, tel une sorte d'Icare caricatural. Il avait été aussitôt entraîné par le courant. Débarrassée de son excédent de bagages, la plante s'était redressée et amalgamée aux trois autres.

— À nous, murmura Gren.

Il poussa vers les deux dernières fleurs Yattmur qui contemplait fixement l'océan. Mais, sans colère, la jeune fille s'arracha à son étreinte.

— Faudra-t-il que je te caresse les côtes comme si tu n'étais qu'un Bedon-Bedaine ?

Elle ne sourit pas : Gren avait toujours son gourdin à la main. Quand elle vit qu'il le serrait plus fortement, elle capitula et se hissa jusqu'au gros calice vert. S'accrochant aux nervures qui garnissaient la cosse, les deux humains secouèrent le pistil de leur fleur et, un instant plus tard, ils étaient projetés en l'air, tandis que Beauté, tournoyant autour d'eux, les exhortait à ne pas se laisser déposséder des droits acquis...

Yattmur, terrorisée, chut la tête en avant parmi les étamines recouvertes de pollen dont le parfum entêtant était presque irrespirable. Mais elle était incapable de bouger. Le vertige s'empara d'elle.

Une main lui frôla timidement l'épaule :

— Si la peur te donne faim, ne mange pas la fleur à la mauvaise odeur, mange le bon poisson sans jambe que nous avons pris dans les flaques.

Yattmur parvint à lever les yeux vers le Bedon-Bedaine qui lui parlait. La bouche de la créature replète était agitée d'un tremblement nerveux, ses gros yeux étaient pleins de douceur et

sa toison, couverte de pollen, ridiculement pâle. Il n'avait pas une once de dignité ; d'une main il se grattait et, de l'autre, il lui présentait un poisson.

Yattmur éclata en sanglots.

Consterné, le Bedon-Bedaine s'approcha d'elle autant qu'il le put et lui entoura les épaules de son bras poilu.

— Le poisson ne fait pas mal. Il ne faut pas verser de larmes mouillées pour le poisson.

— Ce n'est pas cela... Mais nous vous avons causé tellement de souffrances...

— Pauvres hommes-bedaines ! Tous, nous sommes perdus complètement, se lamenta son interlocuteur dont les deux congénères reprirent en chœur la mélodie funèbre. C'est vrai. Vous nous avez fait cruellement beaucoup de mal.

Ces plaintes déchirantes attirèrent l'attention de Gren qui surveillait le sol avec angoisse dans l'attente du moment où la plante s'arracherait à ses racines. Son gourdin s'abattit à grand bruit sur le dos du Bedon-Bedaine qui s'efforçait de réconforter Yattmur. Le malheureux s'écarta vivement en poussant un hurlement que reprirent ses compagnons.

— Ne la touchez pas, ignobles créatures, hurla sauvagement Gren en se redressant sur les genoux. Si vous recommencez, je vous précipite sur les rochers.

Yattmur le regarda en silence avec un rictus qui lui découvrait les dents. Sans un mot. Personne ne parla plus avant que l'échassière ne se fût ébranlée.

*

Gren perçut l'excitation et le sentiment de triomphe qui émanait de la morille quand le végétal accomplit son premier pas. Les six longues pattes avancèrent à tour de rôle ; la plante s'arrêta, cherchant son équilibre, repartit, marqua encore un temps d'arrêt avant de se remettre en marche avec, cette fois, plus d'assurance. Lentement, elle s'éloigna de la falaise, traversa l'îlot dans toute sa largeur pour atteindre l'endroit de la plage où ses semblables s'étaient rendues avant elle. Là, le courant était

moins fort. Sans hésiter, elle pénétra dans la mer et, bientôt, ses jambes furent presque entièrement immergées.

— C'est merveilleux ! s'exclama Gren. Enfin, nous pouvons fuir cet horrible récif !

— Nous n'y étions pas si malheureux, rétorqua Yattmur. Il n'y avait pas d'ennemis. Toi-même, tu disais que tu souhaitais y rester.

— Il n'était pas possible de s'y éterniser, répondit dédaigneusement Gren en reprenant l'argument qu'il avait déjà opposé aux Bedons-Bedaines.

— C'est un beau parleur, ton champignon magique. Son seul but, c'est de se servir des choses : des Bedons-Bedaines, de toi, de moi, des échassières. Mais ce n'est pas pour lui qu'elles poussent, c'est pour elles, Gren. C'est pour elles, pas pour nous, qu'elles vont vers le continent. Nous sommes très fiers parce que celle-ci nous transporte. Mais avons-nous raison de nous vanter de notre intelligence ? Les pauvres Bedons, eux aussi, se croient très intelligents. Suppose que nous ayons commis une sottise ?

C'était la première fois que Yattmur tenait un pareil langage. Gren la dévisagea, ne sachant que répondre. Puis la colère s'empara de lui :

— Tu me détestes, n'est-ce pas ? Sinon, tu ne parlerais pas de cette façon. Est-ce que je t'ai fait du mal ? Est-ce que je ne te protège pas ? Est-ce que je ne t'aime pas ? Nous savons pertinemment que les Bedons-Bedaines sont des imbéciles. Nous, nous sommes différents : aussi, nous ne pouvons pas être stupides. Tu me fais de la peine, Yattmur.

La jeune fille, sans même relever l'incohérence de ces propos, poursuivit d'une voix morne comme si elle n'avait rien entendu :

— Cette plante nous véhicule, soit. Mais, où nous mène-t-elle ? Nous l'ignorons. Nous confondons ses désirs et les nôtres.

— Où veux-tu donc qu'elle nous mène, sinon sur le continent ?

— Vraiment ? Tu devrais regarder autour de toi.

Il suivit le geste de sa main. La terre était visible au loin, mais l'échassière qui avait commencé par mettre le cap sur elle

remontait à présent un courant parallèle à la côte. La rage au cœur, Gren dut se rendre à l'évidence car aucun doute n'était possible : il fallait abandonner l'espoir que la plante les conduirait jusqu'au continent.

— Tu es contente ? siffla-t-il.

Yattmur ne répondit pas. Elle se pencha et plongea la main dans l'eau pour l'en retirer en hâte : contrairement au courant qui, quelque temps auparavant, leur avait permis d'atteindre le récif, celui que l'échassière était en train de remonter était froid. Et ce froid atteignait la jeune fille au cœur.

Les icebergs dérivaien à l'entour. L'échassière poursuivait sa course imperturbable d'une allure uniforme. Elle n'était pas seule de son espèce. D'autres végétaux, venus d'autres îles, lui faisaient cortège. Il était clair que l'heure était venue pour les plantes d'émigrer vers la pépinière ignorée, berceau de leur race. De temps à autre, un iceberg en heurtait une, la brisait, mais l'incident n'avait pas la moindre influence sur la progression de l'étrange caravane. Des pattoches, semblables à celles qui avaient élu domicile sur le récif, grimpaient sur l'esquif improvisé des humains. Leurs mains tuméres et grises sortaient de l'eau, tâtonnantes, en quête d'un peu de chaleur et se hissaient furtivement de nodosité en nodosité. Gren se débarrassa avec dégoût d'une de ces créatures qui rampait le long de son épaule.

Dès qu'il s'était aperçu que le voyage serait plus long que prévu, le garçon avait rationné la nourriture et les trois malheureux Pêcheurs étaient tombés dans une sorte de léthargie. Le froid n'arrangeait pas les choses. Le soleil semblait sur le point de sombrer dans l'océan et un vent cinglant soufflait presque sans interruption. Du ciel d'encre, soudain, tombèrent des grêlons qui faillirent leur arracher la peau et contre lesquels ils ne pouvaient se protéger. Si dépourvu d'imagination qu'il fût, le voyageur ne pouvait échapper à l'impression qu'il glissait droit vers le néant, impression rendue plus vive encore par les bancs de brume de plus en plus nombreux qu'ils traversaient. Et quand le brouillard se levait, on voyait, spectacle bien propre à susciter l'effroi, l'horizon barré d'une ligne sombre et immobile.

Enfin, la trajectoire de l'échassière parut s'infléchir. L'excitation des Bedons-Bedaines, retrouvant subitement leur goût du caquetage, réveilla Gren et Yattmur qui dormaient, recroquevillés au fond de leur calice.

— L'eau mouillée du monde humide ruisselle sur les jambes des pauvres Bedons-Bedaines et les pauvres Bedons-Bedaines ont froid. Nous poussons des grands cris de joie car nous allons mourir dans le sec. Rien n'est plus beau pour un Bedon-Bedaine que le sec et chaud, et le monde sec et chaud vient à notre rencontre.

Gren ouvrit les yeux en maugréant, curieux cependant de connaître le motif de tant d'animation.

C'était vrai : les pattes de l'échassière étaient à nouveau visibles. Le végétal avait quitté le courant, et, de sa démarche toujours aussi régulière, il s'acheminait vers la côte recouverte d'une forêt touffue.

— Nous sommes sauvés, Yattmur ! Enfin, nous allons aborder !

C'étaient les premiers mots qu'il adressait depuis longtemps à sa compagne.

Yattmur se leva. Les Bedons-Bedaines l'imitèrent et, communiant pour une fois dans la même joie, les cinq voyageurs s'étreignirent.

— Rappelez-vous ce qui est arrivé en 45 à la Ligue de défense des sourds ! s'égosillait Beauté en tournoyant au-dessus d'eux. Affirmez vos droits ! N'écoutez pas ce que vous dit l'autre camp : ce ne sont que mensonges et propagande. Refusez de vous laisser écraser entre la bureaucratie de Delhi et les intrigues communistes. À bas le travail noir !

— On va bientôt être secs, se réjouirent les Bedons-Bedaines.

— Dès que nous aurons touché terre, nous ferons un feu, leur promit Gren.

Yattmur était ravie de voir son ami dans de plus heureuses dispositions d'esprit, mais un doute, soudain, la tenailla :

— Comment ferons-nous pour redescendre ?

Le regard que lui lança Gren fit de nouveau bouillonner la colère en elle, la colère de voir déjà rompue cette trêve précaire.

Comme le garçon ne répondait pas immédiatement, elle comprit qu'il conférait avec la morille. Enfin, il se décida à parler :

— L'échassière ira à la recherche d'un endroit où déposer ses graines. Alors, elle se couchera et il sera facile de sauter. Ne t'inquiète de rien. C'est moi qui commande.

Elle ne comprenait pas pourquoi il employait un ton si hargneux.

— Tu ne commandes rien, Gren. La plante ira où elle voudra, sans que nous ne puissions rien faire. C'est bien cela qui m'inquiète.

— C'est ta bêtise qui te fait t'inquiéter !

Ces mots blessèrent Yattmur, mais elle était décidée à s'accrocher à la moindre consolation.

— Cela ira mieux pour tout le monde quand nous serons sur la terre ferme. Peut-être seras-tu alors moins méchant.

Comme ils scrutaient le rivage (un rivage dont le moins qu'on pût dire était qu'il n'avait rien d'hospitalier), de la forêt surgirent deux grands oiseaux noirs qui, les ailes largement déployées, prirent rapidement de l'altitude. Après avoir tracé quelques cercles dans l'air, ils se dirigèrent d'un vol lourd vers l'échassière.

— Couchez-vous ! ordonna Gren en dégainant.

— Boycottez les produits frelatés ! s'exclama Beauté. Opposez-vous au travail noir. Soutenez le programme antitripartite d'imbroglia.

L'échassière pataugeait à présent dans les basses eaux. Avec un vacarme assourdissant, les ailes charbonneuses frôlèrent la tête des humains, tandis qu'un fumet nauséabond remplissait l'air. En un éclair, les puissantes serres des ténébreux rapaces se refermèrent sur Beauté. Avant que ses ravisseurs l'eussent entraînée dans la profondeur du feuillage, un dernier appel retentit :

— Luttons aujourd'hui pour préserver demain ! Sauvons la démocratie !

L'échassière prit pied sur la grève, ses longues jambes grêles ruisselant d'eau. Quatre ou cinq de ses pareilles accostaient un peu plus loin. Leur vivacité, leur apparente détermination (une

détermination quasi humaine) tranchaient sur le décor désolé. Ici, Gren et Yattmur ne sentaient pas la sourde palpitation de la vie qui animait les lieux où ils avaient autrefois vécu. Ce n'était plus que le fantôme de la serre luxuriante qui avait été leur monde quotidien. Le soleil, très bas au-dessus de l'horizon, était comme un œil sanglant sur une plaque de marbre. Une lueur crépusculaire baignait le paysage. Le ciel était obscur et la mer elle-même semblait morte. Pas une algue ne montait la garde devant la plage, pas un poisson ne frétilait dans le creux des rochers.

Le calme de l'océan qui frémissait à peine (les échassières avaient choisi la saison où il n'y avait pas de tempête pour effectuer leur migration) ne faisait que rendre l'ambiance plus lugubre encore.

Le même calme régnait sur la terre. Certes, il y avait la forêt, mais, engourdie par l'ombre et par le froid, rongée par l'éternelle grisaille, elle ne vivait qu'à demi. Comme ils approchaient des troncs chétifs, les humains constatèrent que les feuilles étaient piquetées de moisissure. Une tache d'un jaune vif leur attira soudain l'œil et une voix s'éleva :

— Votez S.R.H., c'est voter pour la démocratie !

Tel un jouet brisé, la machine à porter la contradiction gisait parmi les branchages, là même où les deux oiseaux l'avaient abandonnée. Seule une de ses ailes demeurerait visible. Elle continuait de proclamer ses slogans d'une voix de plus en plus lointaine à mesure que les voyageurs s'enfonçaient vers l'intérieur.

— Quand allons-nous nous arrêter ? murmura Yattmur.

Gren ne répondit pas. Elle ne s'attendait d'ailleurs pas qu'il lui répondît. Il ne daigna même pas l'honorer d'un regard. Elle serra les poings à se faire rentrer les ongles dans la chair pour se maîtriser, sachant bien qu'il n'était pas responsable.

Les échassières avançaient avec prudence. Dominant la forêt de toute leur taille, elles écrasaient à chaque pas les feuilles crissantes, tournant délibérément le dos au soleil à demi dissimulé par l'écran de verdure moisie. Brusquement, un sombre essaim de plantoiselles prit son essor et, dans un grand tumulte d'ailes battantes, piqua vers l'astre du jour sans que la

trajectoire des végétaux en marche vers la frontière du monde éclairé déviât d'un pouce.

En dépit de leur crainte qui se faisait de plus en plus lancinante, les humains durent se résoudre à entamer une partie de leurs provisions. Le repas terminé, ils s'installèrent de leur mieux au fond de leurs calices pour prendre quelque repos. Gren boudait toujours.

En se réveillant (et c'était bien à contrecœur qu'ils se réveillèrent, car reprendre conscience, c'était retrouver le froid), ils durent constater que la situation s'était encore aggravée. Leur monture traversait une sorte de cuvette noyée d'ombre. Seul un rayon de soleil s'attardait encore sur le corps de la plante. La forêt continuait de se dérouler au-dessous d'eux mais, déformée, elle faisait penser à une créature soudain frappée de cécité qui, terrorisée, vacille en lançant ses bras en avant. Ici et là, on pouvait voir une feuille se balancer mais les rameaux, distordus de façon grotesque, étaient à présent presque entièrement dénudés. On aurait dit que le banian géant qui recouvrait toute la terre refusait de croître en ces lieux. Les Bedons-Bedaines, le regard fixe, frissonnaient d'angoisse.

— Voici la gueule de la nuit éternelle, gémissaient-ils. Pourquoi n'avons-nous pas eu le triste bonheur de mourir il y a bien, bien longtemps, quand nous étions tous ensemble.

— Vous, vous allez vous tenir tranquilles ! s'écria Gren en s'emparant de son gourdin.

Les parois de la vallée renvoyèrent les échos caverneux et brouillés de sa voix.

— Ô sans-queue, vous auriez dû avoir la miséricorde de nous tuer alors. Ici commence le monde noir qui va refermer sa mâchoire sur nous. Hélas ! Où est le soleil ? Quelle misère que la nôtre !

Gren était impuissant à mettre fin à ces lamentations. Les ténèbres s'amoncelaient autour d'eux. En face, il y avait une petite éminence dont le sommet, auréolé d'un ultime rayon de soleil, rendait plus écrasant encore le poids de la nuit. L'échassière commença d'escalader la butte. D'autres plantes se hâtaient dans la vallée.

L'ascension était ardue mais leur monture végétale n'interrompait pas sa course. La forêt s'était coulée dans la gorge obscure, luttant pour lancer une ultime vague de verdure jusqu'à la dernière bande de sol éclairée.

— Crois-tu qu'elle s'arrêtera au sommet ? demanda Yattmur.

— Que veux-tu que j'en sache ?

— Et ta morille ?

— Elle n'en sait rien, elle non plus. Laisse-moi en paix ! On verra bien ce qui se passera.

Pris entre la peur et l'espoir, les Bedons-Bedaines eux-mêmes, les yeux écarquillés sur le décor fantastique, retombèrent dans un silence apathique.

L'échassière montait toujours. Ses articulations grinçaient et rien n'indiquait qu'elle songeât à faire halte. À longues foulées impassibles, elle se frayait sa route, écrasant le feuillage à chaque pas et bientôt aucun doute ne fut possible : le dernier bastion de la lumière et de la chaleur n'était pas le but de sa course. À présent, elle avait atteint le faîte de l'éminence : pourtant, elle poursuivait sa progression avec cet automatisme végétal que les humains avaient fini par prendre en aversion.

— Je vais sauter ! s'exclama Gren en se mettant debout.

En voyant la lueur de folie qui dansait dans ses prunelles, Yattmur se demanda qui parlait, lui ou la morille. Elle emprisonna les jambes de son ami entre ses bras serrés.

— Mais tu vas te tuer ! hurla-t-elle.

Gren brandit son gourdin, mais il s'immobilisa brusquement. Sans une pause, l'échassière commençait à dévaler le long du flanc obscur de la colline.

Les humains eurent une dernière vision du soleil. Un instant encore, ils purent apercevoir la bande d'or tranchant sur la grisaille de la forêt obscure. Puis tout s'effaça derrière l'épaule de la colline : ils glissèrent dans le royaume de la nuit. Alors ils poussèrent un même cri dont l'écho se perdit dans l'espace invisible qui les entourait.

Pour Yattmur, il n'y avait qu'une certitude : ils étaient entrés dans le pays de la mort. Assommée par cette révélation, la jeune femme enfouit son visage dans le pelage soyeux du Bedon-Bedaine le plus proche. La voix de Gren retentit à ses oreilles.

On aurait dit qu'elle venait de très loin et les mots étaient à peu près inintelligibles. Yattmur n'essaya d'ailleurs pas d'en déchiffrer le sens avant que le balancement régulier de la plante l'eût enfin persuadée que le contact n'était pas totalement rompu entre elle et le monde environnant.

— Je ne comprends pas ce que tu dis, murmura-t-elle.

La voix s'interrompit. Puis Gren répéta ses explications. Des lambeaux de phrases informes s'échappaient de sa bouche :

— Le monde est fixe. Un de ses hémisphères est perpétuellement ensoleillé... pas de révolutions axiales grâce à quoi... sommes sur la face nocturne... traversé le terminateur... ligne au delà de laquelle les arbres ne peuvent pas pousser...

— Gren, Gren ! Arrête !

Ces propos étaient si décousus qu'elle était incapable de leur prêter attention. Ses dents s'entrechoquaient. Lorsque Gren se fut tu, elle comprit que, en réalité, c'était la morille qui avait parlé. Alors, elle tendit le bras pour étreindre son ami et se décida à ouvrir les yeux afin de voir son visage.

Elle le devina plutôt qu'elle ne le vit, spectral et qui flottait parmi les ombres. Mais cette vision la réconforta cependant quelque peu. Gren la prit par les épaules, leurs joues se touchèrent et ce contact rendit à la jeune fille assez de courage pour la décider à jeter un coup d'œil furtif autour d'elle.

Dans sa terreur elle avait imaginé un néant absolu, elle s'était figuré qu'ils étaient peut-être tombés dans une sorte d'océan cosmique abondant aux rivages mythiques du Ciel. La réalité était à la fois moins impressionnante et plus désagréable. Juste au-dessus de leurs têtes s'attardait comme un souvenir du soleil, mais le ciel était plus ténébreux qu'il ne l'avait jamais été. Intriguée par un bruit mou qui accompagnait leur course, Yattmur abaissa son regard : ce fut pour se rendre compte que l'échassière avançait au milieu d'une couche de vermisseaux frétilants qui se précipitaient sur ses pattes. Le végétal devait se mouvoir avec la plus grande prudence pour conserver son équilibre au milieu de ce furieux bouillonnement reptilien. Certains de ces vers étaient si grands qu'ils atteignaient presque les calices où étaient blottis les humains qui, le temps d'un éclair, pouvaient alors apercevoir le jaillissement d'une tête

terminée par un organe en forme de bol. Une bouche, des yeux, un appareil destiné à capter le peu de chaleur qu'il y avait ? Yattmur aurait été bien en peine de le dire mais le gémissement d'horreur qu'elle poussa fit sortir Gren de son état de transe. Ce fut presque avec satisfaction qu'il se mit à décapiter les assaillants à mesure qu'ils surgissaient des ténèbres car, s'ils lui inspiraient de l'horreur, cette horreur-là, il était capable de la comprendre et de l'affronter.

L'échassière qui avançait à leur gauche paraissait en difficulté. Bien qu'ils ne pussent la distinguer que très vaguement, ils se rendaient compte que la nappe grouillante où elle enfonçait était plus épaisse. Elle s'était immobilisée au milieu du tourbillon tentaculaire qui l'assiégeait et sa silhouette qui se découpait contre une tache de lumière venue de l'autre côté de la colline vacilla soudain. La plante, silencieusement, tomba. Pour elle, le voyage était terminé.

Indifférente à ce drame, celle où les humains avaient trouvé refuge continuait de dévaler la pente. Les vers, peu à peu, se raréfièrent. Enracinés, ils ne pouvaient se lancer à la poursuite de la proie et plus celle-ci prenait du champ, plus ils se révélaient chétifs et isolés. Bientôt, ils ne formèrent plus, ici et là, que de petits buissons que le végétal évitait sans peine.

Un peu rassurés, Gren et Yattmur prêtèrent plus d'attention au décor. Le sol était recouvert de rochers et de pierres. Sans doute était-ce là l'explication de la disparition des vers. Jadis, un fleuve avait charrié ces détritiques, dont le lit marquait le fond de la vallée. Une fois celui-ci franchi, le sol, à nouveau, s'éleva. Mais il ne portait plus à présent la moindre trace de végétation.

— Laissez-nous mourir, gémirent les Bedons-Bedaines. C'est trop affreux d'être vivants dans le pays de la mort. Ô Grand Berger ! Fais-nous la grâce de tourner contre nous ton petit couteau cruel. Vite, égorge les hommes-bedaines pour leur faire quitter le pays de la mort. Oh ! le froid nous brûle !

Après avoir supporté quelque temps ce chœur de lamentations, Gren brandit son gourdin. Mais Yattmur lui saisit le poignet :

— N'ont-ils pas le droit de se plaindre, Gren ? Je me sentirais plutôt encline à faire comme eux. À quoi bon les frapper ? Ne

sommes-nous point condamnés à mourir, eux et nous ? Nous sommes au delà du monde. Seule la mort est capable de vivre ici.

— N'oublie pas que les échassières sont libres, elles, si nous ne le sommes pas. Penses-tu qu'elles courent vers la mort ? Tu es en train de devenir une Bedon-Bedaine, femme.

— C'est de consolation que j'ai besoin, pas de reproches, dit Yattmur après un silence.

Gren ne répondit rien.

L'échassière escaladait toujours la pente à grandes enjambées régulières. Bercée par les plaintes funèbres des Bedons-Bedaines, Yattmur finit par s'assoupir. Quand la morsure du froid la réveilla, les petits hommes s'étaient tus. Tout le monde dormait. Un peu plus tard, elle entendit Gren pleurer, mais elle était si engourdie qu'elle ne put résister au sommeil hanté de rêves épuisants où elle s'englissait.

La lucidité lui revint brusquement. Une masse informe et rougeoyante flottait devant elle, rompant la monotonie crépusculaire environnante. Haletante de frayeur et d'espoir, elle secoua son compagnon.

— Regarde ! Quelque chose brûle là-bas. Qu'allons-nous trouver ?

L'allure de l'échassière s'accélérait comme si la plante comprenait qu'elle arrivait au terme de sa quête.

Il était malaisé de percer les ténèbres et un long moment s'écoula avant qu'il leur fût possible de discerner ce qu'il y avait devant eux. Mais à mesure que le végétal poursuivait son ascension, ils parvenaient à distinguer, au delà de l'arête qu'ils étaient en train d'escalader, une montagne surmontée de trois pics. C'était de cette montagne qu'émanait la lueur rouge qui avait surpris Yattmur.

Nul spectacle n'aurait pu être plus sublime. Partout, c'était le règne de la nuit. Il n'y avait pratiquement plus trace de soleil dans le ciel. Pas un mouvement dans la vallée invisible où, furtif, le vent glacial rôdait comme un étranger errant dans une ville en ruine, à minuit.

Peut-être n'était-on pas au delà du monde, comme le croyait Yattmur : du moins étaient-ils au delà du monde de la végétation. Sous leurs pieds, le vide absolu épousait les absolues ténèbres. Mais la montagne, immense et grandiose, s'élevait, dominant la désolation. Sa base se confondait avec la nuit, mais son faîte se dressait assez haut pour capturer un reflet du soleil, pour irradier sa chaleur, pour répandre son éclat sur l'immensité obscure.

Gren serra le bras de Yattmur et, sans une parole, leva la main. D'autres échassières avaient franchi le sombre abîme. Devant eux, il y en avait trois qui, de leur démarche égale, grimpaient le long des flancs de la montagne. Lointaines, fantasmagoriques, leurs silhouettes, néanmoins, rendaient moins pesante l'impression d'isolement.

Yattmur secoua les Bedons-Bedaines endormis afin qu'ils pussent, eux aussi, jouir du spectacle et les trois petits êtres grassouillets contemplèrent la montagne en se tenant pas le bras.

— C'est une vue bonne à l'œil, murmurèrent-ils béats d'admiration.

— Très bonne, renchérit Yattmur.

— C'est, dans le pays de la nuit et de la mort, un lieu pour croître. Le délicieux bout de soleil fait de cet endroit une résidence heureuse.

— Peut-être, accorda Yattmur bien qu'elle pressentît des difficultés que, dans leur simplicité, les Bedons-Bedaines étaient incapables d'envisager.

Plus on s'élevait, plus la luminosité augmentait. De nouveau, le soleil miséricordieux leur prodiguait sa clarté et ils se gorgeaient à tel point de cette vision que la vallée tout entière semblait ponctuée d'une farandole de lucioles rouges et vertes.

Sans se laisser émouvoir par cette vue splendide, ces semis d'or grêlant l'océan figé des ténèbres, l'échassière poursuivait son ascension, débusquant de temps en temps une pattoche qui allait se perdre parmi les ombres. Lorsqu'elle atteignit l'enfourchure de deux pics, elle s'immobilisa brusquement.

— Par tous les esprits, je crois qu'elle ne veut pas aller plus loin, s'exclama Gren.

Du groupe des Bedons-Bedaines s'élevèrent des piailllements d'excitation. Mais Yattmur observa l'horizon d'un air soucieux.

— Comment allons-nous mettre pied à terre ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Rien n'indiquait que le végétal allait reprendre sa marche.

— Il va falloir escalader, dit Gren après avoir réfléchi un instant.

— Eh bien, tu me montreras comment ! Je suis frigorifiée et complètement engourdie depuis le temps que je suis recroquevillée. Mes muscles sont aussi raides que des bouts de bois.

Lui jetant un regard de défi, Gren se leva et s'étira. Puis il entreprit d'étudier la situation. Faute de corde, il n'y avait pas moyen de descendre. D'autre part, les protubérances du calice leur interdisaient de se laisser glisser jusqu'aux pattes de l'échassière. Désorienté, Gren se rassit.

Ils attendirent. Ils mangèrent un peu. Leurs provisions commençaient à moisir. Le sommeil s'empara d'eux. Quand ils se réveillèrent, rien n'avait changé, sinon qu'il y avait quelques échassières de plus et que d'épais nuages s'amoncelaient dans le ciel. Les humains demeuraient là, impuissants, tandis que la nature indifférente, telle une gigantesque machine dont ils n'étaient que le plus infime des rouages, continuait d'accomplir son travail.

Les nuages, qui roulaient en moutonnant au-dessus de leurs têtes, énormes et noirs, se figeaient à la manière d'un lait qui se caille quand le soleil les frappait. Et le soleil, bientôt, s'obscurcit. L'ombre engloutit le flanc de la montagne. Paresseusement, des flocons de neige se mirent à tomber.

Serrés les uns contre les autres, les humains courbaient le dos sous la rafale humide et glacée. Sous eux, ils sentaient trembler leur monture dont les jambes s'enfonçaient lentement dans le sol mouillé. Puis, les membres amollis de l'échassière ployèrent, ployèrent encore, s'écartant toujours davantage. Soudain, les articulations de la plante, détrempées, usées par le long voyage, cédèrent. Les six échasses s'affaissèrent chacune de son côté et le grand végétal roula dans la boue. Le choc fit

éclater les calices et les graines qu'ils renfermaient s'éparpillèrent à l'entour.

Une épave dans la neige : ainsi s'achevait le long voyage. Et ainsi débutait-il ! Contraintes, comme tous les autres végétaux, à résoudre le problème terrible posé par le surpeuplement de la jungle, les échassières avaient trouvé une solution : gagner les régions glaciales qui s'étendaient au delà de la ligne où la jungle perdait ses droits. Ce flanc de montagne, comme quelques autres points de la zone crépusculaire, était le théâtre d'une phase du cycle éternel de leur reproduction. Un grand nombre de graines répandues germaient : elles disposaient, pour cela, d'assez d'espace et du minimum de chaleur nécessaire. Elles se transformaient en pattoches à l'épicarpe coriace. Quelques-unes de ces pattoches, après avoir surmonté mille obstacles, finiraient par rejoindre les régions que baignait la vraie chaleur, la vraie lumière. Alors elles prendraient racine, elles fleuriraient et l'espèce se perpétuerait.

En se fracassant, le calice avait projeté les humains dans la boue. Ils se relevèrent péniblement car leurs membres étaient raides. C'est à peine s'ils pouvaient se voir les uns les autres, tant les tourbillons de neige étaient denses et épais le voile des nuages. Leurs corps paraissaient n'être que d'illusoires et blanches colonnes.

Yattmur s'inquiétait des Bedons-Bedaines : il fallait les regrouper avant qu'ils ne se perdent. Apercevant une forme humaine où se reflétait la lumière obscurcie, elle la saisit. Un visage se tourna vers elle en grondant. Elle entrevit des dents jaunes, des yeux enflammés braqués sur les siens. Elle s'écarta brusquement, mais, déjà, la créature s'était dégagée d'un bond et s'était évanouie dans les ténèbres.

Ils n'étaient pas seuls dans la montagne.

— Yattmur ! appela Gren. Les Bedons sont ici. Où es-tu ?

Elle courut vers son compagnon, si terrifiée qu'elle ne pensait même plus aux crampes qui la tenaillaient.

— Il y a quelque chose, dit-elle. Quelque chose de blanc et de sauvage, avec des dents.

Les trois Bedons-Bedaines, à ces mots, se mirent à hurler en évoquant les esprits de la mort et des ténèbres. Le garçon et la fille scrutèrent les ombres.

— Impossible de distinguer quoi que ce soit dans ce borbier, murmura Gren en essuyant son visage couvert de neige.

Le corps ramassé, le couteau à la main, chacun était prêt à défendre chèrement sa vie.

Subitement, la neige fit place à la pluie. Alors, ils aperçurent une douzaine d'êtres blafards qui bondissaient sur une croupe de rocher et se ruaient vers le côté enténébré, halant une sorte de traîneau chargé de sacs, d'où émergeait une tige échassière.

Un rayon de soleil vint frapper le flanc de la colline lugubre. Comme s'ils avaient peur de la lumière, les êtres blêmes se glissèrent en hâte au fond d'une brèche.

Gren et Yattmur se regardèrent.

— Est-ce que ce sont des humains ? demanda le garçon.

Sa compagne haussa les épaules. Qu'en savait-elle ? Que voulait dire le mot humain ? Étaient-ils humains, les Bedons-Bedaines qui geignaient affalés dans la boue ? Et Gren, si impénétrable depuis que la morille l'avait asservi, pouvait-on encore le qualifier d'humain ?

Il y avait tant et tant d'énigmes ! Des énigmes qu'elle était incapable de formuler. Quant à y répondre...

Cependant, elle sentait à nouveau la tiède caresse du soleil sur ses membres, le ciel de plomb se frangeait d'or. Dans la montagne, il y avait des grottes où ils trouveraient abri, où ils feraient du feu.

Ils survivraient. Ils dormiraient dans la chaleur retrouvée.

Rejetant en arrière ses cheveux qui lui tombaient dans les yeux, Yattmur commença lentement l'escalade. Son ombre se découpait avec netteté sur le sol. Elle n'avait nul besoin de se retourner pour savoir que les autres lui emboîtaient le pas.

Dans le vaste et redoutable paysage qui les cernait, les humains étaient pour ainsi dire réduits à l'insignifiance. La vie de la terre, la sauvagerie du climat les ignoraient.

Si la nuit et le jour ne ponctuaient plus le passage du temps, quelques événements vinrent toutefois en marquer le déroulement. De violentes tempêtes s'élevèrent. Parfois tombait une pluie glacée ; parfois elle était si brûlante qu'ils devaient chercher refuge dans leurs grottes.

L'humeur de Gren s'assombrit au fur et à mesure que la morille accentuait son emprise sur lui. Toute communication cessa entre Gren et ses compagnons. Un autre événement survint : durant une tempête, Yattmur mit au monde un fils. Il devint bientôt sa raison, sa joie de vivre. Elle l'appela Laren.

Et les semaines passèrent.

Un jour, sur une de ces montagnes perdues dont la base disparaissait dans la nuit et dont le sommet était baigné d'une perpétuelle clarté, Yattmur chantait une berceuse à son enfant. Cette région tourmentée, vouée au crépuscule éternel, était le royaume de l'ombre. Seuls, ici et là, les pics qui, à l'instar des choses vivantes, se haussaient vers la lumière, rougeoyaient dans la nuit comme autant de balises. Pourtant, la nuit, même là où elle était la plus opaque, n'était pas absolue – semblable en cela à la mort au sein de laquelle, sans cesse, se recrée la vie : fréquemment, elle capitulait, se bornant à n'être qu'une pénombre. Les zones ainsi favorisées étaient un refuge aux êtres chassés des lieux plus lumineux et plus peuplés.

Parmi ces exilés, il y avait les parcheplumes dont, justement, un couple était en train de tourner. Ils se laissaient tantôt choir en un piqué acrobatique en repliant leurs ailes, et tantôt,

les déployant largement, s'abandonnaient aux courants ascendants. La mère montra les deux oiseaux à l'enfant :

— Regarde, Laren ! Hop ! Ils plongent dans la vallée et... tiens, les revoilà ! Ils repartent vers le soleil !

L'enfant plissait le nez. Éclairs éblouissants, les êtres volants à l'épiderme racorni comme du cuir sombraient dans l'océan de la nuit pour en émerger presque aussitôt, jaillissant vers la voûte du ciel où luisait l'éclat métallique des nuages qui faisaient partie du paysage au même titre que la montagne, et aussi immuables qu'elle. Il leur arrivait fréquemment de se résoudre en neige, en grésil ou en pluie mais, entre-temps, ils répandaient sur la vallée un fugitif éclat d'or. Les parcheplumes happaient dans leur vol rapide les spores errants qui, même en ces lieux, abondaient, venus de la face éclairée de la planète. Le bébé tendait vers eux ses bras en roucoulant de plaisir et sa joie arrachait à sa mère de petits soupirs de satisfaction.

Soudain, l'un des oiseaux plongea comme une pierre et, étonnée de cette défaillance, la femme leva la tête. Le parcheplume, derrière lequel, brassant l'air de ses ailes puissantes, son compagnon s'était élancé, tournoyait sur lui-même en tombant. Un instant, on put croire qu'il allait se redresser. Mais non : il se fracassa sur le flanc de la montagne avec un bruit sourd.

Yattmur se leva. Elle distinguait à quelque distance la masse inerte de la créature abattue au-dessus de laquelle son congénère voletait en rond. Elle n'avait pas été le seul témoin de l'accident. Un Bedon-Bedaine se précipitait vers le cadavre et elle l'entendit distinctement héler ses compagnons :

— Venez montrer à vos yeux l'oiseau d'ailes tombé !

Sa voix sonnait aussi fort que le bruit de ses talons martelant le sol.

Yattmur contemplait la scène en serrant le bébé contre elle. Sa réaction, qui était bien celle d'une mère, était de déplorer tout événement venant troubler sa quiétude. Mais le cadavre de l'oiseau excitait d'autres convoitises : plusieurs silhouettes, surgissant de derrière un éperon rocheux, dévalaient la pente à leur tour. Elle en compta huit. Ces êtres avaient un visage blafard que terminait un nez pointu. Leurs longues oreilles se

profilait nettement sur les ombres bleutées qui s'amassaient dans la vallée. Ils tiraient un traîneau derrière eux.

Ni Yattmur ni Gren, son compagnon, n'ignoraient l'existence de cette tribu sauvage. Mais les deux humains s'en méfiaient car ces créatures étaient rapides et bien armées. Toutefois, elles n'avaient jamais semblé dangereuses. En elles s'alliaient curieusement timidité et férocité.

Les montagnards étaient munis d'arcs et de flèches et Yattmur s'inquiéta brusquement du sort des trois Bedons-Bedaines.

— Eh, les Bedons ! Revenez ici !

Mais déjà l'un des êtres sauvages avait tiré. Le projectile bien dirigé transperça le parcheplume survivant qui tomba en feuille morte. À cette vue, le Bedon-Bedaine qui ouvrait la marche se jeta à terre en poussant un cri aigu et l'oiseau dont les ailes palpaient encore faiblement s'écrasa sur son dos. Tandis qu'il se relevait en titubant, les autres Bedons et les chasseurs se trouvèrent face à face. Yattmur fit alors demi-tour et se dirigea à longues foulées vers la caverne enfumée où ils s'étaient installés.

— Viens vite, Gren ! s'écria-t-elle en y pénétrant. Les Bedons vont se faire massacrer. Les Grandes Oreilles les ont attaqués. Que faut-il faire ?

Gren gisait, accoté sur un pilier rocheux, les mains croisées sur son ventre. Il fixa sur Yattmur un regard absent et ses yeux se refermèrent. La pâleur de son visage contrastait avec la moire sombre de la morille dont les replis lui encadraient le visage.

— Vas-tu te décider à faire quelque chose ? Que se passe-t-il ? Tu n'es plus le même depuis quelque temps.

— Les Bedons ne nous sont d'aucune utilité, répondit Gren.

Néanmoins, il se leva et accepta d'un air apathique la main qu'elle lui tendait pour le guider jusqu'à l'ouverture de la grotte.

— J'ai fini par me prendre d'affection pour ces pitoyables créatures, murmura la femme, presque pour elle-même.

Le couple examina le flanc abrupt de la montagne où l'on discernait des formes mouvantes allant et venant sur le fond fuligineux de la nuit. Les trois Bedons-Bedaines remontaient la pente en halant un parcheplume. À côté d'eux, s'avançaient les Grandes Oreilles qui avaient fixé le second volatile sur leur

traîneau. Les deux groupes qui paraissaient en excellents termes bavardaient avec animation à la stupéfaction de Yattmur. Étrange procession ! La démarche des montagnards était saccadée et lorsque la déclivité était trop forte, ils n'hésitaient pas à se mettre à quatre pattes. Leur langage était une sorte d'abolement rauque, mais ils étaient trop loin pour que l'on parvînt à comprendre leurs propos, à supposer que ceux-ci fussent intelligibles.

— Que penses-tu de cela, Gren ?

L'interpellé garda le silence. Son regard demeura braqué sur la troupe qui se dirigeait vers la grotte où il avait ordonné aux Bedons-Bedaines de s'installer. Il demeura impassible quand ceux-ci, passant devant le bouquet d'échassières, tendirent les bras vers lui en éclatant de rire.

Yattmur le regarda avec une sorte de tristesse. Comme son compagnon avait changé !

— Tu ne parles presque plus, Gren. Tu as l'air malade. Nous avons beau avoir fait ensemble une si longue route, sans rien d'autre que notre amour, à présent, c'est comme si tu m'avais quittée. Je n'ai pour toi qu'amour et tendresse. Ô ! Gren, Gren... Ni l'amour ni la tendresse ne comptent plus pour toi désormais !

Elle voulut le serrer contre elle mais il la repoussa. Pourtant, il parla. Chacun des mots qui tombaient de sa bouche semblait enrobé d'une couche de glace :

— J'ai besoin de ton aide, Yattmur. Et de patience. Je suis malade.

Mais une autre préoccupation tourmentait la jeune femme :

— Cela finira par s'arranger. Je me demande ce que font ces Grandes Oreilles. Crois-tu qu'ils sont pacifiques ?

— Le mieux est que tu ailles t'en assurer, répondit Gren de sa voix blanche.

Sur ces mots, il rentra dans la caverne et reprit sa position première. Indécise, Yattmur s'accroupit devant l'entrée. Les Bedons et les Grandes Oreilles avaient pénétré dans la seconde grotte. Et comme l'humaine attendait, désespérée, les nuages commencèrent à s'amonceler dans le ciel. Bientôt, la pluie se mit à tomber, une pluie qui ne tarda pas à se transformer en neige. Laren se mit à crier et Yattmur lui donna le sein.

Lentement, la pensée de la jeune femme s'évada. Effaçant la pluie, des images floues naquirent autour d'elle, incohérentes, mais qui épousaient parfaitement sa propre logique. Les jours anciens qu'elle avait coulés, simple bergère, dans la sécurité de la tribu, étaient représentés par une minuscule fleur rouge qui aurait pu aussi bien la symboliser elle-même. Car la jeune femme se confondait avec tout ce qui était la vie heureuse de son passé et, en ce temps, elle ne faisait pas de distinction entre son moi et les phénomènes extérieurs. Si, à présent, elle tentait d'opérer cette dissociation, elle arrivait seulement à se voir très loin, perdue au milieu d'une foule de corps, ou au sein d'une ronde, ou sous la forme d'une jeune fille allant puiser de l'Eau Longue avec un seau.

Mais ils étaient loin, les jours de la fleur rouge ! Pourtant, un bourgeon nouveau s'épanouissait en son sein. La foule des corps s'était dissipée et, avec eux, un autre symbole : un voile jaune, merveilleusement jaune, le bain brûlant du soleil perpétuel. Une joie mystérieuse en était le tissu. Elle se voyait avec une parfaite netteté jeter ce voile au loin pour suivre un garçon dont le mérite était d'être *l'inconnu*.

L'inconnu... large feuille flétrie où se dissimulait autre chose ! Elle l'avait suivie – sa silhouette minuscule se rapprochait et paraissait étrangement dure – tandis que le voile d'or et que les pétales rouges se dispersaient allègrement sous le souffle du temps. Et la feuille se fit chair, grandit, palpitante et frémissante. Jamais la fleur rouge n'avait émis musique pareille à la sienne.

Tout s'effaça. Avança la montagne. La montagne était le contraire de la fleur. Elle glissait éternellement. Sa pente n'avait ni commencement ni fin. Son pied se perdait dans des brumes ténébreuses et son sommet plongeait au cœur d'une nuée obscure. Le maléfice de la brume et de la nuée envahit sa rêverie. La pente, si peu que Yattmur se concentrât sur elle, la pente n'était pas simplement le présent, mais sa vie tout entière. L'esprit ignore le paradoxe ; il ne connaît que des moments et, en ce moment précis, c'était comme si rien, ni la fleur éclatante, ni le voile d'or, ni la feuille charnelle – comme si rien n'avait jamais existé.

Le tonnerre roulant dans la montagne – la montagne réelle – brisa le fil de la songerie et Yattmur jeta un coup d'œil dans la grotte. Gren, figé dans son immobilité, ne lui dédia pas un regard. « C'est la morille magique qui est la cause de tous nos ennuis », se dit la jeune femme. « Laren et moi sommes ses victimes au même titre que Gren. C'est parce qu'elle l'a choisi pour proie, parce qu'elle s'est emparée de son esprit qu'il est malade. »

Elle se leva, le bébé dans les bras.

— Je vais voir les Bedons, expliqua-t-elle.

Contrairement à son attente, Gren lui répondit.

— Tu ne vas pas faire sortir Laren sous ces trombes d'eau. Laisse-le ici. Je m'occuperai de lui.

Elle avança vers son compagnon. Certes, la lumière était médiocre, mais Yattmur avait l'impression que le champignon était plus noir que d'habitude et, sans aucun doute, plus volumineux. Jamais il n'avait eu cet aspect. Un brusque sursaut de dégoût paralysa la jeune femme qui, déjà, tendait le bébé à son compagnon. Le regard qu'il lui lança, regard où, à l'abêtissement, se mêlait une lueur de ruse, était celui d'un inconnu.

— Donne-moi le petit, il ne risque rien. Il y a tant de choses à enseigner à un jeune humain !

L'agilité du bond qu'il fit contrastait avec la nonchalance léthargique dont tous ses mouvements étaient habituellement empreints et, Yattmur, pantelante de peur et de fureur, sortit son couteau tandis qu'un rictus animal découvrait ses dents.

— N'approche pas !

L'enfant poussa un gémissement rageur.

— Donne-moi ce bébé, répéta Gren.

— Tu n'es pas toi-même. Tu me fais peur. Va te recoucher ! N'approche pas ! N'approche surtout pas !

Sourd à cet avertissement, Gren continuait d'avancer d'une démarche curieusement flasque. On aurait dit que son système nerveux était sollicité par deux centres de contrôle antagonistes. Il ne prêta nulle attention au poignard que Yattmur dirigeait sur lui. Ses yeux, comme recouverts d'une taie, étaient vitreux. Au

dernier moment, la femme battit en retraite. Abandonnant son arme, elle fit volte-face et se rua hors de la grotte.

Le grondement du tonnerre l'accueillit. Un éclair grésilla et la foudre enflamma un filin de travertine que la pluie éteignit aussitôt. Sans un regard en arrière, Yattmur prit sa course vers la caverne des Bedons-Bedaines. Ce ne fut qu'en arrivant au but qu'elle s'inquiéta : quel accueil allait-elle recevoir ? Mais il était trop tard pour hésiter. Déjà, les Bedons et les Grandes Oreilles se portaient à sa rencontre.

*

Gren se laissa tomber à quatre pattes devant l'ouverture de la caverne parmi les pierres qui le meurtrissaient. Le monde extérieur n'était plus que chaos. Des images fulguraient dans sa tête, se tordaient comme des plantes à la croissance soudaine. Un mur fait de cellules minuscules et gluantes, entassées comme les alvéoles d'un rayon de cire, l'enserrait et il était incapable de le repousser, bien qu'il disposât d'un millier de mains. Il était embourbé dans une masse visqueuse qui entravait ses mouvements. Il n'y avait plus qu'une seule brèche au milieu du fourreau de cellules qui l'emprisonnait, à travers laquelle il distinguait, très loin, à des kilomètres de distance, une silhouette minuscule – celle d'une Yattmur agenouillée, s'agitant de façon désordonnée, hurlant parce qu'il ne pouvait la rejoindre. À l'entour rôdaient d'autres silhouettes : celles des Bedons-Bedaines, celle de Lily-yo, la femme-chef qui commandait la tribu à laquelle il avait appartenu dans son enfance – une autre, enfin, qu'il reconnut comme la sienne propre. Puis le mirage se brouilla et se dissipa.

Gren se laissa lamentablement aller contre le mur dont les cellules, aussitôt, s'écartèrent avec un bruit de succion et d'où se mirent à sourdre des choses empoisonnées qui se muèrent en bouches, bouches noires et moirées, bouches de silence dont la voix était celle de la morille, bouches innombrables et, par cela même, horribles. Gren hurla – hurla jusqu'à ce qu'il comprenne que c'était le champignon qui lui parlait. Sans cruauté. Sur un

ton pénétré de regret. Alors, il s'efforça de maîtriser le tremblement convulsif qui l'agitait et d'être attentif.

— Il n'existait pas d'êtres semblables à toi dans les maquis du nomansland qui sont le berceau de ma race, disait la morille. Notre destinée était de vivre aux dépens des créatures végétales et simples. Elles n'avaient pas de cerveau : nous étions leur cerveau. J'ai fouillé trop longtemps l'extraordinaire terreau ancestral de ton inconscient. J'y ai vu tant de choses stupéfiantes que j'ai fini par oublier ma mission. Tu m'as capturée, Gren. Tu m'as capturée de la même façon que je t'ai moi-même capturé. Mais l'heure est venue de me rappeler ma vraie nature. Je ne suis pas parvenue à te contrôler comme je l'espérais naguère, mais je me suis nourrie de ta vie. C'est ma fonction. Ma destinée. Maintenant, j'ai atteint un point critique. Je suis mûre, Gren. Mûre !

— Je ne comprends pas, balbutia l'homme.

— Je dois prendre une décision. Bientôt, je vais entrer dans ma phase de division et sporuler. C'est ainsi que je me reproduis. Je puis le faire ici en formulant le vœu que ma descendance survive sur cette montagne sinistre en dépit de la pluie, en dépit des neiges et de la glace. Je puis aussi me transplanter sur un nouvel hôte.

— Pas mon fils !

— Pourquoi ? Je n'ai pas d'autre choix. Laren est jeune, sans expérience. Il sera plus facile à contrôler que toi. Certes, il est encore bien faible. Mais Yattmur et toi vous occuperez de lui jusqu'à ce qu'il soit en mesure de se débrouiller seul.

— Si cela veut dire prendre également soin de toi, n'y compte pas.

Avant même qu'il eût achevé sa phrase, Gren essuya un choc psychique qui le fit se recroqueviller de douleur contre la paroi de la caverne.

— Ni toi ni Yattmur n'abandonnerez l'enfant, quelles que soient les circonstances. Nous le savons parfaitement, toi et moi : c'est inscrit dans ton esprit. Tu sais aussi que, si l'occasion s'en présente, tu quitteras ces montagnes arides pour gagner les terres fertiles où règne la lumière. Et cela me convient à merveille. Je suis pressée par le temps, homme. Il me faut obéir

à mes impulsions profondes. Je connais jusqu'à la moindre de tes fibres et j'ai pitié de tes souffrances. Mais, de par ma nature même, elles n'ont aucun sens pour moi. Il m'est indispensable de trouver un hôte efficace et de préférence dépourvu d'intelligence, capable de me transporter rapidement vers la face ensoleillée du monde où je pourrai me multiplier. C'est sur Laren que j'ai jeté mon dévolu. Ne crois-tu pas que c'est la meilleure solution pour ma progéniture ?

— Je meurs, gémit Gren.

— Pas encore...

Yattmur était à moitié endormie au fond de la grotte des Bedons-Bedaines. L'atmosphère fétide, le bruit des voix pleurnichardes, le clapotement de la pluie l'assoupissaient. Laren dormait à poings fermés sur un matelas de feuilles mortes. Il n'avait pas refusé les miettes de parcheplume à demi cuit, à demi carbonisé dont tout le monde s'était gavé.

Lorsque la jeune femme avait fait son entrée au comble de l'affolement, elle avait été saluée par les cris d'enthousiasme des Bedons-Bedaines :

— Entre, belle jolie dame, t'abriter de la mouillure de la pluie. Viens avec nous dans le chaud pelotonné sec.

— Ceux-là, qui sont-ils ? avait-elle demandé avec inquiétude en montrant du doigt les Grandes Oreilles qui, à sa vue, s'étaient mis à grimacer et à bondir en tous sens.

Vus de près, c'étaient de formidables créatures. Ils avaient une tête allongée, des épaules puissantes qu'une épaisse toison recouvrait comme un manteau. Leur groupe, d'abord rassemblé derrière les Bedons, s'était défait et ils tournaient autour de la nouvelle venue en montrant les dents et en s'interpellant d'une voix balbutiante qui semblait une caricature de langage. Jamais Yattmur n'avait contemplé physionomies plus effrayantes : des mâchoires proéminentes, le front bas, le museau orné d'une courte barbiche jaunâtre, de longues oreilles bordées d'un pelage duveteux et qui ressemblaient à des lambeaux de chairs sanguinolents. Les Grandes Oreilles étaient agités de mouvements fébriles et leurs traits n'étaient jamais en repos ;

telles des lames acérées, leurs crocs ne cessaient de lancer des éclairs tandis qu'ils l'interrogeaient dans un idiome plus proche du feulement que de la parole :

— Tu ouah, tu vivre ici ? Tu rakouak-rak, vivre sur Grande Pente ? Avec Bedons, vivre avec Bedons ? Toi et eux ouah – harak ouah. Vous courir, vivre, aimer sur Grande Pente ?

Elle avait du mal à comprendre les questions posées sur un ton guttural et rauque.

— Oui, j'habite la montagne. Et vous ? Où habitez-vous ? Quel peuple êtes-vous ?

Pour toute réponse, le Grande Oreille qui paraissait être le plus curieux, écarquilla ses yeux de chèvre cernés d'une bordure cartilagineuse. Puis ses paupières retombèrent, sa gueule bâilla comme un gouffre et il hoqueta de rire. Les trois Bedons se précipitèrent vers Yattmur en se battant, tellement chacun était avide d'ouvrir son cœur.

— Les poilus sont des dieux, expliquèrent-ils, tout surexcités, des dieux coléreux gentils. Nous les appelons les poilureux. Ils sont nos dieux, maîtresse, les dieux des bons Bedons. Des dieux, des dieux qui galopent sur la Grande Pente, des dieux grands, féroces. Et ils ont des queues ! Des queues !

Yattmur recula. Laren, réveillé, se mit à pousser des cris stridents et les Grandes Oreilles, sans interrompre leur sarabande effrénée, l'imitèrent en entonnant un chant de leur façon :

— Grande Pente, Grande Pente, le diable danse. Dents, grandes Dents. Grand mordre dans la nuit, mordre dans le luire. Bedons chanter les poilureux. Chante, chante, la chose méchante de la pente. Aïe... Aïe... A-ï-e... !

Soudain l'un des poilureux s'empara de l'enfant et Yattmur poussa un hurlement. Mais Laren était déjà au milieu du tourbillon des danseurs, son petit visage rose empreint de stupéfaction. Les êtres aux longs museaux se le renvoyaient de l'un à l'autre, aboyant de joie quand le bébé frôlait la voûte ou le sol. Hors d'elle-même, la mère se rua sur le plus proche des ravisseurs dont elle saisit le crin à pleines mains. Quand son adversaire se retourna, elle sentit ses muscles saillir sous sa paume. Un poing rugueux et grisâtre surgit devant ses yeux et

deux doigts en fourche s'enfoncèrent dans ses narines. Sous l'aiguillon de la douleur, elle battit en retraite en se couvrant le visage de son bras, perdit l'équilibre et s'écroula. Alors son agresseur fondit sur elle, immédiatement suivi par ses congénères.

Ce fut ce qui la sauva. Car les poilureux commencèrent à se chamailler entre eux et l'oublièrent complètement ; aussi put-elle se glisser loin de la mêlée et récupérer Laren sain et sauf. Sanglotante, elle serra frénétiquement contre elle son fils qui poussa un vagissement. Effrayée, Yattmur jeta un coup d'œil inquiet à la ronde, mais les Grandes Oreilles ne se souciaient plus d'elle. Le combat était terminé et ils s'apprêtaient à faire cuire le second parcheplume.

— N'aie pas l'eau humide dans les yeux, la supplièrent les Bedons-Bedaines agglutinés autour d'elle, qui lui lissaient la chevelure d'un geste maladroit.

Pareille familiarité n'allait pas sans alarmer Yattmur.

— Vous qui aviez si peur de Gren et de moi, comment se fait-il que vous ne craigniez pas ces affreuses créatures ? demanda-t-elle à voix basse. Ne voyez-vous pas comme elles sont dangereuses ? Ils vont vous massacrer.

— Ce sont nos dieux. Être tués par des dieux à queues est le bonheur pour les pauvres hommes-bedaines.

— Vous raisonnez comme des enfants. Ils sont dangereux.

— Aïe, oh ! Les dieux poilus ont des dents acérées dans la bouche. Mais leur bouche pleine de dents dangereuses n'a pas pour nous de mots durs comme toi et l'homme Gren.

Les poilureux s'étaient calmés, occupés qu'ils étaient à s'empiffrer de parcheplume. Une outre pansue circulait de main en main. Yattmur nota que, même quand ils parlaient entre eux, les Grandes Oreilles employaient un idiome qui, déformé, était celui des Bedons-Bedaines.

— Y a-t-il longtemps qu'ils se sont installés ici ?

— Ils viennent souvent parce qu'ils aiment retrouver les Bedons dans la grotte.

Yattmur insista.

— Sont-ils déjà venus vous rendre visite auparavant ?

Un sourire fendit les visages ronds tournés vers elle.

— Souvent ! Souvent ! Parce que, eux, ils aiment les gentils hommes-bedaines que tu n'aimes pas. Le chasseur Gren ne les aime pas. Alors nous avons pleuré sur la Grande Pente. Et les poilureux sont venus pour nous conduire à la recherche d'un arbre-bedaine.

— Vous voulez nous quitter ?

— Nous nous sommes installés loin de vous sur la Grande Pente, la Grande Pente froide et noire et affreuse, parce que les poilureux vont nous mener jusqu'aux lieux verts et chauds où il y a plein d'arbres-bedaines et où il n'y a pas de pente.

L'atmosphère était lourde et puante. Laren pleurnichait et Yattmur sentait son esprit se brouiller. Elle fit répéter leurs propos aux Bedons-Bedaines qui, volubiles, ne demandaient pas mieux. Le sens de leurs paroles n'était que trop clair.

Depuis longtemps, Gren n'arrivait plus à dissimuler la répulsion qu'il ressentait devant ces bavardes créatures. À présent, les poilureux faisaient miroiter aux Bedons l'espoir que, grâce à eux, ils retrouveraient l'esclavage des arbres nourriciers dont ils avaient la nostalgie. Instinctivement, Yattmur devinait qu'on ne pouvait faire confiance à ces êtres aboyeurs. Mais comment l'expliquer aux Bedons ? Il était évident que, bientôt, elle se retrouverait avec Gren et Laren isolés sur cette lugubre montagne. Accablée par ces sinistres perspectives, elle s'abandonna aux larmes.

Les Bedons firent cercle autour d'elle. Gauchement, ils essayaient de la consoler, lui soufflant leur haleine en pleine figure, la caressant et la chatouillant, faisant des grimaces au bébé. Mais Yattmur était dans un tel état de prostration qu'elle n'avait pas le courage de protester.

— Viens avec les gentils hommes-bedaines, murmuraient-ils. Fuis avec eux la Grande Pente pour rejoindre le monde vert, adorable dame.

Finalement, comme elle n'offrait aucune résistance, ils la laissèrent à elle-même dans un angle de la caverne. Un peu plus tard, l'un d'eux lui apporta une portion de parcheplume roussi.

« Gren et le champignon vont tuer cet enfant, songeait-elle tout en mâchonnant sa pitance. Dans l'intérêt de Laren, je dois tenter la chance : il faut que je parte avec les Bedons. »

Une fois sa décision prise, elle se sentit réconfortée et s'assoupit.

Les aboiements furieux des montagnards qui se précipitaient vers l'ouverture de la caverne la réveillèrent. Laissant Laren sur le tas de feuilles mortes où il dormait, elle alla se rendre compte de ce qui se passait. Mais à la vue des poilureux, elle esquissa un mouvement de recul. Pour se protéger de la pluie qui tombait toujours aussi dru, ceux-ci s'étaient coiffés de calebasses séchées, semblables à celles qu'elle employait pour faire la cuisine, et qui faisaient office de heaumes. Ils y avaient ménagé des trous pour les yeux, les oreilles et le museau, mais ces casques trop grands oscillaient à chaque mouvement et leur donnaient l'aspect de poupées désarticulées. Cela, ajouté aux grossiers bariolages dont étaient ornées les calebasses, leur conférait un aspect grotesque et, en même temps, un peu effrayant.

Comme Yattmur battait en retraite, un poilureux bondit et lui barra le chemin.

— Grrouap ! Choses mauvaises viendra dans pluie. Ouahoup ! Nous pas aimer. Alors mordre. Toi pas rester près de nos dents. Partir.

Yattmur se dégagea vivement. La pluie battait la charge sur le casque de fortune de la créature et son tambourinement accompagnait le mélange de grognements, d'aboiements et de paroles qui s'échappait de la calabasse.

— Pourquoi partirai-je ? Avez-vous peur de moi ? Que se passe-t-il ?

— Grinharoum ! Marche-dos venir ouah ! Eux te prendre ! Grrr !

Il repoussa Yattmur et, d'un bond, rejoignit ses congénères qui s'affairaient autour du traîneau tout en se querellant et en s'armant d'arcs et de flèches. Tout à côté, les trois Bedons-Bedaines, pressés les uns contre les autres, désignaient quelque chose au loin avec des gestes frénétiques.

La cause de toute cette agitation était un groupe qui se dirigeait lentement vers la grotte. D'abord, Yattmur aperçut deux formes que la pluie l'empêchait de distinguer clairement. Puis elle constata qu'il y en avait en réalité trois, mais la vision

était si insolite que, même pour sauver sa vie, elle aurait été incapable de dire de quoi il s'agissait. Les poilureux s'égosillaient de plus belle :

— Marche-dos ! Marche-dos ! Tueurs marche-dos !

Le trio avançait toujours. Abstraction faite de son étrangeté, il n'avait pourtant pas l'air menaçant, ce qui n'empêchait pas quelques poilureux de bander leurs arcs.

— Non ! s'exclama Yattmur. Ne tirez pas ! Laissez-les approcher. Nous ne risquons rien.

— Marche-dos ! Grrr ! Tranquille, toi. Ouap !

Leurs propos étaient presque inintelligibles. Une Grande Oreille s'élança vers la jeune femme, tête baissée, et sa calebasse la heurta à l'épaule. Prise d'effroi, Yattmur fit volte-face et s'enfuit à toutes jambes.

Sur le moment, sa fuite n'avait été qu'un réflexe aveugle. Mais elle ne tarda pas à recouvrer son sang-froid et, bientôt sa course eut un but : si elle ne savait comment venir à bout des poilureux, il était probable que Gren et la morille auraient une idée. Dans un grand bruit d'éclaboussures, elle plongea à l'intérieur de sa propre grotte.

Gren se tenait près de l'entrée, tapi contre la paroi qui le dissimulait à moitié. Elle ne s'en rendit compte qu'après être passée devant lui. Alors, elle se retourna mais il était trop tard : le garçon s'était déjà jeté sur elle.

Encore étourdie par le choc, elle hurla à sa vue. La morille, à présent noire et pustuleuse, avait glissé et couvrait entièrement le visage de Gren. Seuls les yeux fiévreux du jeune homme luisaient au milieu de la masse fongoïde.

*

Yattmur tomba sur les genoux. Horrifiée par l'immonde spectacle de l'excroissance cancéreuse, elle était incapable de faire quoi que ce fût d'autre pour y échapper.

— Oh ! Gren ! murmura-t-elle faiblement.

Gren l'empoigna brutalement par les cheveux et la douleur réveilla les esprits de la jeune femme qui tremblait comme une feuille.

— Gren, la morille est en train de te tuer, souffla-t-elle.

— Où est l'enfant ?

Il parlait d'une voix étouffée mais il y avait dans son ton comme une vibration lointaine qui ne fit qu'accroître l'angoisse de Yattmur.

— Qu'as-tu fait de l'enfant ?

Elle courba le dos.

— Ce n'est pas toi qui parles. Qu'est-il arrivé, Gren ? Tu sais bien que je t'aime. Qu'est-il arrivé ? Dis-le-moi. Il faut que je comprenne.

— Pourquoi n'as-tu pas amené Laren ?

— Tu n'es plus mon Gren. Tu es... la morille, n'est-ce pas ? Tu parles avec sa voix.

— Yattmur, j'ai besoin de cet enfant.

La jeune femme parvint à se mettre sur ses pieds bien que son compagnon ne l'eût pas lâchée.

— Dis-moi pour quoi faire, dit-elle aussi calmement qu'elle le put.

— Il m'appartient et j'ai besoin de lui. Où l'as-tu laissé ?

— Tu es stupide, fit-elle en tendant le bras vers un obscur recoin de la caverne. Il est derrière toi ; il dort à poings fermés dans le fond.

Gren se retourna et, mettant la diversion à profit, Yattmur se dégagea et, avec un hurlement de terreur, se rua à l'extérieur.

À nouveau, elle sentait la pluie ruisseler le long de ses joues. De l'endroit où elle se trouvait, l'étrange trio des « marche-dos », ainsi que les appelaient les poilureux, était invisible, mais elle distinguait clairement les Grandes Oreilles et les Bedons-Bedaines qui s'étaient brusquement immobilisés en l'entendant crier. Elle se mit à courir vers eux.

Quand elle se retourna, elle constata que Gren, qui s'était jeté derrière elle, avait fait halte. Indécis, il paraissait réfléchir. Enfin, battant en retraite, il disparut à sa vue.

Yattmur voulut tirer parti de la situation. Montrant la caverne, elle harangua les poilureux qui discutaient avec

animation entre eux, manifestement interloqués par la scène dont ils avaient été témoins.

— Si vous ne m'obéissez pas, mon compagnon à la terrible figure d'éponge vous dévorera. Laissez les étrangers s'approcher sans leur faire de mal s'ils n'attaquent pas les premiers.

— Grrr ! Marche-dos ! Ouap... Ouap... pas bons !

— Faites ce que je dis si vous ne voulez pas que mon compagnon à la tête d'éponge vous mange.

Les trois silhouettes étaient maintenant toutes proches. Deux d'entre elles étaient d'aspect humain, bien qu'elles fussent filiformes. Il est vrai que, sous le médiocre éclairage jaunâtre qui régnait, il était impossible de discerner les détails. Mais le personnage qui fermait la marche était celui qui intriguait le plus Yattmur. S'il avait, lui aussi, deux jambes, il différerait considérablement de ses compagnons. Beaucoup plus grand qu'eux, sa tête était énorme et, par moments, Yattmur avait l'impression qu'il avait en réalité deux têtes superposées et qu'il marchait en tenant fermement la seconde entre ses bras levés. Mais la pluie faisait autour de lui une sorte de halo laiteux et l'on n'était sûr de rien.

Le trio s'arrêta. Soudain, l'une des silhouettes humanoïdes devint floue, translucide, puis disparut complètement.

Le phénomène provoqua des murmures parmi les poilureux et les Bedons-Bedaines, quoique les premiers fussent moins surpris que les seconds.

— Que se passe-t-il ? interrogea Yattmur.

— Une chose très étrange aux oreilles, répondit un Bedon. Plusieurs étrangetés. Dans la mauvaise pluie viennent deux esprits et un méchant marche-dos sur un troisième esprit dans l'eau qui mouille. Et les poilureux crient avec beaucoup de pensées malheureuses.

L'obscurité de cette réponse déclencha la colère de Yattmur.

— Dites aux poilureux de se taire et de rentrer dans la caverne ! Je vais aller à la rencontre de ces gens.

Elle fit quelques pas en avant, les bras écartés et les mains ouvertes pour montrer qu'elle n'avait pas d'intentions hostiles. La pluie s'arrêta soudain, bien que le tonnerre continuât de rouler au fond de la vallée. Les deux créatures commencèrent à

être plus clairement visibles – et subitement elles furent de nouveau trois : une forme brouillée sortit du néant, prit substance, devint un être humain à la silhouette étirée qui fixait sur Yattmur le même regard attentif que les deux autres.

Surprise par cette apparition, Yattmur fit halte. Alors le troisième personnage s'approcha.

— Créatures des mondes verts, le Sodal Ye des marche-dos vient vers vous avec la vérité. Soyez prêtes à la recevoir.

La voix était profonde et riche, comme façonnée par des milliers et des milliers de gosiers. Les deux êtres humanoïdes s'avancèrent à leur tour et Yattmur constata qu'il s'agissait de deux femelles d'une race très primitive, totalement nues en dehors des tatouages compliqués qui leur couvraient le corps. Elles arboraient une expression d'une totale stupidité.

Il fallait répondre quelque chose. Yattmur s'inclina et dit :

— Si vous venez en paix, soyez les bienvenus sur notre montagne.

L'être colossal partit d'un rire rauque, lourd d'un triomphe et d'un dégoût inhumains.

— Cette montagne ne vous appartient pas ! Cette montagne, cette grande pente, cet amas de boue, de pierres et de rocs, vous lui appartenez. La Terre n'est pas à vous : vous êtes une créature de la Terre.

— Vous prenez mes paroles à la lettre, dit Yattmur avec colère. Qui êtes-vous ?

— Tout doit être pris à la lettre ! répliqua l'autre.

Mais Yattmur n'écoutait plus. Le rugissement qu'avait poussé son interlocuteur avait déclenché tout un remue-ménage derrière elle. Elle se retourna pour découvrir que les poilureux se préparaient à battre en retraite. Ils glapissaient et se bousculaient autour de leur traîneau.

— Amenez-nous avec vous ou venez suivre la machine portante ! criaient les Bedons-Bedaines en courant en tous sens et en se roulant même parfois dans la boue devant leurs dieux à la mine cruelle. Oh ! De grâce, tuez-nous d'une mort adorable, mais amenez-nous avec vous loin de la Grande Pente. Loin de la Grande Pente, des Bergers et de ces rugissants marche-dos. Oh ! Dieux féroces, cruellement adorables, amenez-nous avec vous !

— Non, non, non. Partir, hommes molasses. Nous partir vite. Et revenir bientôt quand tout être plus tranquille ! hurlaient en réponse les Grandes Oreilles en bondissant de tous côtés.

En quelques instants, en dépit de ce chaos apparent et de leur indiscipline, les poilureux se mettaient en route, courant à côté de leur traîneau ou derrière lui, le poussant ou le retenant selon les accidents du terrain, bondissant par-dessus lui, se juchant à son faîte, glapissant, piaillant, jetant en l'air les calebasses qui leur servaient de casques pour les rattraper avec adresse, se hâtant vers les ombres profondes de la vallée.

Se lamentant à qui mieux mieux sur leur sort, les Bedons-Bedaines abandonnés reprirent le chemin de la caverne en détournant leurs regards de l'étrange trio. Soudain, Yattmur perçut un vagissement et, oubliant tout, se précipita vers l'abri pour s'emparer de Laren. Quand, à force de caresses, l'enfant se fut mis à pousser de petits gloussements de joie, elle revint vers l'étrange personnage qui se mit aussitôt à la haranguer.

— Les pleins-de-pois-pleins-de-dents ont fui devant moi. Des idiots sans cervelle, voilà tout ce qu'ils sont, des animaux qui n'ont qu'un crapaud dans la tête. S'ils ne m'écoutent pas présentement, le temps viendra où ils devront m'entendre. Leur race sera conduite comme la tempête est conduite par le vent.

Tandis que la créature continuait de parler, Yattmur l'observait avec une attention et une surprise croissantes. Elle avait du mal à croire le témoignage de ses yeux : la tête du personnage, une tête énorme ressemblant à celle d'un poisson et dont la lèvre inférieure tombait si bas qu'elle dissimulait presque l'absence du menton, était hors de proportion avec le reste du corps. Ses jambes, bien qu'elles fussent arquées, étaient d'apparence humaine ; ses bras demeuraient fixés derrière ses oreilles ; au milieu de la poitrine saillait une sorte d'excroissance poilue semblable à une tête. Quant aux deux femmes tatouées, elles regardaient fixement devant elles d'un air absent sans paraître voir ni penser quoi que ce fût. Respirer semblait être leur plus haute forme d'activité.

L'étrange personnage interrompit soudain son discours pour regarder les nuages qui masquaient le soleil.

— Je vais m'asseoir, dit-il. Installez-moi sur un rocher, femmes. Bientôt le ciel sera clair. Alors nous verrons ce que nous verrons.

Yattmur et les Bedons-Bedaines massés devant l'entrée de la caverne contemplèrent le colosse qui se mettait en marche vers un amas de rochers. Le trio fit halte devant une grande pierre plate. Alors, avec l'aide des deux femmes longiformes, le personnage se divisa en deux.

Yattmur comprit soudain et l'étonnement la suffoqua : l'être gigantesque était deux ! Un vieillard voûté portant sur son dos quelque chose qui ressemblait à un poisson géant !

— Vous êtes deux ! s'exclama Yattmur.

— Certainement pas ! répondit le pseudo-dauphin installé sur la pierre. Je suis Sodal Ye, le plus grand de tous les Sodals de la race des Marche-dos, le Prophète de la Montagne Nocturne qui vous apporte la parole de vérité. Es-tu intelligente ?

Les deux femmes tatouées s'étaient rapprochées du vieillard qui servait de porteur au Sodal. Elles ne firent rien de très précis : simplement, elles agitèrent leurs mains devant lui sans dire un mot. L'une d'elles poussa un grognement. Quant au vieil homme, il était clair qu'il y avait bien des saisons qu'il faisait le porteur. Bien qu'il fût débarrassé de son fardeau, il demeurerait plié en deux, telle une statue de l'accablement, levant toujours ses deux bras ridés, les yeux fixés sur le sol.

— Femme, je t'ai demandé si tu as de l'intelligence, dit l'être qui s'appelait Sodal Ye. Parle puisque tu sais parler.

Yattmur s'arracha à la contemplation horrifiée du porteur.

— Que désires-tu ? demanda-t-elle. Es-tu venu pour nous apporter de l'aide ?

— C'est là parler en femme humaine !

— Les femmes qui t'accompagnent ne semblent guère bavardes !

— Elles ne sont pas humaines ! Elles ne savent pas parler, tu devrais le savoir. N'as-tu jamais rencontré d'Agraires ? La tribu tatouée ? D'ailleurs, pourquoi demandes-tu secours à Sodal Ye ? Je suis un prophète, pas un serviteur. As-tu des ennuis ?

— De gros ennuis. Mon compagnon...

Sodal Ye agita une de ses ouïes.

— Tais-toi. Ne m'ennuie pas maintenant avec tes histoires. Sodal Ye a des choses plus importantes à faire – par exemple contempler le ciel tout-puissant, cette mer où flotte le germe minuscule de la Terre. De plus, le Sodal a faim. Nourris-moi et je t'aiderai si je le peux. Rien n'est plus puissant sur cette planète que mon cerveau.

Sans relever la vantardise, Yattmur désigna les deux suivantes :

— Et tes compagnes ? N'ont-elles pas faim, elles aussi ?

— Ne t'inquiète pas d'elles, femme. Elles mangent les reliefs que leur abandonne le Sodal.

— Je te donnerai à manger si tu essayes vraiment de m'aider.

Elle s'éloigna en hâte, ignorant le nouveau discours dans lequel s'était lancé son interlocuteur. Elle pressentait que, contrairement à ce qui s'était passé avec les poilureux, elle pourrait traiter avec cette créature. C'était un être vaniteux, peut-être intelligent, mais néanmoins vulnérable. Elle n'avait qu'à tuer son porteur si cela apparaissait nécessaire pour le réduire à l'impuissance. Cela lui faisait du bien de se trouver en face d'une situation de force et, du coup, elle se sentait pleine de bonne volonté à l'endroit du Sodal.

Les Bedons-Bedaines s'étaient toujours occupés de Laren avec une attention toute maternelle. Elle leur tendit l'enfant et quand elle vit qu'ils s'appliquaient à le distraire, elle entreprit de faire des provisions pour ses étranges invités. Elle fourra dans une grossealebasse les restes du parcheplume et toutes les denrées que les Bedons avaient recueillies : bourgeons d'échassières, noix, champignons fumés, baies, etc. Cela fait, elle remplit une autrealebasse d'eau et s'en fut avec son offrande.

Sodal Ye, qui n'avait pas bougé, ne détourna pas son regard du soleil qu'il contemplait fixement. Après avoir déposé les vivres à côté de lui, Yattmur leva la tête à son tour.

Les nuages s'étaient déchirés et le soleil flottait très bas au-dessus de l'océan noir et tourmenté du paysage. Il avait changé de forme. Distendu par un phénomène de réfraction atmosphérique, il était ovale à présent. Mais cette distorsion ne

pouvait expliquer l'aile immense, une aile d'un rouge ardent, presque aussi grande que lui, dont il était à présent muni.

— Oh ! Il pousse des ailes à la sainte lumière ! s'exclama Yattmur. Le soleil va s'envoler et nous abandonner.

— Il n'y a rien à craindre encore, femme, déclara Sodal Ye. J'ai prévu cet événement. Ne te fais pas de soucis. Me donner à manger est plus utile. Plus tard, je te parlerai de flammes qui sont sur le point de consumer notre monde. Alors, tu comprendras. Mais je dois d'abord manger. Je prêcherai après.

Au moment où Yattmur se préparait à approcher la nourriture, une des femmes commença à se dématérialiser. En l'espace d'un instant, elle n'exista plus que comme une sorte de tache, un enchevêtrement de tatouages désincarnés. Puis il n'y eut plus rien. Au bout de quelque temps, les tatouages réapparurent, puis la femme, aussi maigre et les yeux aussi vides qu'auparavant. Elle fit un geste à l'intention de sa compagne qui se tourna vers le Sodal en prononçant deux ou trois syllabes indistinctes.

— Parfait ! s'exclama le Sodal en frappant la pierre de sa queue de poisson. Tu as eu la sagesse de ne pas empoisonner ces aliments. Aussi les mangerai-je.

Plongeant sa main dans la calebasse, la seconde femme commença à enfourner la nourriture qu'elle y trouvait dans la bouche de l'étrange créature.

— Qui êtes-vous ? demanda Yattmur. D'où venez-vous ? Comment vous évanouissez-vous ?

— Peut-être répondrai-je à une partie de ces questions, peut-être pas, répliqua le Sodal sans cesser de mastiquer à grand bruit. Sache que seule la femelle muette est capable de s'évanouir, comme tu dis. Maintenant, laisse-moi finir de manger tranquillement.

Quand il eut terminé son repas, les deux suivantes se partagèrent les bribes de nourriture qui demeuraient au fond de la calebasse et nourrirent le vieillard voûté, toujours pétrifié dans la même position.

— À présent, je suis prêt à entendre ton récit, déclara le Sodal, et à t'aider si la chose est possible. Apprends que j'appartiens à la race la plus sage de cette planète. Elle a couvert

les océans immenses et la plupart des terres. Je suis un prophète, un Sodal du Savoir Suprême, et je condescendrai à t'aider si j'estime que cela en vaut la peine.

— Quel orgueil que le tien !

— Peuh ! Qu'est-ce que l'orgueil quand la Terre est sur le point de mourir ? Je t'écoute, femme.

*

Yattmur avait l'intention d'exposer au Sodal le problème de Gren et de la morille. Mais, faute de savoir organiser son récit en choisissant les détails typiques, elle lui narra en fait toute sa vie, son enfance dans la tribu des Bergers, près de la Bouche Noire, l'arrivée de Gren et de Poyly, la mort de cette dernière et leur longue errance qui s'était achevée sur la Grande Pente. Enfin, elle évoqua la naissance du bébé et expliqua qu'elle savait son enfant menacé par la morille.

Tout le temps qu'elle parla, le Sodal conserva une indifférence apparente. Sa lèvre inférieure tombait, laissant voir les gencives orange où étaient plantées ses dents. Ses yeux ronds, semblables à des huîtres, demeuraient braqués sur le soleil.

— C'est un cas intéressant, laissa-t-il tomber quand Yattmur eut achevé. J'ai déjà eu vent de nombreuses vies infimes qui n'étaient pas tellement différentes de la tienne. En réunissant tous ces détails, en en faisant la synthèse grâce à mon extraordinaire intelligence, j'arrive à reconstituer avec exactitude le monde en la dernière étape de son existence.

Yattmur se dressa sur ses pieds avec colère.

— Tu mériterais que je te fasse tomber de ton perchoir ! C'est cela, l'aide que tu m'offrais ?

— Oh ! Je pourrais t'en dire beaucoup plus, petite humaine, mais ton problème est tellement simple qu'il est insignifiant pour moi. J'ai eu l'occasion de rencontrer les morilles au cours de mes voyages. Certes, ce sont des créatures intelligentes, mais elles sont vulnérables par bien des points. Quiconque possède mon intellect le discerne facilement.

— Alors, de grâce, dépêche-toi de proposer quelque chose.

— Je n'ai qu'une seule suggestion à te faire : confie ton bébé à ton compagnon quand il te le demandera.

— Jamais de la vie !

— Il le faut. Ne t'en va pas. Approche : je vais t'expliquer pourquoi.

Le plan ne lui disait rien qui vaille. Mais derrière la fatuité et l'emphase du Sodal, il y avait un entêtement de granit. En outre, ses arguments étaient péremptoirs et Yattmur ne trouvait rien à leur opposer. Aussi finit-elle, bon gré mal gré, par accepter.

— Je n'ose pas me retrouver face à face avec lui dans la caverne, murmura-t-elle.

— Eh bien, envoie tes créatures bedaines le chercher. Et vite. Je suis le missionnaire du Destin, et c'est un maître qui, à l'heure actuelle, a trop à faire pour s'inquiéter de tes soucis.

Un roulement de tonnerre retentit comme si quelque omnipotente entité acquiesçait à ces mots. Après un coup d'œil anxieux en direction du soleil, toujours empanaché de flammes, Yattmur s'en fut vers les Bedons-Bedaines, qui bavardaient entre eux, vautrés dans la boue. À peine eut-elle mis les pieds dans la grotte que l'un d'eux ramassa une poignée de terre et la lui lança au visage.

— Avant, tu ne voulais pas venir ici. Maintenant il est trop tard, cruelle dame. L'homme-poisson est mauvaise compagnie. Les pauvres hommes-bedaines ne veulent pas que tu viennes ici. Si tu viens, ils te feront dévorer par les adorables poilureux.

Yattmur s'arrêta, emplie de colère, de regret et d'appréhension.

— Vos ennuis ne font que commencer si vous le prenez sur ce ton, leur lança-t-elle d'une voix ferme. Vous savez que je désire être votre amie.

— Tous nos malheurs viennent de toi. Va-t'en vite.

Yattmur fit demi-tour. Tandis qu'elle se dirigeait vers la grotte de Gren, elle entendit les Bedons crier quelque chose. Des insultes ? Des supplications ? Elle n'en savait rien. Un éclair zébra le ciel. Le bébé s'agita dans ses bras.

— Sois sage, fit-elle sèchement. Il ne te fera pas de mal.

Gren était recroquevillé au fond de la caverne, là même où il se trouvait la dernière fois qu'elle l'avait vu. Un nouvel éclair fit sortir de l'ombre le masque brun qui lui couvrait le visage et au fond duquel ses yeux luisaient. Il ne fit pas un geste, ne dit pas un mot.

— Gren !

Il conserva son immobilité.

Elle le contempla, indécise, tremblante, partagée entre l'amour et la haine.

— Gren, viens prendre le bébé si tu le veux.

À ces mots, Gren fit un mouvement.

— Viens dehors. Il fait trop noir ici.

Ayant ainsi parlé, elle s'éloigna. La difficulté de sa tâche lui donnait le vertige et les éclairs qui jouaient sur le flanc de la montagne lugubre ne faisaient qu'accroître son malaise. Le Sodal était toujours sur son piédestal avec son cortège. Près de lui les deux calebasses vides étaient posées sur le sol. Yattmur s'assit lourdement, Laren sur ses genoux.

Gren sortit de la caverne et s'approcha lentement, vacillant sur ses jambes.

Yattmur était couverte de sueur. Était-ce la chaleur ? Était-ce la tension qu'elle éprouvait ? Elle avait fermé les yeux, tellement elle craignait de contempler le masque atroce de son compagnon. Elle ne les rouvrit que lorsqu'elle sentit qu'il était près d'elle et se penchait sur l'enfant. Laren tendait vers lui ses petits bras confiants en poussant des cris de plaisir.

— Quel garçon intelligent ! dit Gren de sa voix étrangère. Tu vas être un enfant pas comme les autres, un enfant miraculeux, et je ne te quitterai jamais.

Yattmur tremblait si violemment qu'elle ne pouvait maintenir son fils. Gren était tout près maintenant. Il s'était agenouillé et elle sentait l'odeur aigre et visqueuse du champignon. Elle entrevit que la morille commençait à glisser.

Le champignon était suspendu au-dessus de la tête de Laren, prêt à tomber. Il emplissait tout le champ de vision de la jeune femme, masse énorme piquetée de pores spongieux, encadrée par un fragment de rocher et les gourdes vides. De brefs sanglots s'échappèrent de la poitrine de Yattmur et l'enfant se

mit à crier. Lentement, hésitant comme une gelée figée, la chair molle de la morille glissait, glissait le long du visage de Gren.

— Vite ! s'écria Sodal Ye de sa voix puissante.

D'un geste prompt, Yattmur tendit une des deux calebasses vides au-dessus de l'enfant et le champignon tomba au fond du récipient. Le piège du Sodal avait fonctionné. Gren s'écroula et elle vit son vrai visage convulsé sous l'effet d'une insupportable douleur mentale. La lumière vacilla. Yattmur poussa inconsciemment un cri strident avant de s'effondrer.

Deux montagnes s'entrechoquent comme des mâchoires qui se referment. Laren coincé entre elles... son gémissement...

La conscience revient à Yattmur et l'affreuse vision s'efface.

— Eh bien, tu n'es pas morte, grogne le Sodal, revêche. Fais donc taire ton enfant. Mes femmes n'y parviennent pas.

Chose incroyable, rien n'a changé depuis qu'elle s'est évanouie. Pourtant, elle a l'impression d'être restée longtemps plongée dans la nuit. La morille gît, inerte, au fond de la calebasse. Sodal Ye trône toujours sur son socle de pierre.

Yattmur se lève, prend le bébé que les deux femmes tatouées serrent contre leur poitrine flétrie et lui donne le sein. L'enfant se tait et, peu à peu, la mère cesse de trembler. Gren lui touche l'épaule en murmurant son nom. Il a les yeux pleins de larmes. Une série de linéaments rouges ponctuent son visage, son front, sa nuque, vestiges des suçoirs grâce auxquels la morille pompait sa nourriture.

— Elle est partie ?

Il a retrouvé sa voix à lui.

— Regarde ! dit Yattmur.

Elle lui présente la calebasse et Gren, longtemps, reste là à contempler le parasite captif et immobile, semblable à quelque excrément. Stupéfait mais libéré de la peur, il revoit tout ce qui s'est passé depuis que le champignon s'est emparé de lui dans le nomansland. Il revoit les événements qui se sont déroulés comme dans un rêve. Il se souvient des voyages qu'il a faits, des actes qu'il a accomplis. Mais, surtout, il se rappelle tout ce qu'il a appris, tout ce savoir ignoré par le Gren d'avant. Lucide, il

reconnaît que, au début, il s'était félicité de son association avec la morille, car, avec son concours, il avait pu franchir les bornes assignées à sa nature. Ç'avait seulement été à partir du moment où les impulsions du parasite étaient entrées en conflit avec les siennes que les choses avaient mal tourné et qu'il avait failli se dresser contre sa propre race.

Mais c'est fini. Le parasite est vaincu. Jamais plus la voix silencieuse ne retentira dans sa tête. À cette idée, Gren sent soudain au cœur le pincement d'une sorte de nostalgie. Alors, il plonge à corps perdu au plus profond des corridors de sa mémoire. Le bilan, en définitive, est positif et il songe : « Je suis capable d'évaluer, d'organiser ma pensée, de me souvenir de ce qu'elle m'a enseigné, et son savoir était grand ! »

L'esprit de Gren, au départ, n'était qu'une petite mare stagnante : c'est désormais un océan palpitant de vie. Et c'est avec un certain apitoiement que le garçon contemple le contenu de la calebasse.

— Ne pleure pas, Gren, dit Yattmur. Nous sommes sains et saufs. Tous les trois. Tout va rentrer dans l'ordre à présent. (Un sourire hésitant flotte sur son visage ravagé. Il acquiesce, serrant le bras de sa compagne :) Oui, tout va rentrer dans l'ordre. Pour tous les trois.

Et puis c'est la réaction : il s'écroule et sombre instantanément dans un sommeil sans fond.

*

Quand il se réveilla, Yattmur baignait dans le torrent le bébé qui gloussait de plaisir. Les femmes tatouées se relayaient pour arroser le Sodal à l'aide de calebasses. Le porteur, figé dans l'attitude servile qui lui était habituelle, attendait près du groupe. Des Bedons-Bedaines, nul signe.

Gren se mit prudemment sur son séant. Ses yeux étaient bouffis mais ses idées claires. Quel était donc le bruit qui l'avait tiré de son sommeil ? Discernant un mouvement, il se retourna : des pierres dégringolaient au fond du ravin proche.

— C'est un tremblement de terre, dit le Sodal de sa voix caverneuse en le considérant d'un regard aigu. Comme je l'ai dit

à ta compagne, il n'y a pas d'inquiétude à avoir. Le monde approche de sa fin selon un horaire conforme à mes prédictions.

Gren se leva.

— Tu parles bien haut, tête de poisson. Qui donc es-tu ?

— Je t'ai délivré du champignon dévorant, petit homme, car je suis le Sodal et Prophète des Montagnes Nocturnes, et tous leurs habitants sont attentifs à mes paroles.

Tandis que Gren méditait sur cette réponse, Yattmur s'avança vers lui.

— Tu as dormi longtemps. Maintenant, il faut partir.

— Partir ? Comment veux-tu donc quitter ces lieux ?

— Je vais t'expliquer ce que j'ai déjà expliqué à Yattmur, dit le Sodal en clignant des yeux parce que les femmes répandaient sur lui une nouvelle calèche d'eau. Je consacre ma vie à parcourir ces monts afin de transmettre le message de la Terre. Le moment est venu pour moi de retourner vers le Bassin du Bonheur, qui est le berceau de ma race, afin d'y recevoir de nouvelles instructions. Il est situé à la limite du Pays de l'Éternel Crépuscule. Si je vous mène jusque-là, il vous sera facile de regagner vos forêts natales. Je serai votre guide et vous aiderez ma suite à prendre soin de moi en chemin.

Voyant Gren hésiter, Yattmur intervint :

— Tu sais bien que nous ne pouvons demeurer sur la Grande Pente. Nous n'y sommes venus que contraints et forcés. Il ne faut pas négliger l'occasion de nous échapper. (Le sol trembla à nouveau et Yattmur conclut avec un humour inconscient :) Il est préférable de quitter la montagne avant que ce ne soit la montagne qui nous quitte. (Et, après un silence, elle ajouta :) Il va falloir convaincre les Bedons de nous accompagner. S'ils demeurent ici, les poilureux les massacreront, ou bien ils mourront de faim.

— Ah ! non ! s'exclama Gren. Ils nous ont causé suffisamment de soucis ! Je ne veux pas m'encombrer d'eux !

Le Sodal fit claquer sa queue.

— Comme ils n'ont pas l'intention de vous suivre, la question est réglée, dit-il. Partons, je n'ai pas de temps à perdre.

Vivant dans un état si proche de la nature, Gren et Yattmur ne possédaient presque rien et leurs préparatifs se bornèrent à

bien peu de choses : vérifier leurs armes, faire un paquet de vivres, jeter un dernier regard à la caverne où Laren avait vu le jour.

— Et la morille ? demanda Gren en avisant la calebasse.

— Laissons-la pourrir ici, répliqua Yattmur.

Mais le Sodal n'était pas de cet avis :

— Emportons-la. Mes femmes s'en chargeront.

Les suivantes le descendirent de son perchoir et l'installèrent sur les épaules du porteur.

— Depuis combien de temps ce malheureux est-il condamné à te transporter ? s'enquit Gren que fascinait la vue du vieillard plié en deux.

— Nous servir de monture est le sort de ceux de sa race. Préparé très jeune à cet office, il ne connaît ni ne souhaite rien d'autre.

La petite troupe se mit en route. Les femmes tatouées ouvraient la marche. En se retournant, Yattmur aperçut les trois Bedons qui les observaient d'un œil morne et, levant le bras, elle les héla :

— Venez avec nous ! Nous prendrons soin de vous.

— Ils nous ont apporté assez de tracas, grommela Gren.

Il se baissa, ramassa une poignée de pierres et la lança à la volée en direction du trio. L'un des malheureux fut atteint par un projectile avant d'avoir pu trouver le salut dans la fuite.

— Que tu es cruel, Gren ! Nous n'avons pas le droit de les abandonner à la merci des poilureux.

— Je te répète que je suis fatigué d'eux. Nous nous en tirerons mieux tout seuls.

Il lui tapota l'épaule mais l'argument ne convainquit pas Yattmur.

Ils descendirent dans la vallée et les cris des Bedons moururent au loin. L'obscurité gagnait. D'abord elle effleura leurs chevilles, puis, lorsque les crêtes eurent caché le soleil, elle les engloutit définitivement. L'océan des ténèbres n'était cependant pas d'un noir absolu, car les éclairs étaient fréquents et leur lueur, réfléchi par les nuages, éclairait leurs pas. La descente ne tarda pas à devenir pénible et il leur fallut redoubler de prudence.

Soudain, un grondement lointain parvint à leurs oreilles, celui d'une cataracte, et ils aperçurent une lumière qui palpait devant eux. La procession fit halte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gren. Quels sont les êtres capables de vivre ici ?

Nul ne répondit. Sodal Ye grogna quelque chose et l'une de ses suivantes émit des sons rauques à l'intention de sa compagne. Celle-ci (la muette) commença aussitôt à se dématérialiser.

Yattmur serra le coude de Gren qui assistait pour la première fois au phénomène. Quand la femme tatouée réapparut, elle fit quelques gestes que l'autre traduisit au Sodal. Cinglant les mollets de son porteur d'un coup de queue, celui-ci donna le signal du départ.

— Rien à craindre, déclara-t-il. Il y a un ou deux poilureux là-bas. Il est possible qu'ils gardent un pont. Mais ils s'en iront.

— Qu'en sais-tu ? demanda Gren.

— Nous avons intérêt à faire du bruit, poursuivit Sodal Ye sans répondre à la question. Son hurlement tonitruant fit sursauter les deux humains et pleurer le bébé. La lumière, au loin, vacilla et parut s'élever.

Quand l'expédition arriva au point où elle brillait quelques instants auparavant, les voyageurs se trouvèrent devant un ravin à la paroi abrupte. Six ou huit poilureux, l'un d'eux brandissant une torche rudimentaire, s'enfuyaient en sautant au fond du ravin, se retournant sans cesse pour aboyer quelque injure.

— Comment savais-tu qu'ils prendraient la fuite ? demanda Gren.

— Tu parles trop. C'est le moment de faire attention.

Il y avait effectivement une sorte de pont. Un des bords du ravin s'était effondré et rejoignait à présent la rive opposée, formant comme un tunnel où l'eau s'engouffrait avant de retomber dans la combe suivante. Le terrain était accidenté et traître dans la pénombre ; la caravane reprit sa route d'une allure hésitante.

Gren en revint au problème qui le préoccupait.

— Comment cette femme a-t-elle disparu tout à l'heure ?

— Nous avons une longue route à parcourir avant d'atteindre le Bassin du Bonheur, déclara le Sodal. Peut-être cela me divertira-t-il de satisfaire ta curiosité, car tu me fais l'effet d'être plus intéressant que la plupart de ceux de ta race, petit homme. Jamais on ne pourra reconstituer l'histoire du pays que nous traversons. Les êtres qui y vécurent se sont évanouis sans laisser d'autres traces que leurs ossements. Mais il reste des légendes que, depuis bien des générations, les Sodals ont recueillies au hasard de leurs pérégrinations. C'est ainsi que nous avons appris que le Pays de l'Éternel Crépuscule, si désertique qu'il paraisse, offre un asile à de nombreuses créatures qui ont toutes suivi le même chemin. Issues des terres éclairées, elles se trouvent devant cette alternative : s'éteindre ou rejoindre la nuit perpétuelle. Et parfois, ces deux termes sont équivalents. Chaque vague d'émigrants s'installe pendant quelques générations mais, inévitablement, leur descendance, s'enfonce de plus en plus loin dans le royaume nocturne. Jadis vivait ici un peuple de chasseurs, la Horde, dont le mode d'existence était semblable à celui des poilureux mais qui étaient beaucoup mieux organisés qu'eux. Eux aussi avaient des crocs acérés et ils étaient vivipares. Toutefois, ils marchaient à quatre pattes. C'étaient des mammifères, mais ils n'étaient pas humains. C'est là une distinction qui demeure pour moi assez confuse car distinguer est une opération qui ne m'intéresse pas. Tes ancêtres, je crois, donnaient au peuple de la Horde le nom de *loups*. À la Horde succéda une espèce plus ou moins humaine dont les membres s'unirent aux créatures à quatre pattes qui leur fournissaient de quoi se nourrir et se vêtir. Les deux espèces s'accouplèrent.

— Comment est-ce possible ?

— Je me borne à répéter ce que disent les vieilles légendes sans m'inquiéter de ce qui est possible ou non. Sache simplement que les nouveaux venus furent évincés à leur tour par les Hurleurs, nés — affirme la tradition — de ces accouplements. Il y en a encore quelques spécimens, mais presque tous ont été massacrés. Les derniers surgeons de l'humanité à avoir abordé ces régions furent les Agraires, une race misérable ayant un certain talent pour la culture mais, en

dehors de cela, dépourvue de dons. Les Agraires furent rapidement écrasés par les Poilureux qui, d'après leurs mythes, ont hérité des espèces qui les ont précédés l'art de la cuisine, le traîneau, le feu, etc. Qu'y a-t-il de vrai dans ces traditions ? Je l'ignore. Toujours est-il que les Poilureux ont conquis le pays. Ce sont des créatures capricieuses et sur lesquelles on ne peut compter. Parfois, ils m'obéissent, parfois ils s'y refusent. Heureusement, ils craignent les pouvoirs des Sodals. Je ne serais pas étonné que vous autres, enfants des arbres, ne soyez les messagers de la prochaine vague d'invasion.

— Et ces êtres qui te servent d'esclaves ? demanda Gren en désignant le porteur et les femmes tatouées.

— Je croyais que tu avais compris que ce sont des Agraires. Faute de notre protection, tous auraient succombé. Ils sont en voie de régression et ils deviendront des végétaux si la stérilité ne condamne pas leur espèce avant. Ils ont oublié depuis longtemps l'art de la parole. Ce fut d'ailleurs tout bénéfice pour eux, car ils ne pourront survivre qu'en renonçant à tout ce qui fait obstacle à leur végétalisation. C'est là une mutation qui n'a rien de surprenant, compte tenu des conditions qui sont celles du monde actuel. Toutefois, elle s'est accompagnée d'une transformation moins banale : les Agraires ont également perdu la notion de l'écoulement du temps. Pour eux, seule existe la durée individuelle. Ils sont uniquement capables de percevoir leur « temps de vie » et, en conséquence, ont développé une sorte d'existence coextensive. Ainsi sont-ils aptes, si le besoin s'en fait sentir, à parcourir dans les deux sens le temps d'existence qui leur est dévolu.

Yattmur et Gren échangèrent un regard dénué d'expression.

— Veux-tu dire que ces femmes descendent et remontent le cours du temps ? demanda Yattmur.

— Pas exactement. D'ailleurs, les Agraires n'exprimeraient pas les choses de cette façon. Leur esprit ne fonctionne ni comme le mien ni même comme le vôtre. Mais lorsque nous sommes arrivés au pont gardé par les poilureux, par exemple, j'ai fait faire à l'une de ces femmes un bond en avant dans son « temps de vie » afin de s'assurer que nous pourrions franchir l'obstacle sans difficulté. Il s'est révélé qu'elle avait vu juste,

comme d'habitude. Les Agraires n'utilisent cette faculté que lorsqu'il y a danger. Il s'agit essentiellement pour eux d'un moyen de défense. Vous voyez que, si démunis soient-ils, ces êtres n'en possèdent pas moins une indiscutable utilité !

Gren considéra avec une curiosité nouvelle les deux femmes tatouées. Elles étaient nues et il était aisé de voir que, sexuellement, elles étaient assez peu développées. Leur corps était presque dépourvu de poils, leur bassin étroit et, quoiqu'elles fussent apparemment jeunes, leurs seins étaient flasques. À les voir avancer d'une allure monotone, sans enthousiasme ni hésitation, sans jamais jeter un regard derrière elles, il se sentit pris d'un étonnement quasi religieux. Quelle différence devait-il y avoir entre leur vision du monde et la sienne ! À quoi pouvait ressembler leur vie ? Que pouvait être le mode de pensée de ces créatures qui ignoraient la continuité temporelle ?

— Les Agraires sont-ils heureux ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Le Sodal émit un rire guttural.

— Je n'ai jamais songé à leur poser la question.

— Eh bien, pose-la-leur.

Sodal Ye secoua la tête avec impatience.

— Quelle maudite curiosité vous anime, vous autres humains ! Elle ne saurait vous mener loin. Pourquoi leur demanderais-je de la satisfaire ? D'ailleurs, pour bénéficier de cette faculté d'extension dans le temps, il faut avoir une intelligence nulle. Ne pas pouvoir établir de distinction entre le passé, le présent et le futur exige une extraordinaire ignorance. Les Agraires ne parlent pas. Les éveiller à la notion de langage articulé serait leur couper les ailes. Parler et explorer la durée sont deux capacités qui s'excluent mutuellement. C'est justement la raison pour laquelle je me fais accompagner de deux suivantes (les femmes sont préférables : elles sont encore plus stupides que les mâles !). L'une d'elles a appris quelques mots. De la sorte, je puis lui donner des ordres qu'elle traduit par gestes à sa compagne qui, elle, explore la durée dès qu'un péril menace. C'est un système un peu grossier, mais qui m'a déjà épargné bien des ennuis.

— Et la pauvre créature qui te transporte ? demanda Yattmur.

— Ce n'est qu'une brute paresseuse. (La voix du Sodal s'était chargée de mépris :) Il me sert de porteur depuis son enfance. À présent, il est usé. Allez ! Plus vite, toi ! Si tu traînailles de cette façon, nous n'arriverons jamais !

*

Le Sodal pérorait toujours infatigablement. Gren et Yattmur avaient cessé de prêter attention à ses paroles et sa voix n'était plus pour eux qu'un vague fond sonore. La pluie, soudain, se mit à tomber, transformant le sol en un fleuve de boue. Les nuages flottaient dans une sorte de brume phosphorescente. La température s'élevait. Courbant le dos sous l'averse, la petite troupe poursuivait son chemin en pataugeant dans les fondrières. La pluie cessa et de nouveau le terrain s'éleva. Yattmur insista pour que l'on s'arrêtât afin qu'elle pût s'occuper de Laren et Sodal Ye accepta à contrecœur. Tant bien que mal, on alluma un feu d'herbes. Lorsque Yattmur eut nourri l'enfant, les voyageurs firent un frugal repas.

— Nous ne sommes plus loin du Bassin du Bonheur, annonça le Sodal. Quand nous aurons atteint ces crêtes, vous apercevrez son eau merveilleusement saline. Ah ! Quelle joie de retrouver la mer ! Quelle chance pour vous, êtres terrestres, que la race des Sodals soit pleine de dévouement ! Jamais, autrement, nous n'aurions quitté nos eaux natales. Enfin ! La mission de prophète est un fardeau qu'il nous faut porter avec joie !

Le Sodal ordonna brutalement aux suivantes de faire de nouvelles provisions d'herbes et de racines pour alimenter le feu. Voyant que son attention était distraite, Gren s'approcha du vieillard cassé en deux et immobile.

— Comprends-tu ce que je dis ? lui demande-t-il en lui posant la main sur l'épaule. Parles-tu ma langue, ami ?

L'autre ne leva même pas les yeux. Sa tête retombait sur sa poitrine comme s'il avait le cou brisé et, de sa bouche, s'exhalait un bredouillement inintelligible. Un éclair illumina le ciel et

Gren constata que la colonne vertébrale de l'homme était couturée de cicatrices. Une intuition soudaine lui fit pressentir la vérité : s'il était incapable de lever la tête, c'est parce qu'il avait été mutilé. Mettant un genou en terre, le garçon se pencha.

— Jusqu'à quel point peut-on avoir confiance dans le Sodal, ami ?

La bouche du porteur se crispa comme sous l'effet d'une torture devenue intolérable.

— Pas bon, murmura-t-il d'une voix rocailleuse. Pas bon, moi... cassé... tomber... mourir... fini moi... une escalade encore... toi porter Ye... toi dos fort... porter Ye... fini moi.

Gren ne sut jamais si c'était une larme ou une goutte de salive qui s'était écrasée sur sa main.

— Merci, ami. Nous allons aviser.

Il se releva et se rapprocha de Yattmur en train de laver l'enfant.

— Quelque chose me disait qu'il fallait se méfier de ce poisson bavard. Son plan est de faire de moi sa bête de somme quand le vieux sera mort.

Avant que Yattmur ait eu le temps de répondre, le Sodal émit son cri rauque et, comme pris en faute, Gren bondit sur ses pieds.

— Il se passe quelque chose ! Femmes, remettez-moi sur le porteur. Éteins le feu, Yattmur. Toi, Gren, essaye de voir de quoi il s'agit.

À travers le souffle haletant des suivantes qui s'affairaient autour du Sodal, Gren perçut le bruit qui avait alarmé le prophète : des feulements lointains, saccadés et rageurs. Son sang se retira de son visage. Dans la plaine, zigzaguaient une dizaine de points lumineux qui ne laissaient pas de l'inquiéter, mais c'était d'une autre direction que venaient les cris mystérieux. Enfin, il aperçut des silhouettes et son cœur se mit à battre dans sa poitrine.

— Je les vois, annonça-t-il. Ils sont phosphorescents dans la nuit.

— Alors, ce sont les Hurleurs dont je vous parlais tout à l'heure. Se dirigent-ils vers nous ?

— Je le crois. Que faire ?

— Rester silencieux. Les Hurleurs sont comme les Poilureux : ils peuvent se montrer très méchants lorsqu'on les dérange. Je vais envoyer la femme dans le futur pour savoir ce qui va se passer.

Après l'échange désormais familier de grognements et de gestes, la suivante muette se dématérialisa. Quand elle réapparut, l'effrayant vacarme avait grandi en intensité.

— Elle nous a vus en train de faire l'ascension du contrefort d'en face, expliqua le Sodal. Il n'y a donc rien à craindre. Attendons tranquillement que les Hurleurs se soient égaillés. Après, nous nous remettrons en route. Yattmur, vas-tu faire taire ce bébé !

Un peu rassuré, le couple contempla les Hurleurs qui avançaient à la queue leu leu. Pas une pierre ne roulait sous leurs pattes. Il était impossible de dire s'ils couraient ou s'ils sautaient, bien qu'une sorte d'aura phosphorescente enveloppât ces êtres, leurs contours demeuraient imprécis. S'agissait-il de caricatures de la silhouette humaine ? Avant que les Hurleurs, bondissant à travers la plaine désolée en lançant leurs cris d'épouvante, apparemment destinés à intimider l'éventuel ennemi, eussent disparu, les humains eurent le temps de constater qu'ils étaient de grande taille et maigres comme des spectres jaillis d'un rêve démentiel. Gren s'aperçut qu'il étreignait sa compagne et son fils, en tremblant de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Yattmur.

— Probablement une bande de Hurleurs rentrant dans leurs tanières après une expédition de chasse, répondit le Sodal. Maintenant, remettons-nous en marche. Plus vite nous aurons franchi la montagne voisine, mieux cela vaudra.

Ils repartirent donc, mais la tranquillité d'esprit qu'ils avaient éprouvée auparavant avait quitté Gren et Yattmur. Le premier se retournait fréquemment et force lui était de constater que les points lumineux qu'il savait être les torches des poilureux se rapprochaient. De temps à autre, un aboiement retentissait.

— Ils n'ont pratiquement pas cessé de nous suivre, remarqua le Sodal. Si nous ne prenons pas garde, ils vont nous attaquer en

haut de la colline. Une telle détermination n'est pourtant pas dans les habitudes de ces brutes. En général, à peine se lancent-ils dans une entreprise qu'ils l'ont déjà oubliée. Il doit sûrement y avoir là-bas quelque chose qui les attire. Mais ils sont audacieux dans l'obscurité et il convient d'éviter le risque d'un assaut. Allez, toi ! lança le Sodal à sa monture. Plus vite !

Mais, sur leur flanc gauche, les porteurs de torches gagnaient du terrain. À mesure qu'ils s'élevaient, la nuit pâlisait et ils distinguèrent leurs poursuivants : ils étaient innombrables. Yattmur s'aperçut qu'une autre troupe avançait parallèlement à eux sur leur droite.

— Nous serons en sécurité au sommet, s'exclama le Sodal pour leur remonter le moral. Nous sommes presque arrivés au Bassin du Bonheur. Allez ! ignoble brute, dépêche-toi !

Mais sans, un mot, sans un avertissement, le porteur s'écroula, projetant son maître dans l'étroit ravin qu'ils longeaient. À demi assommé, Sodal Ye resta un moment inerte puis, prenant appui sur sa queue, se redressa en couvrant sa monture d'injures. Les femmes tatouées s'étaient arrêtées. Celle qui portait la morille s'assit à croupetons par terre. Mais ni l'une ni l'autre ne fit un geste pour porter assistance au vieil esclave. Gren s'approcha de ce dernier, qu'il retourna aussi doucement que possible. Les yeux du porteur s'étaient ternis comme une braise morte.

Le garçon interrompit les imprécations du Sodal :

— De quoi te plains-tu donc ? Le malheureux ne t'a-t-il pas véhiculé jusqu'à son dernier souffle ? Tu l'as fait marcher jusqu'à épuisement : tu devrais être satisfait. À présent, il est mort. Il est débarrassé de toi. Jamais plus tu ne le monteras.

— Eh bien, c'est toi qui me porteras, répliqua le Sodal sans hésiter. Si nous ne quittons pas rapidement ces lieux, les poilureux nous réduiront en charpie. Écoute-les qui approchent. Il faut faire preuve d'intelligence, homme. Prends-moi sur ton dos dans ton propre intérêt.

— N'y compte pas ! Tu resteras dans la ravine, Sodal Ye. Nous irons plus vite sans toi. Cette chevauchée aura été ta dernière.

La voix du Sodal brama comme une corne de brume :

— Non. La route du Bassin est une route secrète que je suis seul à connaître. Même mes suivantes l'ignorent. Je te garantis que, sans moi, tu ne la trouveras pas et que tu seras la proie des poilureux.

— Oh ! Gren ! J'ai peur pour Laren. Je t'en supplie : ne discute pas ! Obéis au Sodal !

Il dévisagea Yattmur qui se détachait comme une ombre blanche sur le rocher et lui prit violemment le poignet.

— Tu préfères me voir transformé en bête de somme ?

— N'importe quoi plutôt que d'être déchirés tous les trois sous la dent des poilureux ! Il ne reste qu'une dernière montagne à passer. Tu as porté bien plus longtemps la morille sans protester.

Le cœur plein d'amertume, Gren fit signe aux femmes tatouées de jucher le Sodal sur ses épaules.

— C'est bien, déclara celui-ci quand il fut installé. Baisse un peu la tête pour ne pas me comprimer la gorge. Ah ! voilà qui est encore mieux ! Parfait ! Tu t'y mets vite. Maintenant, en avant.

La tête à angle droit, le corps plié en deux, Gren entreprit l'ascension. Yattmur, Laren dans ses bras, marchait à côté de lui. Les deux femmes tatouées précédaient le couple. À l'entour résonnaient les clameurs lugubres des poilureux.

Au delà de la crête vers laquelle ils se dirigeaient, on devinait le soleil et quand Yattmur songea à examiner le décor, elle s'aperçut qu'il avait changé. De nouveaux vallonnements, de nouvelles chaînes s'étiraient dont la vue était plus encourageante. Leurs poursuivants, cachés par l'écran des rochers, étaient à présent invisibles. Le ciel s'illuminait. De temps en temps, on distinguait une travertoise qui filait vers le pays de la nuit où s'élançait en direction de l'espace. Et c'était comme un gage d'espoir...

Finalement, après un dernier effort, ils atteignirent, hors d'haleine, le faite de la montagne et s'immobilisèrent pour contempler le panorama qui s'étendait à leurs pieds. Ils voyaient le large bras de mer qu'avait annoncé le Sodal, étincelant dans la lumière. Des êtres filaient entre deux eaux, striant l'estuaire d'un sillage fugitif. Sur le rivage, des formes

allaient et venaient entre des huttes grossières qui, vues de loin, ne semblaient guère plus grosses que des perles.

Le Sodal, lui, fixait son regard sur le soleil dont l'éclat était presque insupportable. Aucun instrument ne lui était nécessaire pour savoir que la chaleur et la lumière avaient augmenté en intensité depuis qu'ils avaient quitté la Grande Pente.

— Tout se fond dans la lumière, comme je l'ai prophétisé ! s'exclama-t-il. Il approche, le Grand Jour où tous les êtres deviendront à jamais partie de l'univers éternellement vert.

Du côté du Crépuscule, les éclairs continuaient de crépiter, lançant sur le paysage étincelant leurs giclées d'électricité. L'un d'eux atteignit de plein fouet la forêt et se figea, vibrant comme un serpent tendu entre ciel et terre. Sa base devint verte, et le vert s'éleva dans le firmament tandis que le trait de feu s'immobilisait et s'épaississait. Quelque chose jaillit comme un doigt brandi vers la voûte céleste, dont l'extrémité plongea dans la brume.

— Ah ! hurla le Sodal. J'ai vu le signe des signes ! À présent, je vois, à présent je sais que la fin de la Terre est proche.

— Que diable est-ce donc ? gémit Gren.

— Les spores, la poussière, les espoirs, l'essence même des siècles verts de la Terre ! Ils éclatent, s'élèvent, s'élancent à la conquête de champs vierges. Sous cette colonne de lumière le sol doit être cuit comme de la brique. Faire chauffer un monde pendant la moitié d'une éternité, le faire mijoter dans sa propre fécondité – puis lui appliquer une décharge : alors, avec l'énergie réfléchie, fuse l'extrait même de la vie...

Yattmur l'interrompt :

— Les poilureux arrivent ! Écoute : on les entend crier.

Derrière, dans le crépuscule, de petites silhouettes, dont certaines brandissaient encore des torches fumeuses, grimpaient le long de la pente, lentement mais inexorablement.

— Sodal, si tu continues de discourir, ils vont nous submerger. Que faire ? où aller ? haleta Yattmur.

— Montons un peu plus haut, répondit Sodal Ye en revenant à la réalité. Le chemin secret menant au Bassin se trouve juste derrière le promontoire que tu vois en face de nous. Ne t'inquiète pas : ces ignobles créatures sont encore loin.

Gren s'était remis en marche avant même que le Sodal eût achevé. Yattmur, tenaillée par l'angoisse, courut vers son compagnon. Brusquement, elle s'immobilisa :

— Oh ! Sodal ! Une travertoise s'est abattue derrière le piton ! La route est bloquée !

*

Le piton se dressait absurdement sur la face de la falaise à la manière d'une cheminée sur la pente d'un toit pointu, et, derrière lui, gisait la masse gigantesque de la travertoise.

Sodal Ye émit un cri de désespoir :

— Comment allons-nous nous glisser là-dessous ? s'exclama-t-il en cinglant d'un furieux coup de queue les jambes de Gren.

Celui-ci, sous le choc, perdit l'équilibre et s'écroula de tout son long, entraînant dans sa chute la suivante qui portait la calebasse de la morille. La femme tatouée poussa un cri de frayeur et de colère en se cachant le visage derrière son bras. Du sang ruisselait de son nez.

— Maudits soient ces descendants mangeurs de fumier ! s'écria le Sodal. Gren, il faut qu'elle dise à l'autre d'aller explorer le futur pour voir comment nous allons franchir l'obstacle. Frappe-la pour qu'elle obéisse. Ensuite, tu me remettras sur ton dos. Et tâche d'être moins maladroit à l'avenir.

Le Sodal retourna sa colère contre la malheureuse qu'il agonit d'injures et celle-ci se releva brusquement. Son visage convulsé ressemblait à un fruit flétri. Ramassant la calebasse, elle la lança de toutes ses forces contre la nuque du Sodal qui perdit conscience tant l'impact avait été brutal. Le récipient se brisa et la morille se répandit mollement sur son crâne avec une sorte de satisfaction léthargique.

Gren et Yattmur échangèrent un regard perplexe.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Gren.

— Essayer de trouver la route secrète du Sodal. C'est le plus urgent.

Gren caressa le bras de Yattmur dans un geste d'encouragement.

— Si la travertoise est encore en vie, peut-être parviendrons-nous à la faire s'enfuir en allumant un feu en dessous d'elle.

Le garçon et la fille s'approchèrent de l'énorme corps fibreux, moucheté de jaune et de noir. Soudain, Gren s'immobilisa et leva la tête : un visage sombre, sortant du pelage du monstre, le contemplait. La première stupeur passée, le garçon constata que tout un groupe d'humains était tapi dans le pelage duveteux de la travertoise. Instinctivement il dégaina.

Comprenant qu'ils étaient repérés, les guetteurs sortirent de leurs cachettes. Ils étaient dix.

— Replions-nous, lança Gren d'une voix étranglée.

— Mais les poilureux...

Déployant des ailes – ou des sortes de capes –, les nouveaux venus piquèrent sur Gren et Yattmur qu'ils encerclèrent en un clin d'œil. Chacun était armé, qui d'un épieu, qui d'un coutelas.

— Ne faites pas un mouvement, sinon je charge ! hurla Gren en se portant en avant pour couvrir Yattmur et le bébé.

— Gren ! Tu es Gren de la tribu de Lily-yo !

Les assaillants s'étaient immobilisés et l'un d'eux se détacha du groupe, les bras levés, laissant choir son arme. Gren reconnut le visage sombre.

— Lily-yo ! Lily-yo ! C'est toi ?

— Et oui... moi et personne d'autre... !

Deux autres personnages s'avancèrent en sanglotant de joie et Gren reconnut les traits, oubliés et pourtant familiers, de l'homme Haris et de Flor.

— Tu es un homme, à présent, dit Haris devant son regard interloqué. Nous aussi, nous avons changé. Ceux qui nous accompagnent sont nos amis. Nous arrivons d'un autre monde situé dans l'espace et nous avons voyagé dans le corps de cette travertoise. Malheureusement, prise de malaise, elle s'est écrasée dans cet affreux pays de ténèbres. Incapables de rejoindre nos chaudes forêts, nous sommes restés là, pris au piège, en butte aux assauts de créatures invraisemblables.

— Vous n'avez pas encore connu le pire, répondit Gren. Nous sommes talonnés par un groupe d'ennemis. Nous vous raconterons nos aventures plus tard – et je crois que les vôtres

ne sont pas plus étranges que les nôtres. Mais pour le moment, les poilureux sont sur nos traces.

— C'est comme cela que tu les appelles ? fit Lily-yo. Nous les avons entrevus du haut de la travertoise. Crois-tu vraiment que c'est à vous qu'ils en aient ? Dans ce pays de famine, je pense plutôt que c'est la travertoise qui les attire.

Gren n'avait pas songé à cela. L'explication était des plus vraisemblables. Seule une aussi vaste quantité de nourriture était susceptible de provoquer un tel rassemblement de poilureux. Il se retourna pour se rendre compte de l'opinion de Yattmur : sa compagne n'était plus à ses côtés.

Elle était retournée près du Sodal et des suivantes au regard vide. Le bébé dans les bras, elle l'observait d'un air maussade.

— Qu'est-ce qui te prend ? Amène le petit.

— Si tu le veux, viens le chercher. Je ne tiens pas à avoir de rapports avec ces sauvages. Pourquoi m'as-tu abandonnée pour leur parler ? Qu'as-tu donc à leur dire ?

— Que les femmes sont stupides ! Ne comprends-tu donc pas que...

Il s'interrompit. On avait trop tardé : la retraite était coupée ! Dans un silence impressionnant, la ligne avancée des poilureux surgissait sur la crête. Elle fit halte, face aux humains, mais le gros de la troupe obligea l'avant-garde à poursuivre sa progression. Les poilureux montraient les dents dans une mimique rien moins qu'amicale. Deux ou trois étaient encore coiffés de leur casque ridicule fait d'une calebasse évidée.

— Quelques-uns d'entre eux sont ceux qui ont promis aux Bedons de les ramener à bon port, murmura Yattmur d'une voix blanche.

— Comment peux-tu le savoir ? Ils se ressemblent tous !

— Je suis certaine d'en reconnaître au moins un : le vieux là-bas, avec des moustaches jaunes.

Lily-yo s'approcha du couple :

— Que faire ? Leur abandonner la travertoise si c'est elle qu'ils désirent ?

En guise de réponse, Gren s'avança vers le poilureux que lui avait désigné sa compagne. Quand il fut à quelques pas de lui, il s'immobilisa et déclara :

— Nous ne vous voulons aucun mal, peuple velu. Les trois hommes-bedaines, nos compagnons, sont-ils avec vous ?

Moustache Jaune s'en fut consulter ses congénères et, après un vif échange de glapissements, il revint vers Gren en tenant quelque chose dans ses bras.

— Yip... yip... yap. Oui, aboya-t-il en retroussant ses babines. Oui, Peau nue. Bedons être avec nous. Regarde !

Instinctivement, Gren intercepta l'objet que son interlocuteur lui avait lancé d'un geste vif.

C'était une tête de Bedon-Bedaine.

Sans même réfléchir à ce qu'il faisait, le garçon bondit, ivre de fureur, et son couteau s'enfonça dans le ventre du poilureux avant que celui-ci ait eu le temps de parer le coup. Comme il chancelait en hurlant, Gren lui empoigna la patte, le fit tourner et le projeta en bas de la falaise.

Un silence de stupéfaction, un silence absolu suivit la disparition de Moustache Jaune. C'est maintenant que notre sort va se dessiner, songea Gren. Il sentait derrière lui la présence de Yattmur, de Lily-yo et de tous les autres, mais il n'osait pas se retourner.

Yattmur se baissa vers l'horrible objet ensanglanté, symbole du destin fatal des trois Bedons.

— Dire qu'ils étaient si gentils avec Laren, sanglota-t-elle.

C'est alors qu'éclata un bruit infernal, un rugissement terrible et inattendu qui glaça le sang de ceux qui l'entendaient. Les poilureux affolés se débandèrent, se ruèrent vers l'asile des ténèbres à grands renforts de piailllements et d'empoignades.

Gren, assourdi par ce vacarme, fit volte-face. Lily-yo et ses compagnons couraient à toutes jambes vers la travertoise agonisante pour trouver un abri tandis que Yattmur essayait de calmer son fils. Quant aux femmes tatouées, elles gisaient, prostrées sur le sol, la tête entre les mains.

L'effrayante clameur s'éleva à nouveau, lourde d'angoisse et de désespoir : c'était Sodal Ye qui, ayant repris conscience, hurlait sa rage. De sa gueule béante tombèrent alors des mots dont le sens véritable ne se fit jour que peu à peu :

— Où êtes-vous, fils de plaine noire ? Où êtes-vous, têtes vides ? Vous avez des crapauds dans le crâne. Vous n'avez pas

compris les prophéties que j'ai faites à l'apparition de la colonne verte. Croissance est symétrie. Ce qu'on appelait déclin n'est pas déclin, mais second temps de la naissance. Un seul et même processus : la dévolution qui vous entraîne au fond du puits vert d'où vous avez jailli... Quel dédale – Gren ! Gren ! Je creuse mes galeries comme une taupe dans le terreau de la compréhension... Gren !... Cauchemars... Gren, je te parle par le truchement du poisson – m'entends-tu ? C'est moi – ta vieille alliée – la morille !

— La morille ?

Sa stupéfaction était telle que Gren tomba à genoux devant le poisson géant, le regard fixé sur l'excroissance noirâtre qui surmontait à présent la tête de ce dernier. Les yeux du Sodal s'ouvrirent. Ses prunelles vitreuses se braquèrent sur le garçon.

— Gren ! J'étais presque morte ! Ah ! La torture qu'est le retour à la conscience !... Écoute, homme. C'est moi, ta morille, qui te parle. Le Sodal est à ma merci. Je me sers de ses facultés de la même façon que j'utilisais les tiennes autrefois. Le contenu de son esprit est d'une richesse inouïe et, ajouté à mon propre savoir... Ah ! Je distingue clairement, non seulement ce petit monde, mais la galaxie verte, l'univers éternellement vert...

Frénétiquement, Gren sauta sur ses pieds.

— Es-tu folle, morille ? Ne te rends-tu pas compte de la situation où nous sommes ? Dès que les poilureux auront recouvré suffisamment de courage pour se lancer à l'assaut, ils nous dévoreront jusqu'au dernier ! Que faire ? Si vraiment c'est toi qui me parles, si tu n'es pas devenue démente, il faut que tu nous aides !

— Non, je ne suis pas démente. À moins que la folie ne soit justement d'être une créature sensée dans un monde qui n'a pas plus de cervelle qu'un crapaud... Eh bien, Gren, je te le dis : cette aide que tu souhaites, elle arrive. Regarde le ciel.

Un jour inquiétant baignait le paysage. Une seconde colonne de lumière s'était élevée de la masse compacte de la jungle lointaine, rejoignant la première. Les deux piliers illuminaient l'air et l'éclat d'émeraude des grands nuages ne surprit pas Gren. Une travertoise était en train de descendre à une allure modérée, paraissant se diriger vers le promontoire.

— Vient-elle vers nous, morille ?

Certes, Gren voyait d'un mauvais œil le retour à la vie de ce tyran qui, il n'y avait pas si longtemps, ne songeait qu'à ronger la substance même de sa vie. Mais il se rendait également compte que, dépendant à présent du corps de cul-de-jatte du Sodal, le champignon ne pouvait plus lui faire de mal : il pouvait seulement lui prêter assistance.

— Oui, répondit la morille. Écartez-vous pour qu'elle ne vous écrase pas en atterrissant. Sans doute vient-elle pour s'accoupler à sa compagne agonisante ou, plus exactement, pour opérer un croisement fertile. Dès qu'elle aura touché terre, il faudra monter sur elle. Tu me porteras, Gren. Alors, je vous dirai ce qu'il y aura lieu de faire.

Le déplacement d'air agita l'herbe tandis que la masse duveteuse grossissait à vue d'œil, bouchant presque entièrement leur champ de vision. Doucement, le monstre se posa sur le corps inerte de sa congénère.

*

Une patte gigantesque, semblable à un arc-boutant envahi de mousse, gratte quelque temps le sol pour s'assurer une prise solide. Puis elle s'immobilise. Suivis des deux femmes tatouées, Gren et Yattmur, portant l'enfant, s'avancent et lèvent les yeux vers le flanc démesuré de la travertoise. Gren lâche la queue du Sodal qu'il avait halé jusqu'alors.

— L'escalade est impossible. C'est folie que d'y songer, morille !

— Grimpe, homme, grimpe, clame le champignon.

Gren hésite encore. Lily-yo et ses compagnons s'assemblent autour de lui, anxieux de fuir ces lieux.

— La créature poissonneuse a raison, murmure Lily-yo. C'est le seul moyen de retrouver la sécurité. Grimpe, Gren.

Haris, à son tour, l'encourage :

— Il n'y a rien à redouter d'une travertoise.

Gren ne se décide toujours pas. L'idée de s'accrocher à quelque chose qui vole le rend malade. Il se remémore le voyage qu'il a effectué, agrippé à l'oiseau-sangsue qui s'est écrasé dans

le nomansland ; il se rappelle d'autres voyages à la suite desquels, chaque fois, il s'est retrouvé dans une situation plus critique qu'au départ.

La voix tonitruante du Sodal résonne à nouveau : la morille exhorte les humains à entreprendre l'ascension de la travertoise, exhorte les femmes tatouées à se charger du Sodal, ce qu'elles font avec l'aide des compagnons de Lily-yo. Bientôt, chacun est juché sur le dos de l'araignée de l'espace et supplie Gren de suivre cet exemple.

Seule Yattmur est demeurée auprès du garçon.

— Pourquoi nous en remettre à ce monstre, alors que nous sommes débarrassés des Bedons et de la morille ? murmure Gren.

— Il le faut, Gren. La travertoise nous conduira vers nos chaudes forêts, loin des poilureux, là où nous pourrons vivre en paix avec Laren. Tu sais bien qu'il est impossible de demeurer ici.

Il regarde sa compagne et l'enfant aux yeux écarquillés qu'elle serre dans ses bras. Depuis le jour où la Bouche Noire a entonné son invincible chant, que de souffrances Yattmur a acceptées pour lui !

— Si tu le désires vraiment, allons-y. Je vais porter le petit.

Mais un sursaut de colère le prend et il lance à la morille :

— Cesse de hurler, toi ! Je viens !

Quand le couple, hors d'haleine, arrive au but, le champignon est déjà en train de donner ses directives au groupe de Lily-yo. L'œil trouble du Sodal se braque sur Gren.

— Le moment est venu pour moi de me diviser, tu ne l'ignores pas. Je vais m'emparer de la travertoise comme je me suis emparée de ce Sodal.

— Prends garde que ce ne soit pas elle qui s'empare de toi, répond Gren d'une voix mal assurée.

Un soubresaut de la travertoise l'oblige à s'asseoir. Le monstrueux végétal est tellement concentré sur l'acte de fertilisation que sa sensibilité est presque annihilée et il ne semble même pas remarquer que les humains creusent son épiderme à furieux coups de lames. Lorsque le trou est suffisant, on y traîne Sodal Ye jusqu'à ce que sa tête se trouve à l'aplomb

de l'orifice. L'horrible excroissance brunâtre commence à glisser, se fend en deux et l'une des moitiés choit dans la blessure que les humains referment aussitôt à l'aide d'une sorte de bouchon de chair ; à les voir ainsi s'affairer, Gren s'étonne de leur docilité.

Yattmur, qui s'est assise près de son compagnon, désigne de la main la face sombre de la montagne où l'on aperçoit les poilureux qui vont et viennent par groupes dans l'attente des événements. Ici et là, leurs torches ponctuent la pénombre comme des fleurs éclatantes au milieu d'un décor mélancolique.

— Ils n'attaquent pas, dit-elle. Peut-être pourrions-nous descendre et chercher la route secrète du Bassin du Bonheur ?

Le paysage semble soudain vaciller.

— Trop tard, répond Gren. Cramponne-toi. Nous partons.

La travertoise s'est élevée dans les airs. Le temps d'un éclair, ils ont la vision de la haute falaise sur laquelle ils paraissent devoir s'écraser. Mais l'araignée de l'espace l'évite de justesse. L'estuaire approche, grossit. Ils traversent une succession de zones d'ombre et de lumière. Le vol de la travertoise gagne en assurance à mesure qu'elle prend de l'altitude.

Laren pousse un cri d'effroi et se remet à téter en fermant les yeux comme si tout cela le dépassait.

— Approchez ! s'écrie la morille. Je vais vous parler par la bouche de ce poisson. Que tout le monde soit attentif !

S'accrochant aux filaments chitineux de la travertoise, les voyageurs se groupent autour d'elle. Gren et Yattmur sont les seuls à manifester quelque appréhension.

— Je possède à présent deux corps, déclare le champignon. Je me suis assuré le contrôle de la travertoise dont je dirige le système nerveux et elle ira où je le lui demanderai. N'ayez pas peur. Vous ne risquez rien dans l'immédiat. En revanche, les informations que j'ai recueillies dans l'esprit du Sodal sont inquiétantes. Je vais vous en parler car cela modifie mes plans. Les Sodals sont des créatures de la mer. Au lieu d'être prisonniers de petites enclaves assiégées par les végétaux à l'instar des autres êtres, ils ont pu conserver le contact entre leurs diverses communautés et parcourir la planète en tous sens. Ils ont ainsi acquis une considérable masse de données.

« Ils ont découvert que le monde approche de son terme. La fin n'est pas pour tout de suite – bien des générations se succéderont avant qu'elle ne se produise – mais il est certain qu'elle aura lieu. Les piliers de lumière qui s'élèvent au-dessus de la jungle sont le signe qu'elle a déjà commencé. Ces verts piliers du désastre ont déjà surgi depuis un certain temps dans les zones réellement chaudes que ni vous ni moi ne connaissons, où vivent les buissons ardents et les plantes à feu. Les sodals, eux, les connaissent. J'ai vu dans l'esprit de Sodal Ye des mers bouillonnantes aux rivages embrasés.

La morille se tait et Gren comprend qu'elle s'efforce de rassembler de nouveaux renseignements. Il frémit, pris entre l'émerveillement que la curiosité toujours en éveil de la morille suscite en lui et l'écœurement que lui fait éprouver cette boulimie.

— Les Sodals ne comprennent pas toujours le savoir qu'ils amassent, reprend la morille. Ah ! Vous verrez combien mon plan est admirable... Humains, il y a une amorce, un détonateur armé : la dévolution. Comment faire entrer cette notion dans vos minuscules cerveaux ? Jadis, les hommes, vos lointains aïeux, ont découvert que la vie naissait et évoluait à partir d'une sorte d'étincelle de fertilité : l'amibe. C'était le porche de la vie, le chas de l'aiguille précédant les acides aminés et le monde inorganique. Ce dernier, avec son effarante complexité, vos ancêtres ont découvert que lui aussi s'était développé à partir d'une étincelle, un atome primordial. Ces grandioses processus, ce sont les hommes qui les ont percés à jour. Les Sodals ont, quant à eux, fait une autre trouvaille : ils ont compris que la croissance était liée à ce que les humains nommaient la décadence. La créature dont je suis actuellement l'hôte sait que le monde est entré dans une phase de régression. C'est ce qu'elle a confusément essayé de prêcher.

« À l'origine de ce système solaire, toutes les formes vivantes étaient confondues et leur mort en engendrait de nouvelles. Ces formes avaient atteint la Terre à l'ère cambrienne, tels des grains de poussière, telles des flammèches. Elles se sont diversifiées pour devenir des animaux, des plantes, des reptiles,

des insectes, toutes les variétés d'espèces qui submergèrent le monde et dont beaucoup ont aujourd'hui disparu.

« Pourquoi ont-elles disparu ? Parce que les flux galactiques dont dépend la vie du soleil sont désormais en train de la détruire, et ces mêmes flux dirigent la vie animée : ils l'anéantissent comme ils anéantissent la Terre. La nature est entrée dans une étape de dévolution. De nouveau, les formes, qui ont toujours été interdépendantes, l'une prospérant aux dépens de l'autre, de nouveau les formes se confondent. Qu'étaient les Bedons-Bedaines ? Des végétaux ou des humains ? Et que sont les poilureux ? Des humains ou des animaux ? Et les habitants de la sylve ? Les travertoises ? Les assassaules du nomansland ? Les échassières, qui répandent leurs graines à la manière des plantes et émigrent à la manière des oiseaux ? Comment les faire entrer dans la vieille classification ? Et moi... moi ? Je me demande ce que je suis !

Derechef, la morille s'interrompt. Mal à l'aise, ses auditeurs échangent des regards furtifs.

— Tous ici autant que nous sommes, enchaîne le champignon, nous nous sommes trouvés rejetés à l'écart du grand courant dévolutif. Nous vivons dans un univers où, à mesure qu'elles se succèdent, les générations sont moins nombreuses et moins bien définies. L'existence tend vers la non-intelligence, vers l'infinitésimal : l'étincelle embryonnaire. Alors, le cycle sera clos et les flux universels véhiculeront les spores vivants vers un système vierge. Les colonnes vertes, chargées de la vie des jungles, sont la preuve que le processus est déjà engagé.

Tandis que la morille discourait de la sorte, la partie d'elle-même qui contrôlait la travertoise avait fait perdre de l'altitude à cette dernière et l'araignée de l'espace planait à présent à la verticale du banyan tout-puissant dont la masse chaude s'étendait sur tout un continent. Elle se posa presque sans heurts sur les cimes. Aussitôt, Gren bondit sur ses pieds.

— Tu es la plus sage des créatures, morille. C'est sans remords que je te quitte : tu as l'air tout à fait capable de te débrouiller par tes propres moyens désormais. Nous parlerons de toi avec Yattmur, quand nous aurons retrouvé la sécurité des

niveaux intermédiaires de la sylve. Lily-yo, viens-tu avec nous ? Ou préfères-tu passer ton existence à chevaucher les végétaux ?

Lily-yo et ses amis sont debout, eux aussi et Gren retrouve dans leurs regards la lueur d'hostilité qu'il y avait déjà lue en des temps plus anciens.

— Tu ne vas pas quitter ce merveilleux cerveau, ce protecteur, cet ami qu'est la morille ! s'exclame Lily-yo.

Gren secoue la tête.

— Cela va être à ton tour de décider si ses pouvoirs sont bénéfiques ou démoniaques. En ce qui me concerne, je retourne à la forêt à laquelle j'appartiens, avec les miens et les femmes tatouées.

Il fait claquer ses doigts et, dociles, celles-ci se lèvent.

— Tu as toujours la tête aussi dure, dit Haris avec un soupçon de mauvaise humeur. Accompagne-nous vers le Monde Véritable : on y est mieux que dans la forêt. Tu as entendu ce qu'a dit le poisson-morille ? La jungle est condamnée.

Gren constate, non sans une certaine griserie, qu'il est capable de répondre à l'argument comme il n'aurait jamais su le faire autrefois :

— Si ce que la morille a dit est vrai, Haris, ce monde dont tu parles est lui aussi condamné.

Alors la voix de la morille s'élève :

— C'est vrai, homme, mais tu ne sais pas encore quel est mon plan. J'ai trouvé dans les sombres profondeurs de l'esprit de la travertoise le souvenir d'autres mondes encore, des mondes plus distants qui tournent autour d'autres soleils. Je puis la diriger vers eux. Nous nous réfugierons dans son corps où nous serons en sécurité, nous nous nourrirons de sa chair tout le temps que prendra le voyage. Il suffit de suivre les vertes colonnes de lumière et de nous laisser porter à destination par les flux de l'espace. Tu dois venir avec nous, Gren, cela va de soi.

— Non, j'en ai assez de servir de porteur ou de me faire porter. Je vous souhaite bonne chance. Allez essaimer, allez peupler un monde vide d'hommes et de champignons !

— Tu sais pourtant que la Terre périra par le feu, fou que tu es !

— Je le crois si tu le dis, ô sage morille, mais ne nous as-tu pas avertis que de nombreuses générations se succéderont encore avant le grand embrasement ? Laren et son fils et le fils de son fils connaîtront une vie libre dans le Monde Vert. Mieux vaut cela que de partir vers l'inconnu dans les entrailles d'un végétal. Viens, Yattmur. Et vous autres les suivantes, en avant !

Yattmur lui tend le bébé. Haris s'avance l'arme au poing.

— Tu ne sais pas ce que tu fais, dit-il.

— Peut-être. Mais je sais ce que vous faites, vous.

Sans prêter attention à l'arme menaçante, Gren se laisse lentement glisser le long du flanc velu de la travertoise jusqu'à un rameau auquel il s'accroche. Le cœur gonflé d'allégresse, il contemple les vertes profondeurs de la sylve qui moutonnent au-dessous de lui.

— Venez ! dit-il d'une voix encourageante aux deux femmes tatouées. Voici ma patrie. Le danger y fut mon berceau et nous y avons appris à vaincre les périls. Donne-moi la main, Yattmur.

Ensemble, ils s'enfoncent dans l'épaisseur du feuillage, sans même se retourner pour jeter un dernier coup d'œil sur la travertoise qui prend son essor, s'élève au-dessus de la jungle et file vers le ciel semé de diaprures d'émeraude.

FIN